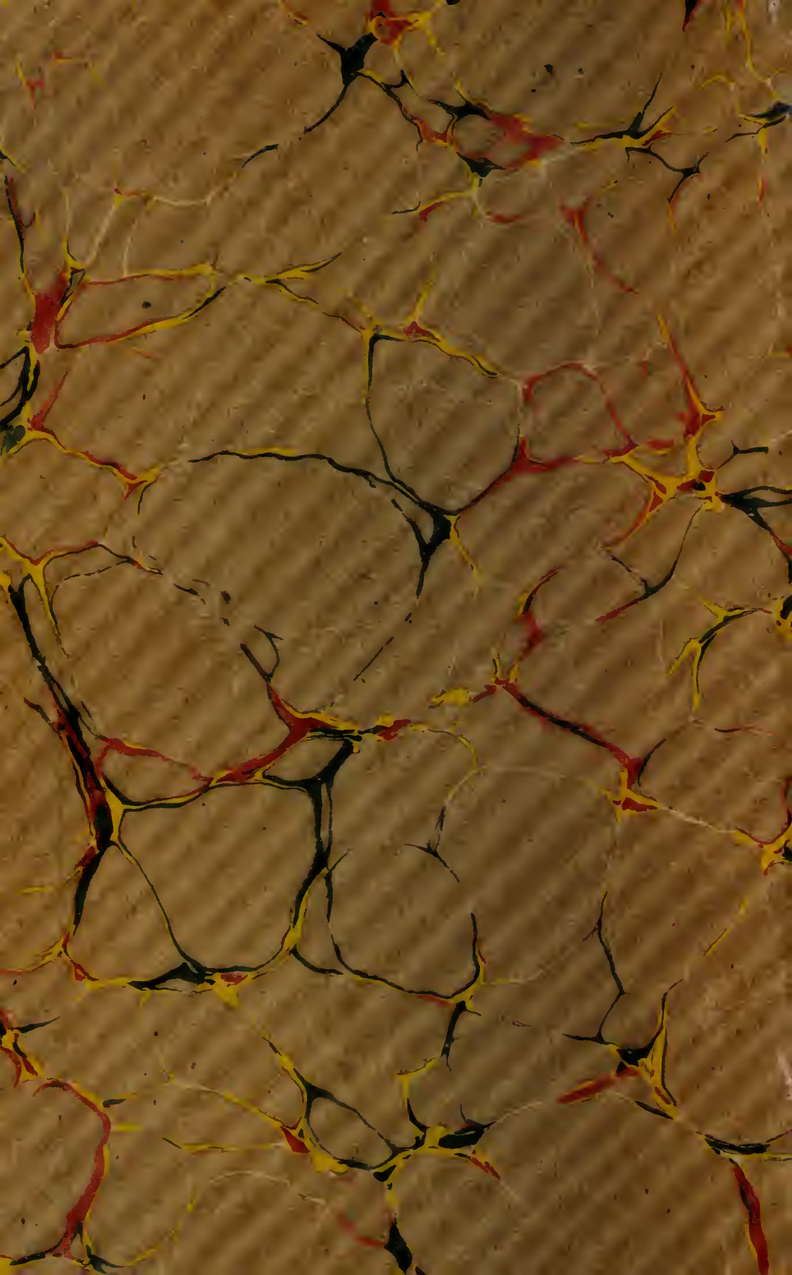
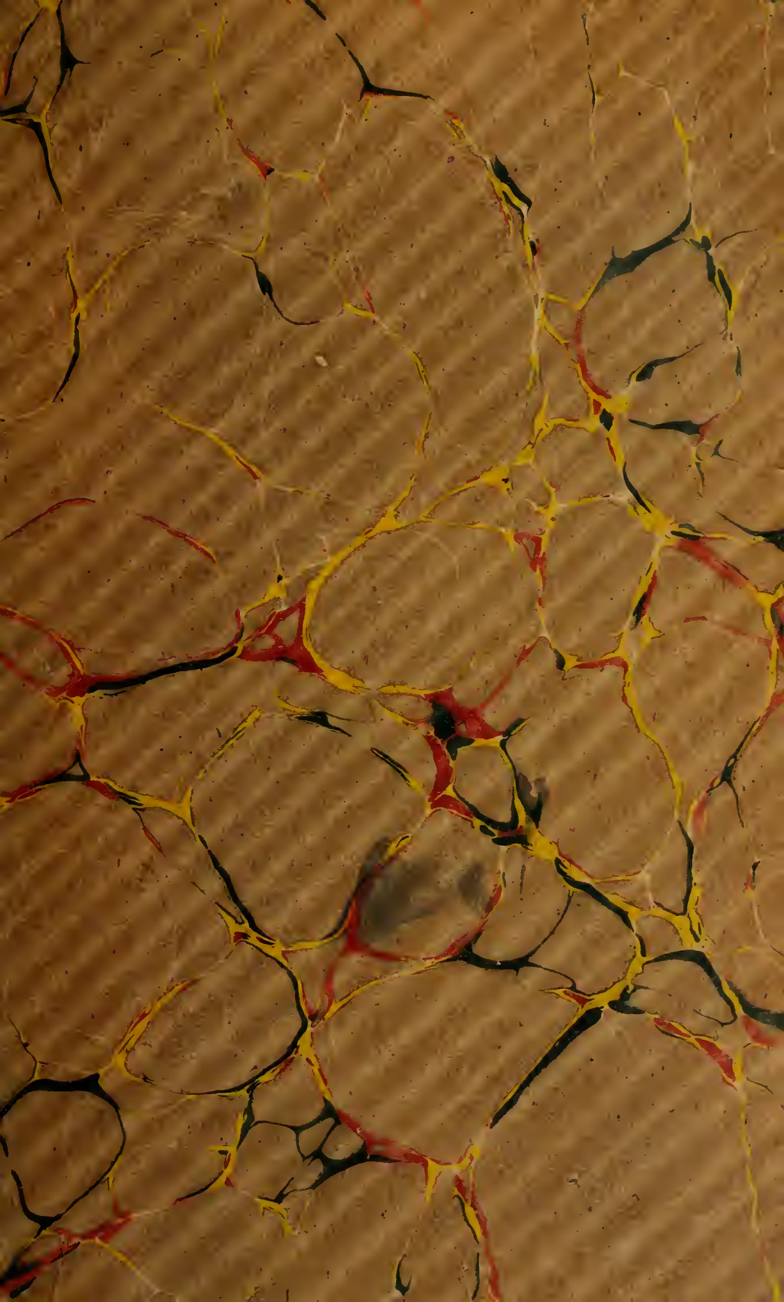




– [illegible] – 190

– Préface de L. de Ronchaud (187

(n'existe pas dans l'édition originale 1858)

LE MANUSCRIT

DE

MA MÈRE

Cette édition est publiée par les soins de la Société propriétaire des Œuvres de M. de LAMARTINE.

17602. — L.-Imprimeries réunies, rue Mignon, 2, Paris.

LE MANUSCRIT

DE

MA MÈRE

AVEC

COMMENTAIRES, PROLOGUE ET ÉPILOGUE

PAR

A. DE LAMARTINE

PARIS

HACHETTE ET Cie — JOUVET ET Cie, ÉDITEURS

—

1895

PRÉFACE

Ce livre est l'œuvre de deux esprits et de deux cœurs. La ruine et la détresse qui ont affligé les dernières années de M. de Lamartine l'avaient contraint d'en vendre le manuscrit tiré de ses archives de famille, accru de ses propres commentaires et de son tribut filial à une sainte mémoire. La publication en fut même annoncée de son vivant, mais on la différa sur sa demande. Racheté par les éditeurs de ses œuvres, l'ouvrage peut paraître en toute convenance maintenant que le fils est allé rejoindre la mère dans le tombeau, et qu'un respect universel s'attache aux moindres souvenirs du grand génie entré dans la postérité. Le *Manuscrit de ma mère* forme, avec les

Mémoires inédits, le complément des récits que M. de Lamartine a publiés sur sa vie. Il renferme, sur son enfance et sa jeunesse, des détails d'autant plus précieux qu'ils sont plus authentiques, ayant pour témoin la mère même du poëte, femme entre toutes noble et digne, qui les a consignés dans le journal où elle se racontait à elle-même les événements quotidiens de son foyer domestique.

Depuis l'acquisition du manuscrit par les éditeurs qui le publient aujourd'hui, l'apparition en a été retardée par les événements qui ont rempli la France de désolation. Maintenant que le retour de la paix et de l'ordre permet enfin de revenir aux pures jouissances littéraires, le moment a semblé favorable pour rappeler sur Lamartine l'attention publique. Après tant d'épreuves et de si dures humiliations, la France doit avoir besoin de se retremper dans la lecture de ses grands écrivains, de recompter ses gloires, de revoir briller son génie dans ceux qui en ont porté le plus haut et le plus loin l'éclat et le rayonnement sympa-

thique. Lamartine est de ceux-là. En des temps moins malheureux et moins troublés, bien qu'attristés aussi par le souvenir des révolutions et des guerres, il a fait entendre la première fois son chant d'amour, de mélancolie et d'espérance. N'est-ce pas une prédestination singulière qui fait sortir aujourd'hui de la tombe et résonner à travers des ruines un dernier et plus triste accent de cette grande et religieuse poésie ?

La réapparition de ce nom de Lamartine est opportune encore à un autre titre. Bien que la politique soit absente de ce livre, il n'en rappellera pas moins le grand républicain de 1848, l'homme qui, durant une crise révolutionnaire, montrait à la France la république comme le vrai refuge contre la révolution. Cette république, dont il avait conçu l'idée et dont son nom est resté le symbole, cette république large, ouverte, généreuse, protectrice de tous les droits et de tous les intérêts légitimes, c'est celle qu'il s'agit maintenant de fonder, car seule elle peut nous préserver à la fois des violences de la

démagogie et des témérités d'une réaction aveugle. Plus d'un disciple de Lamartine, assis dans les rangs de l'Assemblée nationale, s'efforce à cette heure de maintenir le gouvernement républicain, de développer l'idée républicaine. Puisse le génie du maître planer sur eux et sur tous ceux qui travaillent à la même œuvre avec un cœur dévoué et un espoir fidèle !

Dans une ode à Lamartine, un poëte américain a dit que la république de 1848, bien que seulement ébauchée, était la plus belle œuvre du poëte, comme la plus belle œuvre de Michel-Ange était le buste inachevé de Brutus. Si, comme il le faut espérer, l'œuvre interrompue se termine par d'autres mains, si la liberté est établie en France sur une base solide, le nom écrit sur la première page de ce livre devra être le premier gravé au piédestal de la statue de la République.

L. de RONCHAUD

Paris, 8 juillet 1871.

AVERTISSEMENT

Une circonstance toute domestique, qu'il est inutile d'exposer au public, a livré ce petit manuscrit à l'impression. Il était, par nature et par intention, destiné à rester manuscrit : il devait faire tout au plus partie de ces archives intimes de famille, qui relient la génération vivante à la génération ensevelie ; que les enfants, les petits-enfants, les neveux, les nièces, retrouvent quelquefois dans le tiroir poudreux d'un vieux meuble à la campagne, et qu'ils feuil-

lettent pour leur édification, pendant les longues soirées oisives d'un dimanche d'automne.

Puisqu'il a échappe malgré nous à ce demi-jour du foyer de famille, et qu'il va tomber à regret sous des regards indifférents ou distraits, nous le dédions ici uniquement à la famille de cette belle, tendre et pieuse mère, qui épancha le trop-plein de son cœur dans ces pages, sans prévoir qu'elle n'aurait pas le temps de les brûler à la fin de sa vie. Nous prions les autres de ne pas lire, car ils n'y trouveront rien ici de ce qu'ils cherchent dans un livre ; ce manuscrit n'a d'intérêt que pour ceux et pour celles à qui cette vertueuse femme a transmis une goutte de son sang ou une parenté de son âme. Ajoutons-y quelques amis qui vivent encore dans la contrée qu'elle habitait, quelques vieux serviteurs qui ne prononcent son nom qu'en pleurant de souvenir, et quelques paysans des

chaumières voisines, qui descendent de la montagne les jours de prière en pèlerinage, et dont les pas ont empêché, depuis vingt-huit ans, l'herbe des morts de pousser sur le sentier qui mène à son tombeau

SAINT-POINT, 2 novembre 1858.

LE

MANUSCRIT DE MA MÈRE

I

C'est aujourd'hui le 2 novembre, le jour qu'on appelle à la campagne le *Jour des morts*. Quand je suis libre, je passe ce jour dans le recueillement à Saint-Point, le plus près possible du petit cimetière du village, sur lequel s'ouvre une petite porte dérobée de mon jardin.

Là repose dans la terre qu'elle aimait le cercueil de ma mère, tout auprès d'un cercueil plus petit que le sien, qu'elle semble avoir entraîné avec elle, comme le lit qui s'écroule fait écrouler le berceau à côté du lit... Celui-là, mon imagination même n'en soulève pas le linceul, de peur de revoir... ce que je ne veux plus voir que dans le ciel !...

II

Pendant cette courte et frissonnante journée de l'automne, je m'efforce de n'être distrait par aucun commerce avec les vivants du commerce silencieux de mon âme avec les âmes de ceux qui ne sont plus. Je m'égare à plaisir dans les sentiers les plus ténébreux des bois, qui conservent encore assez de feuilles jaunissantes pour intercepter les pâles rayons de soleil, et qui en laissent pleuvoir assez de mortes sous les pas pour nous signifier que tout est mort, que tout meurt, que tout va mourir. La nature dans ce mois n'est qu'une vaste élégie qui s'associe amicalement à l'éternelle élégie du cœur de l'homme.

Je vais, je viens, je traîne mes pas sur l'herbe mouillée, sans autre but que de repasser sur les traces des êtres chéris qui marchaient naguère devant moi, derrière moi, ou à côté de moi dans ces mêmes allées. Mes pieds s'arrêtent d'eux-mêmes et semblent me clouer à chaque instant au sol, devant les gros arbres isolés de la lisière du bois, au pied desquels le hasard ou l'habitude

groupait ordinairement les vieillards, les mères, les enfants, les oncles, les tantes, les nièces, les amis de la famille. Je crois encore entendre leurs voix confuses, graves ou enfantines, dans le gazouillement tour à tour sourd et argentin de la source voisine. Hélas ! ils se sont levés pour jamais de ces racines où ils s'asseyaient dans les belles matinées de septembre; mais ils ont laissé là une telle présence de souvenir, que je crois par moments qu'ils ne se sont éloignés que de quelques pas, que je me suis trompé d'arbre ou de clairière pour les rejoindre, et que je vais les apercevoir et les entendre au détour du sentier!

III

Il y a un de ces sites surtout où mes regards ne peuvent se lasser de venir chercher ceux qui n'y reviendront plus. C'est à quelques centaines de pas de la maison. On suit, pour aller vers la forêt, un chemin de troupeaux muré par deux haies d'épines vives, entre une grande terre semée de cailloux et un pré en pente où des groupes de

bœufs ruminants réfléchissent sur leurs flancs marbrés de blanc et de roux les rayons luisants et fumeux du soleil d'été. Ce sentier sans ombre et sans herbe fait aspirer à la voûte fraîche et sombre des bois qu'on voit ondoyer sous la brise aux flancs de la montagne, à l'extrémité de la terre nue et du pré. On s'y glisse enfin tout haletant sous un premier rideau de trembles et d'aunes qui croissent sur la lisière, où le suintement des fondrières et des rigoles de la colline désaltère leurs racines. On y respire la moite humidité d'un lit de ruisseau dans une prairie. Bientôt les aunes disparaissent à mesure que le sol pierreux s'élève et s'échauffe : les vieux troncs de charmille creusés comme des ruches, les grands hêtres dont l'écorce est tigrée comme d'une toison de mousses dorées, les châtaigniers aux bras étendus comme le cèdre et à la feuille aiguë comme un fer de lance, bordent le chemin. Ce chemin s'arrête tout à coup devant une descente abrupte et déboisée, qui s'inonde de nouveau de tous les éblouissements et de toutes les ardeurs du ciel d'été. C'est un vallon très-creux et en pente roide, qui se plonge d'un côté dans les ténèbres de la forêt, et qui glisse de l'autre côté à découvert jusqu'aux

champs cultivés et jusqu'aux prairies lumineuses de la grasse vallée.

L'herbe banale, sans cesse broutée par les chèvres et les moutons, y croît fine et jaune, comme ces duvets rares qui végètent, semés et battus par les vents, sur les rochers presque nus des escarpements des Alpes. Les fleurs des champs ne s'y élèvent pas plus haut qu'une toison de mouton, il faut se baisser pour les voir; mais leur senteur est délicieuse, et, quand on les cueille et qu'on les étale sur la paume de sa main pour examiner leur tissu, leurs corolles, leurs étamines et leurs couleurs en miniature, on voit que la Providence s'est donné autant de souci de ces imperceptibles germinations dans la mousse que des plus gigantesques végétaux de nos serres ou de nos forêts. Les abeilles, les bourdons, les papillons, les insectes ailés sans nom, qui les aiment et qui les sucent au soleil, se complaisent dans cette tiédeur parfumée du sol et remplissent le creux de ce petit vallon méridional de vols entrecroisés, de mouvements terre à terre, de vie et de bourdonnements.

IV

Sur la pente opposée au chemin interrompu par cette clairière, quarante-cinq vieux chênes oubliés depuis des siècles par le bûcheron sont groupés en désordre et à de larges distances les uns des autres au bord du ravin. Les bruyères blanches, violettes et roses tapissent d'un tissu aussi velouté et aussi varié que les laines de Smyrne l'espace qui se découvre dans la demi-ombre entre eux. Leur tête, battue depuis tant d'années par les vents du midi, est à demi chauve; leurs branches inférieures, et surtout celles des chênes du milieu du groupe, se noircissent, se dessèchent, ne laissent pendre à leur extrémité qu'un petit flocon de feuilles jaunâtres et tombent de temps en temps aux bouffées des vents d'équinoxe avec un bruit sec et soudain qui fait fuir en s'écriant d'effroi les geais et les merles. Mais sur le rebord qui regarde le ravin, les sept chênes formant la façade du bois se penchent sur des troncs sains et musculeux, comme les verts vieillards de leur race. Leur tête, plus chevelue, ne

laisse voir aucune de ces flèches noires, chères aux grives, qui servent d'observatoire aux oiseaux et qui attestent la caducité des arbres ; ils étendent des branches solidement coudées sur la pente du vallon, et leurs racines presque à fleur du sol font renfler le gazon et la mousse qui les couvrent.

V

C'est au pied du plus gros de ces chênes et du plus rapproché du bois que j'allumais des feux de berger dans mon enfance ; la fumée, quoique lavée par la pluie de tant d'hivers, en noircit encore la rude écorce. C'est là que, dans ma jeunesse plus avancée, j'ai écrit au crayon tant de mélodies poétiques, qui traversaient en chantant mon imagination, en l'ébranlant, comme la brise tiède des mois de printemps traversait, en les rendant harmonieuses, les branches de l'arbre sur ma tête. C'est là que, dans des jours plus heureux et plus pleins encore, nous venions, avec les vieillards et les berceaux de la famille, passer les heures tièdes du jour comme dans un salon d'été. Rien n'y

manquait à l'ameublement naturel d'un lieu de repos et de délices : ni les piliers rustiques formés par les quarante-cinq chênes disséminés sur la pelouse; ni les lambris verts du feuillage agité par l'haleine intermittente du grand bois voisin; ni la musique variée des pinsons ou des rossignols chantant auprès des nids où couvaient les mères; ni les coussins de mousse sèche et molle adossés aux troncs des arbres; ni l'égouttement sonore de la rigole du bois, filtrant à travers les touffes de petits joncs d'un vert plus sombre et plus lustré, pour aller se perdre dans les prés inférieurs ; ni enfin les lointains fumants de montagnes groupées comme celles de la Grèce, et entrevues sous les branches comme un paysage à travers les fenêtres ouvertes entre des rideaux flottants.

VI

Une scène de ce doux lieu et de ce doux temps me remonte aux yeux et au cœur, en revoyant jaunir sous un dernier rayon de soleil les branches à demi effeuillées du bois de chênes.

Sur les racines du plus vieux et du plus penché

des arbres qui forment la lisière, une femme âgée et pliée par les années, comme l'arbre, est assise; ses mains distraites filent une quenouille chargée d'une laine qui n'est pas plus blanche que ses cheveux. Elle échange de temps en temps avec une jeune suivante quelques mots dans une langue étrangère. Sa physionomie a la paix d'une journée finie, qui attend son salaire dans le ciel et qui renaît sur la terre dans d'autres générations sous ses yeux.

Une autre femme, encore dans la saine maturité de l'âge, tient à la main un livre à demi fermé qu'elle rouvre par moments pour en lire un passage; elle le referme bientôt après, comme pour réfléchir à ce qu'elle a lu. On voit au recueillement de ses traits que le livre l'entretient des choses éternelles; la méditation pieuse abaisse de temps en temps ses paupières longues et transparentes, puis soulève vers le ciel le globe pensif de ses yeux noirs. Son visage un peu ascétique est pâle; on y voit les lignes délicates d'une exquise beauté morale. C'est l'enveloppe d'une âme plutôt qu'un corps; mais l'habitude d'un gracieux et tendre sourire en tempère l'austérité, même dans la prière. Elle promène ses regards rayonnants

d'une céleste lumière sur tout ce qui l'entoure; quand ils tombent sur moi, ils s'y arrêtent et s'y attendrissent. On voit que c'est une mère qui contemple le bonheur d'un fils.

VII

Plus bas, dans l'herbe tachetée d'ombre et de jour, une jeune femme aux cheveux blonds, aux yeux bleus, à la taille souple et élancée des filles de l'Océan, dessine sur ses genoux; elle reproduit un coin de paysage vivifié par les accidents de la lumière et de l'ombre, par la fumée des chaumières, par les groupes des chèvres suspendues aux rochers. Elle est interrompue à chaque trait par les cris de joie d'une belle enfant de quatre ans. L'enfant s'extasie en découvrant et en cueillant pour sa mère une petite fleur de bouton d'or dans la mousse; elle vient jeter sa moisson à poignées sur la page et recevoir un baiser en récompense, puis elle retourne à sa mousse en courant, et, quand elle s'agenouille dans l'herbe pour saisir un insecte ailé sur la fleur, elle disparaît tout entière sous le voile épars de ses cheveux dorés

par la lumière. On ne croit plus voir à sa place qu'un de ces écheveaux de soie dorés et dévidés, que les laveuses de cocons suspendent à la haie des prés pour les sécher au soleil.

Dans la demi-ombre du fond le plus obscur du bois de chênes, un jeune homme observe de loin cette scène de loisir domestique à la campagne; il marche à pas inégaux d'un chêne à l'autre, la mousse amortit le bruit de ses pieds; il tient à la main un livre dont les pages sont blanches, il s'arrête par intervalles pour y crayonner quelques lignes.

Ce que j'y écrivais ce jour-là, le voici : hélas! je ne me doutais pas que ces vers seraient sitôt des larmes!

PENSÉE DES MORTS

Voilà les feuilles sans sève
Qui tombent sur le gazon;
Voilà le vent qui s'élève
Et gémit dans le vallon;

Voilà l'errante hirondelle
Qui rase du bout de l'aile
L'eau dormante des marais ;
Voilà l'enfant des chaumières
Qui glane sur les bruyères
Le bois tombé des forêts.

L'onde n'a plus le murmure
Dont elle enchantait les bois,
Sous des rameaux sans verdure
Les oiseaux n'ont plus de voix.
Le soir est près de l'aurore ;
L'astre à peine vient d'éclore
Qu'il va terminer son tour :
Il jette par intervalle
Une lueur, clarté pâle
Qu'on appelle encore un jour.

La brebis sur les collines
Ne trouve plus le gazon ;
Son agneau laisse aux épines
Les débris de sa toison.
La flûte aux accords champêtres
Ne réjouit plus les hêtres
Des airs de joie ou d'amours.
Toute herbe aux champs est glanée.

Ainsi finit une année,
Ainsi finissent nos jours!

C'est la saison où tout tombe
Aux coups redoublés des vents.
Un vent qui vient de la tombe
Moissonne aussi les vivants :
Ils tombent alors par mille,
Comme la plume inutile
Que l'aigle abandonne aux airs
Lorsque des plumes nouvelles
Viennent réchauffer ses ailes
A l'approche des hivers.

C'est alors que ma paupière
Vous vit pâlir et mourir,
Tendres fruits qu'à la lumière
Dieu n'a pas laissés mûrir!
Quoique jeune sur la terre,
Je suis déjà solitaire
Parmi ceux de ma saison;
Et quand je dis en moi-même :
« Où sont ceux que ton cœur aime? »
Je regarde le gazon.

L'enfant dont la mort cruelle
Vient de vider le berceau.

Qui tomba de la mamelle
Au lit glacé du tombeau ;
Tous ceux enfin dont la vie,
Un jour ou l'autre ravie,
Emporte une part de nous,
Murmurent sous la poussière :
« Vous qui voyez la lumière,
De nous, vous souvenez-vous ? »

Où vivent-ils ? Quel astre à leur paupière
Répand un jour plus durable et plus doux ?
Vont-ils peupler ces îles de lumière,
Ou planent-ils entre le ciel et nous ?
Sont-ils noyés dans l'éternelle flamme?
Ont-ils perdu ces doux noms d'ici-bas,
Ces noms de sœur, et d'amante, et de femme ?
A ces appels ne répondront-ils pas ?

Non, non, mon Dieu ! Si la céleste gloire
Leur eût ravi tout souvenir humain,
Tu nous aurais enlevé leur mémoire :
Nos pleurs sur eux couleraient-ils en vain ?

Ah ! dans ton sein que leur âme se noie !
Mais garde-nous nos places dans leur cœur.
Eux qui jadis ont goûté notre joie,
Pouvons-nous être heureux sans leur bonheur?

Étends sur eux la main de ta clémence!
Ils ont péché, mais le ciel est un don!
Ils ont souffert, c'est une autre innocence!
Ils ont aimé, c'est le sceau du pardon!

Ils furent ce que nous sommes,
Poussière, jouet du vent;
Fragiles comme des hommes,
Faibles comme le néant!
Si leurs pieds souvent glissèrent,
Si leurs lèvres transgressèrent
Quelque lettre de ta loi,
O Père, ô juge suprême,
Ah! ne les vois pas eux-même;
Ne regarde en eux que toi!

Si tu scrutes la poussière,
Elle s'enfuit à ta voix;
Si tu touches la lumière,
Elle ternira tes doigts;
Si ton œil divin les sonde,
Les colonnes de ce monde
Et des cieux chancelleront;
Si tu dis à l'innocence :
« Monte et plaide en ma présence! »
Tes vertus se voileront.

Mais toi, Seigneur, tu possèdes
Ta propre immortalité ;
Tout le bonheur que tu cèdes
Accroît ta félicité.
Tu dis au soleil d'éclore,
Et le jour ruisselle encore !
Tu dis au temps d'enfanter,
Et l'éternité docile,
Jetant les siècles par mille,
Les épand sans les compter !

Les mondes que tu répares
Devant toi vont rajeunir,
Et jamais tu ne sépares
Le passé de l'avenir.
Tu vis ! et tu vis ! Les âges,
Inégaux pour tes ouvrages,
Sont tous égaux sous ta main ;
Et jamais ta voix ne nomme,
Hélas ! ces trois mots de l'homme ;
Hier, aujourd'hui, demain !

O père de la nature,
Source, abîme de tout bien,
Rien à toi ne se mesure ;
Ah ! ne te mesure à rien !

Mets, ô divine clémence,
Mets ton poids dans la balance,
Si tu pèses le néant!
Triomphe, ô vertu suprême,
En te contemplant toi-même!
Triomphe en nous pardonnant!

VIII

Quand le jour baisse, je rentre à pas lents à la maison; je m'enferme dans la petite chambre haute et voûtée, dont la fenêtre qui fait face au clocher du village recueille comme une oreille articulée et répercute sous la voûte sonore les tintements de la cloche et les lourdes rafales du vent. Car la nature et la religion semblent d'accord, dans cette saison et dans cette journée, pour rappeler la pensée des survivants à la tombe. Le sonneur, suspendu à la corde du clocher depuis le matin du 1er novembre jusqu'à l'aube du jour suivant, répand infatigablement dans le jour et dans les ténèbres ce tocsin gémissant des souvenirs, qui évoque du cœur de chacun les mémoires sur lesquelles la pelletée du fossoyeur a

été jetée dans le champ des morts. Cette cloche, échauffée par les coups incessants du battant, semble se torturer et se briser par instants comme une fibre humaine. C'est cette impression que j'exprimai ici même, et au même jour que celui-ci, il y a peu de temps, dans des strophes qui me remontent à la mémoire.

LA CLOCHE DU VILLAGE

Oh! quand cette humble cloche à la lente volée
Épand comme un soupir sa voix sur la vallée,
Voix qu'arrête si près le bois ou le ravin;
Quand la main d'un enfant qui balance cette urne
En verse à sons pieux dans la brise nocturne
    Ce que la terre a de divin;

Quand du clocher vibrant l'hirondelle habitante
S'envole au vent d'airain qui fait trembler sa tente
Et de l'étang ridé vient effleurer les bords;
Ou qu'à la fin du fil qui chargeait sa quenouille,
La veuve du village à ce bruit s'agenouille
    Pour donner leur aumône aux morts;

Ce qu'éveille en mon sein le chant du toit sonore,
Ce n'est pas la gaîté du jour qui vient d'éclore,
Ce n'est pas le regret du jour qui va finir;
Ce n'est pas le tableau de mes fraîches années
Croissant sur ces coteaux, parmi ces fleurs fanées
Qu'effeuille encore mon souvenir.

Ce n'est pas mes sommeils d'enfant sous ces platanes,
Ni ces premiers élans du jeu de mes organes,
Ni mes pas égarés sur ces rudes sommets,
Ni ces grands cris de joie en aspirant vos vagues,
O brises du matin pleines de saveurs vagues,
Et qu'on croit n'épuiser jamais !

Ce n'est pas le coursier atteint dans la prairie,
Pliant son cou soyeux sous ma main aguerrie,
Et mêlant sa crinière à mes beaux cheveux blonds,
Quand, le sol sous ses pieds sonnant comme une enclume,
Sa croupe m'emportait, et que sa blanche écume
Argentait l'herbe des vallons !

Ce n'est pas même, amour, ton premier crépuscule,
Au mois où du printemps la séve qui circule
Fait fleurir la pensée et verdir le buisson,
Quand l'ombre ou seulement les jeunes voix lointaines
Des vierges rapportant leurs cruches des fontaines
Laissaient sur ma tempe un frisson.

Ce n'est pas vous non plus, vous que pourtant je pleure,
Premier bouillonnement de l'onde intérieure,
Voix du cœur qui chantait en s'éveillant en moi,
Mélodieux murmure embaumé d'ambroisie,
Qui fait rendre à sa source un vent de poésie!...
O gloire, c'est encor moins toi!

De mes jours sans regret que l'hiver vous remporte
Avec le chaume vide, avec la feuille morte,
Avec la renommée, écho vide et moqueur!
Ces herbes du sentier sont des plantes divines
Qui parfument les pieds ; oui, mais dont les racines
Ne s'enfoncent pas dans le cœur!

Guirlandes du festin que pour un soir on cueille,
Que la haine empoisonne ou que l'envie effeuille,
Dont vingt fois sous les mains la couronne se rompt,
Qui donnent à la vie un moment de vertige,
Mais dont la fleur d'emprunt ne tient pas à sa tige,
Et qui sèche en tombant du front.

C'est le jour où ta voix dans la vallée en larmes
Sonnait le désespoir après le glas d'alarmes,
Où deux cercueils passant sous les coteaux en deuil,
Et bercés sur des cœurs par des sanglots de femmes,
Dans un double sépulcre enfermèrent trois âmes,
Et m'oublièrent sur le seuil!

De l'aurore à la nuit, de la nuit à l'aurore,
O cloche, tu pleuras comme je pleure encore,
Imitant de nos cœurs le sanglot étouffant.
L'air, le ciel résonnaient de ta complainte amère,
Comme si chaque étoile avait perdu sa mère,
Et chaque brise son enfant!

Depuis ce jour suprême où ta sainte harmonie
Dans ma mémoire en deuil à ma peine est unie,
Où ton timbre et mon cœur n'eurent qu'un même son,
Oui, ton bronze sonore et trempé dans la flamme
Me semble, quand il pleure, un morceau de mon âme
Qu'un ange frappe à l'unisson!

Je me dis : Cet écho de ce bronze qui vibre,
Avant de m'arriver au cœur de fibre en fibre,
A frémi sur la dalle où tout mon passé dort;
Du timbre du vieux dôme il garde quelque chose :
La pierre du sépulcre où mon amour repose
Sonne aussi dans ce doux accord!

Ne t'étonne donc pas, enfant, si ma pensée,
Au branle de l'airain secrètement bercée,
Aime sa voix mystique et fidèle au trépas;
Si, dès le premier son qui gémit sous sa voûte,
Sur un pied suspendu je m'arrête, et j'écoute
Ce que la mort me dit tout bas.

Et toi, saint porte-voix des tristesses humaines,
Que la terre inventa pour mieux crier ses peines,
Chante! des cœurs brisés le timbre est encor beau !
Que ton gémissement donne une âme à la pierre,
Des larmes aux yeux secs, un signe à la prière,
Une mélancolie au tombeau!

Moi, quand des laboureurs porteront dans ma bière
Le peu qui doit rester ici de ma poussière;
Après tant de soupirs que mon sein lance ailleurs,
Quand des pleureurs gagés, froide et banale escorte,
Déposeront mon corps endormi sous la porte
Qui mène à des soleils meilleurs,

Si quelque main pieuse en mon honneur te sonne,
Des sanglots de l'airain, oh! n'attriste personne;
Ne va pas mendier des pleurs à l'horizon!
Mais prends ta voix de fête, et sonne sur ma tombe
Avec le bruit joyeux d'une chaîne qui tombe
Au seuil libre d'une prison!

IX

La saison elle-même dans laquelle le calendrier place cet anniversaire des morts est en consonnance avec le deuil et les terreurs de tous ces

sépulcres : la nature y sanglote avec toutes ses voix comme le cœur ; les éléments, à l'expiration de l'année, s'y torturent dans une lugubre agonie ; l'équinoxe prolongé ou renouvelé y ramène dans la nuit ce coup de vent qu'on appelle par sa périodicité régulière le coup de vent des morts ; les rafales furieuses battent les murs ; les tourbillons emportent ensemble on ne sait où des nuages de feuilles mortes, au milieu desquelles on entend, comme des cris de détresse, les croassements sinistres des corbeaux éveillés par la chute des branches. Les secousses de la tempête ébranlent le toit : on croirait que des esprits nocturnes échappés des tombes s'entre-choquent et gémissent dans l'air. Il y a des voix distinctes dans le mugissement universel qui nous appellent par nos noms ; il y a des coups qui frappent aux vitres et aux portes, comme pour se faire rouvrir par pitié ou par violence les chambres désertes que ces âmes ont habitées. Je me complais dans ce tumulte et je me recueille dans ce frisson, à demi couché, aux lueurs du feu d'hiver, sur ces mêmes dalles de pierre qu'ont polies les pas de ceux qui sont maintenant couchés non loin d'ici. Je m'entoure à dessein, pendant cette nuit, des souvenirs,

de tout ce qui me reste de leurs chères traces dans la maison. Dix-huit petits livrets reliés en carton de diverses couleurs sont épars autour de moi sur le tapis; j'ouvre tantôt l'un, tantôt l'autre; je lis, je referme, je rouvre au hasard ces années et ces dates ; je lis, je relis, je souris tristement ou je pleure : c'est le manuscrit de notre mère.

« Notre mère, ai-je dit dans les *Confidences*, n'écrivait jamais pour écrire, encore moins pour être admirée, bien qu'elle écrivît beaucoup pour elle-même, et pour retrouver, dans un registre de sa conscience et des événements domestiques de sa vie, un miroir moral d'elle-même où elle se regardait souvent pour se comparer avec ce qu'elle avait été à d'autres époques, et pour s'améliorer sans cesse. Cette habitude d'enregistrer son âme, habitude qu'elle a conservée jusqu'à la fin, a produit quinze à vingt petits volumes de confidences intimes d'elle à Dieu, que j'ai eu le bonheur de garder, et où je la retrouve toute vivante et tout aimante quand j'éprouve le besoin de me réfugier encore dans son sein !

« Elle n'écrivait pas avec cette force de conception et avec ce relief d'images qui caractérisent le don de l'expression. Elle parlait et elle écrivait

avec cette simplicité sobre, claire, limpide, d'une personne qui ne se recherche jamais elle-même, et qui ne demande aux mots que de rendre avec justesse sa pensée, comme elle ne demandait à ses vêtements que de la vêtir et non de la parer. Sa supériorité n'était pas dans son style, mais dans son âme : c'est dans le cœur que la nature a placé le génie des femmes, parce que les œuvres de la femme sont toutes des œuvres d'amour. Ce n'est que par l'attrait qu'on se sentait dominé auprès d'elle. C'était une supériorité, d'abord inaperçue et inoffensive, qu'on ne reconnaissait et qu'on ne subissait qu'en l'adorant. »

X

Possesseur de ce trésor intime de souvenirs, j'ai souvent pensé à dépouiller à loisir ce manuscrit enfoui dans le tiroir le plus profond de mon secrétaire, et à en faire un petit extrait accompagné d'un court commentaire pour la famille, afin que ce qui reste ici-bas de l'âme de cette mère ne s'évapore pas sans avoir été au moins respiré par ses petits-enfants. Cette pensée me ressaisit plus

fortement ce soir, au glas de cette cloche qui vibre sur sa tombe et qui semble me reprocher de rester muet, quand le bronze lui-même prend une voix pour s'en souvenir. Les années s'accumulent, le soir de la vie approche, la poussière du temps commence à ternir ces feuillets dont l'encre jaunit. Je suis dans un de ces moments de solitude, de recueillement, de loisir, de crépuscule où la pensée se détend des soucis de la vie active et remonte à sa source comme une eau dormante, sans vent et sans pente, dont il est impossible de discerner le courant ; c'est l'heure d'accomplir enfin mon pieux dessein et d'exhumer pour moi et pour mes proches cette sainte relique. Ces lignes ne seront jamais lues qu'à la lueur du foyer de cette mère de famille, et par des yeux qui ont pleuré; les autres n'y ont aucun intérêt. Cependant, de tous les spectacles que la nature ou l'histoire présentent aux regards de l'homme sensible et attentif, il n'y en a point au fond de plus intéressants que le spectacle d'une âme aux prises avec les circonstances, les joies, les peines, les vicissitudes de la vie, cette âme fût-elle celle d'une femme ignorée au fond de son obscurité domestique entre son mari et ses enfants. Le

drame n'est pas dans la scène, il est dans le cœur; qu'une larme tombe pour la chute d'un empire ou pour l'écroulement d'une chaumière, c'est la même eau !

XI

On aime à connaître l'extérieur de la personne dont on écoute parler l'âme. Voici le portrait de ma mère, tel que je le retrouve dans mes notes confidentielles des premières pages de sa vie.

« Alix des Roys, c'est le nom de notre mère, était fille de M. des Roys, intendant général des finances de M. le duc d'Orléans. Mme des Roys, sa femme, était sous-gouvernante des enfants de ce prince, favorite de cette belle et vertueuse duchesse d'Orléans, que la révolution respecta, tout en la chassant de son palais et en conduisant ses fils dans l'exil et son mari à l'échafaud. M. et Mme des Roys avaient un logement au Palais-Royal l'hiver, et à Saint-Cloud l'été. Ma mère y naquit; elle y fut élevée avec le roi Louis-Philippe, dans la familiarité respectueuse qui s'établit toujours entre les enfants à peu près du

même âge participant aux mêmes leçons et aux mêmes jeux.

« Combien de fois ma mère ne nous a-t-elle pas entretenus de l'éducation de ce prince qu'une révolution avait jeté loin de sa patrie, qu'une autre révolution devait porter sur un trône ! Il n'y a pas une fontaine, une allée, une pelouse des jardins de Saint-Cloud que nous ne connaissions par ses souvenirs d'enfance avant de les avoir vues nous-mêmes. Saint-Cloud était pour elle son Milly, son berceau, le lieu où toutes ses premières pensées avaient germé, avaient fleuri, avaient végété et grandi avec les plantes de ce beau parc. Tous les noms sonores du XVIIIe siècle étaient les premiers noms qui s'étaient gravés dans sa mémoire.

« Mme des Roys, sa mère, était une femme de mérite. Ses fonctions dans la maison du premier prince du sang attiraient et groupaient autour d'elle beaucoup de personnages célèbres de l'époque. Voltaire, à son court et dernier voyage à Paris, qui fut un triomphe, vint rendre visite aux jeunes princes. Ma mère, qui n'avait que sept à huit ans, assista à la visite, et, quoique si jeune, elle comprit, par l'impression qui se révélait autour d'elle, qu'elle voyait quelque chose de plus qu'un roi. L'attitude

de Voltaire, son costume, sa canne, ses gestes, ses paroles, étaient restés gravés dans cette mémoire d'enfant comme l'empreinte d'un être antédiluvien dans la pierre de nos montagnes.

« Dalembert, Laclos, Mme de Genlis, Buffon, Florian, l'historien anglais Gibbon, Grimm, Morellet, M. Necker, les hommes d'État, les gens de lettres, les philosophes du temps, vivaient dans la société de Mme des Roys. Elle avait eu surtout des relations avec le plus immortel d'entre eux, Jean-Jacques Rousseau. Ma mère, quoique très-pieuse et très-étroitement attachée au dogme catholique, avait conservé une tendre admiration pour ce grand homme, sans doute parce qu'il avait plus qu'un génie, parce qu'il avait une âme. Elle n'était pas de la religion de son génie, mais elle était de la religion de son cœur.

XII

« Le duc d'Orléans, comte de Beaujolais aussi, avait la nomination d'un certain nombre de dames au chapitre de Salles qui dépendait de son duché. C'est ainsi et c'est par lui que ma mère y fut nom-

mée à l'âge de quinze à seize ans. J'ai encore un portrait d'elle fait à cet âge, indépendamment du portrait que toutes ses sœurs et que mon père lui-même nous en ont si souvent tracé de mémoire. Elle est représentée dans son costume de chanoinesse. On voit une jeune personne grande, élancée, d'une taille flexible, avec de beaux bras blancs sortant, à la hauteur du coude, des manches étroites d'une robe noire. Sur la poitrine est attachée la petite croix d'or du chapitre. Par-dessus ses cheveux noirs tombe et flotte, des deux côtés de la tête, un voile de dentelles moins noires que ses cheveux. Sa figure, toute jeune et toute naïve, brille seule au milieu de ces couleurs sombres.

« Le temps a un peu enlevé la fraîcheur du coloris de quinze ans. Mais les traits sont aussi purs que si le pinceau du peintre n'était pas encore séché sur la palette. On y retrouve ce sourire intérieur de la vie, cette tendresse intarissable de l'âme et du regard, et surtout ce rayon de lumière si serein de raison, si imbibé de sensibilité, qui ruisselait comme une caresse éternelle de son œil un peu profond et un peu voilé par la paupière, comme si elle n'eût pas voulu laisser jaillir toute la clarté et tout l'amour qu'elle avait dans ses beaux

yeux. On comprend, rien qu'à voir ce portrait, toute la passion qu'une telle femme dut inspirer à mon père, et toute la piété que plus tard elle devait inspirer à ses enfants.

« Mon père lui-même, à cette époque, était digne par son extérieur et par son caractère de s'attacher le cœur d'une femme sensible et courageuse. Il n'était plus très-jeune : il avait trente-huit ans. Mais pour un homme d'une forte race, qui devait mourir jeune encore d'esprit et de corps à quatre-vingt-dix ans, avec toutes ses dents, tous ses cheveux et toute la sévère et imposante beauté que la vieillesse comporte, trente-huit ans, c'était la fleur de la vie. Sa taille élevée, son attitude militaire, ses traits mâles, avaient tout le caractère de l'ordre et du commandement. La fierté douce et la franchise étaient les deux empreintes que sa physionomie laissait dans le regard. Il n'affectait ni la légèreté ni la grâce, bien qu'il y en eût beaucoup dans son esprit. Avec un prodigieux bouillonnement du sang au fond du cœur, il paraissait froid et indifférent à la surface, parce qu'il se craignait lui-même et qu'il avait comme honte de sa sensibilité.

« Il n'y eut jamais un homme au monde qui se

doutât moins de sa vertu et qui enveloppât davantage de toute la pudeur d'une femme les sévères perfections d'une nature de héros. J'y fus trompé moi-même bien des années. Je le crus dur et austère, il n'était que juste et rigide. Quant à ses goûts, ils étaient primitifs comme son âme. Patriarche et militaire, c'était tout l'homme. La chasse et les bois, quand il était en semestre dans la province; le reste de l'année, son régiment, son cheval, ses armes, les règlements scrupuleusement suivis et ennoblis par l'enthousiasme de la vie de soldat : c'étaient toutes ses occupations. Il ne voyait rien au delà de son grade de capitaine de cavalerie et de l'estime de ses camarades. Son régiment était plus que sa famille. Il en désirait l'honneur à l'égal de son propre honneur. Il savait par cœur tous les noms des officiers et des cavaliers. Il en était adoré. Son état, c'était sa vie. Sans aucune espèce d'ambition ni de fortune ni de grade plus élevés, son idéal, c'était d'être ce qu'il était, un bon officier; d'avoir l'honneur pour âme, le service du roi pour religion ; de passer six mois de l'année dans une ville de garnison et les six autres mois dans une petite maison à lui, à la campagne, avec une femme et des enfants. L'homme primitif, enfin,

un peu modifié par le soldat, voilà mon père.

« La révolution, le malheur, les années et les idées le modifièrent et le complétèrent dans son âge avancé. Je puis dire que moi-même j'ai vu sa grande et facile nature se développer après soixante-dix ans de vie. Il était de la race de ces chênes qui végètent et se renouvellent jusqu'au jour où l'on met la cognée au tronc de l'arbre. A quatre-vingts ans il se perfectionnait encore.

XIII

« Tous les obstacles de fortune et les préjugés de famille qui s'opposaient à son mariage, sa constance et celle de ma mère les surmontèrent. Ils furent unis au moment même où la Révolution allait ébranler tous les établissements humains et le sol même sur lequel on les fondait.

« Déjà l'Assemblée constituante était à l'œuvre. Elle sapait avec la force d'une raison pour ainsi dire surhumaine les priviléges et les préjugés sur lesquels reposait l'ancien ordre social en France. Déjà ces grandes émotions du peuple emportaient

comme des vagues que le vent commence à soulever, tantôt Versailles, tantôt la Bastille, tantôt l'Hôtel de ville de Paris. Mais l'enthousiasme de la noblesse même pour la grande régénération politique et religieuse subsistait encore. Malgré ces premiers tremblements du sol, on pensait que cela serait passager. On n'avait pas d'échelle dans le passé pour mesurer d'avance la hauteur qu'atteindrait ce débordement des idées nouvelles. Mon père n'avait pas quitté le service en se mariant; il ne voyait dans tout cela que son drapeau à suivre, le roi à défendre, quelques mois de lutte contre le désordre, quelques gouttes de sang à donner à son devoir. Ces premiers éclairs d'une tempête qui devait submerger un trône et secouer l'Europe pendant un demi-siècle au moins se perdirent pour ma mère et pour lui dans les premières joies de leur amour et dans les premières perspectives de leur félicité. Je me souviens d'avoir vu un jour une branche de saule séparée du tronc par la tempête et flottant le matin sur un débordement de la Saône. Une femelle de rossignol y couvait encore son nid à la dérive, dans l'écume du fleuve, et le mâle suivait du vol ses amours sur un débris.

XIV

« A peine avaient-ils goûté leur bonheur si longtemps attendu, qu'il fallut l'interrompre et se séparer, peut-être, hélas ! pour ne plus se revoir. C'était le moment de l'émigration. A cette époque, l'émigration n'était pas, comme elle le devint plus tard, un refuge contre la persécution ou la mort. C'était une vogue universelle d'expatriation qui avait saisi la noblesse française. L'exemple donné par les princes devint contagieux. Des régiments perdirent en une nuit leurs officiers. Ce fut une honte pendant un certain temps de rester là où étaient le roi et la France. Il fallait un grand courage d'esprit et une grande fermeté de caractère pour résister à cette folie épidémique qui prenait le nom de l'honneur. Mon père eut ce courage, il se refusa à émigrer. Seulement, quand on demanda aux officiers de l'armée un serment qui répugnait à sa conscience de serviteur du roi, il donna sa démission. Mais le 10 août approchait, on le sentait venir. On savait d'avance que le château des Tuile-

ries serait attaqué, que les jours du roi seraient menacés ; que la constitution de 1791, pacte momentané de conciliation entre la royauté représentative et le peuple souverain, serait renversée ou triomphante dans des flots de sang. Les amis dévoués de ce qui restait de monarchie et les hommes personnellement et religieusement attachés au roi se comptèrent et s'unirent pour aller fortifier la garde constitutionnelle de Louis XVI et se ranger, le jour du péril, autour de lui. Mon père fut du nombre de ces hommes de cœur.

« Ma mère me portait alors dans son sein. Elle n'essaya pas de le retenir. Même au milieu de ses larmes, elle n'a jamais compris la vie sans l'honneur, ni balancé une minute entre une douleur et un devoir.

« Mon père partit sans espoir, mais sans hésitation. Il combattit avec la garde constitutionnelle et avec les Suisses pour défendre le château. Quand Louis XVI eut abandonné sa demeure, le combat devint un massacre. Mon père fut blessé d'un coup de feu dans le jardin des Tuileries. Il s'échappa, fut arrêté en traversant la rivière en face des Invalides, conduit à Vaugirard et emprisonné quelques heures dans une cave. Il fut réclamé et sauvé par le jar-

dinier d'un de ses parents qui était officier municipal de la commune, et qui le reconnut par un hasard miraculeux. Échappé ainsi à la mort, il revint auprès de ma mère et vécut dans une obscurité profonde, retiré à la campagne, jusqu'aux jours où la persécution révolutionnaire ne laissa plus d'autre asile à ceux qui tenaient à l'ordre ancien que la prison ou l'échafaud.

XV

« Le peuple vint arracher, une nuit, de sa demeure, mon grand-père, malgré ses quatre-vingt-quatre ans, ma grand'mère, presque aussi âgée et infirme, mes deux oncles, mes trois tantes, religieuses et déjà chassées de leurs couvents. On jeta pêle-mêle toute cette famille dans un char escorté de gendarmes, et on la conduisit, au milieu des huées et des cris de mort du peuple, jusqu'à Autun. Là une immense prison avait été destinée à recevoir tous les suspects de la province. Mon père, par une exception dont il ignora la cause, fut séparé du reste de la famille et enfermé dans la prison

de Mâcon. Ma mère, qui me nourrissait alors, fut laissée seule dans l'hôtel de mon grand-père, sous la surveillance de quelques soldats de l'armée révolutionnaire. Et l'on s'étonne que les hommes dont la vie date de ces jours sinistres aient apporté en naissant un goût de tristesse et une empreinte de mélancolie dans le génie français! Virgile, Cicéron, Tibulle, Horace lui-même, qui imprimèrent ce caractère au génie romain, n'étaient-ils pas nés, comme nous, pendant les grandes guerres civiles de Rome, et au bruit des proscriptions de Marius, de Sylla, de César? Que l'on songe aux impressions de terreur ou de pitié qui agitèrent les flancs des femmes romaines pendant qu'elles portaient ces hommes dans leur sein! Que l'on songe au lait aigri de larmes que je reçus moi-même de ma mère pendant que la famille entière était dans une captivité qui ne s'ouvrait que pour la mort! pendant que l'époux qu'elle adorait était sur les degrés de l'échafaud, et que captive elle-même dans sa maison déserte, des soldats féroces épiaient ses larmes pour lui faire un crime de sa tendresse et pour insulter à sa douleur.

XVI

» Sur les derrières de l'hôtel de mon grand-père, qui s'étendait d'une rue à l'autre, il y avait une petite maison basse et sombre qui communiquait avec la grande maison par un couloir obscur et par de petites cours étroites et humides comme des puits. Cette maison servait à loger d'anciens domestiques retirés du service de mon grand-père, mais qui tenaient encore à la famille par de petites pensions qu'ils continuaient de recevoir, et par quelques services d'obligeance qu'ils rendaient de temps en temps à leurs anciens maîtres ; des espèces d'affranchis romains, comme chaque famille a le bonheur d'en conserver. Quand le grand hôtel fut mis sous le séquestre, ma mère se retira seule, avec une femme ou deux, dans cette maison. Un autre attrait l'attirait encore.

« Précisément en face de ses fenêtres, de l'autre côté de cette ruelle obscure, silencieuse et étroite comme une rue de Gênes, s'élevaient et s'élèvent encore aujourd'hui les murailles hautes et percées

de rares fenêtres d'un ancien couvent d'Ursulines. Édifice austère d'aspect, recueilli comme sa destination, avec le beau portail d'une église adjacente sur un des côtés, et, sur le derrière, des cours profondes et un jardin cerné de murs noirs et dont la hauteur ôtait tout espoir de les franchir. Comme les prisons ordinaires de la ville regorgeaient de détenus, le tribunal révolutionnaire de Mâcon fit disposer ce couvent en prison supplémentaire. Le hasard ou la Providence voulut que mon père y fût enfermé. Il n'avait ainsi, entre le bonheur et lui, qu'un mur et la largeur d'une rue. Un autre hasard voulut que le couvent des Ursulines lui fût aussi connu dans tous ses détails d'intérieur que sa propre maison. Une des sœurs de mon grand-père, qui s'appelait Mme de Lusy, était abbesse des Ursulines de Mâcon. Les enfants de son frère, dans leur bas âge, venaient sans cesse jouer dans le couvent. Il n'y avait pas d'allées du jardin, de cellules, d'escaliers dérobés, de mansardes, de greniers ni de soupiraux de cave qui ne leur fussent familiers et dont leur mémoire d'enfant n'eût retenu jusqu'aux plus insignifiants détails.

« Mon père, jeté tout à coup dans cette prison, s'y trouva donc en pays connu. Pour comble de

bonheur, le geôlier, républicain très-corruptible, avait été quinze ans auparavant, cuirassier dans la compagnie de mon père. Son grade nouveau ne lui changea pas le cœur. Accoutumé à respecter et à aimer son capitaine, il s'attendrit en le revoyant, et, quand les portes des Ursulines se refermèrent sur le captif, ce fut le républicain qui pleura.

« Mon père se trouva là en bonne et nombreuse compagnie. La prison renfermait environ deux cents détenus sans crime, les suspects du département. Ils étaient entassés dans des salles, dans des réfectoires, dans des corridors du vieux couvent. Mon père demanda pour toute faveur au geôlier de le loger seul dans un coin du grenier. Une lucarne haute, ouvrant sur la rue, lui laisserait du moins la consolation de voir quelquefois à travers les grilles le toit de sa propre demeure. Cette faveur lui fut accordée. Il s'installa sous les tuiles à l'aide de quelques planches et d'un misérable grabat. Le jour, il descendait auprès de ses compagnons de captivité pour prendre ses repas, pour jouer, pour causer des affaires du temps, sur lesquelles les prisonniers étaient réduits aux conjectures, car on ne leur laissait aucune communica-

tion écrite avec le dehors. Mais cet isolement ne dura pas longtemps pour mon père.

« Le même sentiment qui l'avait poussé à demander au geôlier une cellule qui eût jour sur la rue, et qui le retenait des heures entières à regarder le toit de sa petite maison en face, avait aussi inspiré à ma mère la pensée de monter souvent au grenier de sa demeure, de s'asseoir près de la lucarne, un peu en arrière, de manière à voir sans être vue. Elle contemplait de là, à travers ses pleurs, le toit de la prison où était enlevé à sa tendresse et dérobé à ses yeux celui qu'elle aimait. Deux regards, deux pensées qui se cherchent à travers l'univers finissent toujours par se retrouver. A travers deux murs et une rue étroite, leurs yeux pouvaient-ils manquer de se rencontrer? Leurs âmes s'émurent, leurs pensées se comprirent, leurs signes suppléèrent à leurs paroles, de peur que leur voix ne révélât aux sentinelles dans la rue leurs communications. Ils passaient ainsi régulièrement plusieurs heures de la journée assis l'un en face de l'autre. Toute leur âme avait passé dans leurs yeux. Ma mère imagina d'écrire en gros caractères des lignes concises, contenant en peu de mots ce qu'elle voulait

faire connaître au prisonnier. Celui-ci répondait par un signe. Dès lors les rapports furent établis. Ils ne tardèrent pas à se compléter. Mon père, en qualité de chevalier de l'Arquebuse, avait chez lui un arc et des flèches avec lesquels j'ai bien souvent joué dans mon enfance. Ma mère imagina de s'en servir pour communiquer plus complétement avec le prisonnier. Elle s'exerça quelques jours dans sa chambre à tirer de l'arc, et, quand elle eut acquis assez d'adresse pour être sûre de ne pas manquer son but à quelques pieds de distance, elle attacha un fil à une flèche et lança la flèche et le fil dans la fenêtre de la prison. Mon père cacha la flèche, et, tirant le fil à lui, il amena une lettre. On lui fit passer par ce moyen, à la faveur de la nuit, du papier, des plumes, de l'encre même. Il répondait à loisir. Ma mère, avant le jour, venait retirer de son côté les longues lettres dans lesquelles le captif épanchait sa tendresse et sa tristesse, interrogeait, conseillait, consolait sa femme et parlait de son enfant. Ma pauvre mère m'apportait tous les jours dans ses bras au grenier, me montrait à mon père, m'allaitait devant lui, me faisait tendre mes petites mains vers les grilles de la prison, puis, me pressant le front contre sa

poitrine, elle me dévorait de baisers, adressant ainsi au prisonnier toutes les caresses dont elle me couvrait à son intention.

XVII

« C'était le temps où les proconsuls de la Convention se partageaient les provinces de la France et y exerçaient, au nom du salut public, un pouvoir absolu et souvent sanguinaire. La fortune, la vie ou la mort des familles étaient dans un mot de la bouche de ces représentants, dans un attendrissement de leur âme, dans une signature de leur main. Ma mère, qui sentait la hache suspendue sur la tête du mari qu'elle adorait, avait eu plusieurs fois l'inspiration d'aller se jeter aux pieds de ces envoyés de la Convention, de leur demander la liberté de mon père. Sa jeunesse, sa beauté, son isolement, l'enfant qu'elle portait à la mamelle, les conseils même de mon père, l'avaient jusqu'alors retenue. Mais les instances du reste de sa famille, enfermée dans les cachots d'Autun, vinrent lui demander impérieusement des démarches de

suppliante qui ne coûtaient pas moins à sa fierté qu'à ses opinions. Elle obtint des autorités révolutionnaires de Mâcon un passe-port pour Lyon et pour Dijon. Combien de fois ne m'a-t-elle pas raconté ses répugnances, ses découragements, ses terreurs, quand il fallait, après des démarches sans nombre et des sollicitations repoussées avec rudesse, paraître enfin toute tremblante en présence d'un représentant du peuple en mission ! Quelquefois c'était un homme grossier et brutal qui refusait même d'écouter cette femme en larmes et qui la congédiait avec des menaces, comme coupable de vouloir attendrir la justice de la nation. Quelquefois c'était un homme sensible que l'aspect d'une tendresse si profonde et d'un désespoir si touchant inclinait malgré lui à la pitié, mais que la présence de ses collègues endurcissait en apparence, et qui refusait des lèvres ce qu'il accordait du cœur. Le représentant Javogues fut celui de tous ces proconsuls qui laissa à ma mère la meilleure impression de son caractère. Introduite à Dijon, à son audience, il lui parla avec bonté et avec respect. Elle m'avait porté dans ses bras jusque dans le salon du représentant, afin que la pitié eût deux visages pour l'attendrir, celui d'une

jeune mère et celui d'un enfant innocent. Javogues la fit asseoir, se plaignit de la mission de rigueur que ses fonctions et le salut de la République lui imposaient. Il me prit sur ses genoux, et comme ma mère faisait un geste d'effroi dans la crainte qu'il ne me laissât tomber : « Ne crains rien, citoyenne, lui dit-il, les républicains ont aussi des fils. » Et comme je jouais en souriant avec les bouts de son écharpe tricolore : « Ton enfant est bien beau, ajouta-t-il, pour un fils d'aristocrate. Élève-le pour la patrie et fais-en un citoyen. » Il lui donna quelques paroles d'intérêt pour mon père et quelques espérances de liberté prochaine. Peut-être est-ce à lui qu'il dut d'être oublié dans la prison ; car un ordre de jugement à cette époque était un arrêt de supplice.

« Revenue à Mâcon et rentrée dans sa maison, ma mère vécut emprisonnée elle-même dans son étroite demeure, en face des Ursulines. De temps en temps, quand la nuit était bien sombre, la lune absente, et les réverbères éteints par le vent d'hiver, la corde à nœuds glissait d'une fenêtre à l'autre, et mon père venait passer des heures inquiètes et délicieuses auprès de tout ce qu'il aimait.

« Dix-huit longs mois se passèrent ainsi.

« Le 9 thermidor ouvrit les prisons; mon père fut libre. Ma mère alla à Autun chercher ses vieux parents infirmes et les ramena dans leur maison longtemps fermée. Peu de temps après ce retour, mon grand-père et ma grand'mère moururent en paix et pleins de jours dans leur lit. Ils avaient traversé la grande tempête, secoués par elle, mais non renversés. Ils n'y avaient perdu aucun de leurs enfants, et ils pouvaient espérer, en fermant les yeux, que le ciel était épuisé pour longtemps d'orages, et que la vie serait plus douce pour ceux à qui ils la laissaient en quittant la terre.

XVIII

« La fortune de mon grand-père, dans les intentions comme dans les usages du temps, avait dû passer tout entière à son fils aîné. Mais les lois nouvelles ayant annulé les substitutions et supprimé le droit d'aînesse, et les vœux de pauvreté faits par mes tantes, sœurs de mon père, se trouvant non avenus devant la loi, la famille dut procéder au partage des biens. Ces biens étaient con-

sidérables, tant en Franche-Comté qu'en Bourgogne. Mon père, en demandant sa part comme ses frères et ses sœurs, pouvait changer d'un mot son sort et obtenir une des belles possessions territoriales que la famille avait à se partager. Sa scrupuleuse déférence pour les intentions de son père l'empêcha même de songer à les violer après sa mort. Les lois révolutionnaires qui supprimaient le droit d'aînesse étaient toutes récentes; elles avaient encore à ses yeux, bien qu'il les trouvât très-justes, une apparence de compression et de violence faite à l'autorité paternelle. En demander l'application en sa faveur contre son frère aîné lui paraissait un abus de sa situation. Il prit, sans se faire valoir, le parti de renoncer à la succession de son père et de sa mère, et de s'en tenir à la très-modique légitime que son contrat de mariage lui avait assurée. Il se fit pauvre, n'ayant qu'un mot à dire pour se faire riche. Les biens de la famille furent partagés, chacun de ses frères et sœurs eut une large part. Il n'en voulut rien ; il resta, pour tout bien, avec la petite terre de Milly, qu'on lui avait assignée en se mariant, et qui ne rendait alors que deux à trois mille livres de rente. La dot de ma mère était modique. Les traitements des places

que son père et ses frères occupaient dans la maison d'Orléans avaient disparu avec la révolution. Les princesses de cette famille étaient exilées. Elles écrivaient quelquefois à ma mère. Elles se souvenaient de leur amitié d'enfance avec les filles de leur sous-gouvernante. Elles ne cessèrent pas de les entourer de leur souvenir dans l'exil et de leurs bienfaits dans la prospérité.

XIX

« Mon père ne se croyait pas relevé par la Révolution de sa fidélité d'honneur à son drapeau. Ce sentiment fermait toute carrière à sa fortune. Trois mille livres de rente et une petite maison délabrée et nue à la campagne, pour lui, sa femme et les nombreux enfants qui commençaient à s'asseoir à la table de famille, c'était quelque chose de bien indécis entre l'aisance frugale et l'indigence souffreteuse. Mais il avait la satisfaction de sa conscience, son amour pour sa femme, la simplicité champêtre de ses goûts, sa stricte mais généreuse économie, la conformité parfaite de ses désirs avec

sa situation, enfin sa religieuse confiance en Dieu. Avec cela, il abordait courageusement les difficultés étroites de son existence. Ma mère, jeune, belle, élevée dans toutes les élégances d'une cour splendide, passait avec la même résignation souriante et avec le même bonheur intérieur, des appartements et des jardins d'une maison de prince dans la petite chambre démeublée d'une maison vide depuis un siècle, et dans le jardin d'un quart d'arpent, entouré de pierres sèches, où allaient se confiner tous les grands rêves de sa jeunesse. Je leur ai entendu dire souvent depuis, à l'un et à l'autre, que, malgré l'exiguïté de leur sort, ces premières années de calme après la secousse des révolutions, de recueillement dans leur amour et de jouissance d'eux-mêmes dans cette solitude, furent, à tout prendre, les plus douces années de leur vie. Ma mère, tout en souffrant beaucoup de la pauvreté, méprisa toujours la richesse. Combien de fois ne m'a-t-elle pas dit plus tard, en me montrant du doigt les bornes si rapprochées du jardin et de nos champs de Milly : « C'est bien petit,
« mais c'est assez grand, si nous savons y propor-
« tionner nos désirs et nos habitudes. Le bonheur
« est en nous ; nous n'en aurions pas davantage en

« étendant la limite de nos prés ou de nos vignes.
« Le bonheur ne se mesure pas à l'arpent, comme
« la terre, il se mesure à la résignation du cœur; car
« Dieu a voulu que le pauvre en eût autant que le
« riche, afin que l'un et l'autre ne songeassent pas
« à le demander à un autre qu'à lui ! »

XX

Je retrouve ici le portrait de ma mère à trente-huit ans; le voici :

« Il est nuit; les portes de la petite maison de campagne sont fermées. Un chien ami jette de temps en temps un aboiement dans la cour. La pluie d'automne tinte contre les vitres des deux fenêtres basses, et le vent, soufflant par rafales, produit, en se brisant contre les branches de deux ou trois platanes et en pénétrant dans les interstices des volets, ces sifflements intermittents et mélancoliques qu'on entend seulement au bord des grands bois de sapins, quand on s'assoit à leur pied pour les écouter. La chambre où je me revois ainsi est grande, mais presque nue. Au fond est une alcôve

profonde avec un lit. Les rideaux du lit sont de serge blanche à carreaux bleus; c'est le lit de ma mère. Il y a deux berceaux sur des chaises de bois au pied du lit : l'un grand, l'autre petit; ce sont les berceaux de mes plus jeunes sœurs qui dorment déjà depuis longtemps. Un grand feu de ceps de vigne brûle au fond d'une cheminée de pierres blanches dont le marteau de la Révolution a ébréché en plusieurs endroits la tablette en brisant les armoiries ou les fleurs de lis des ornements. La plaque de fonte du foyer est retournée aussi, parce que, sans doute, elle dessinait sur sa surface opposée les armes du roi; de grosses poutres noircies par la fumée, ainsi que les planches qu'elles portent, forment le plafond. Sous les pieds, ni parquet ni tapis; de simples carreaux de briques non vernissés, mais de couleur de terre et cassés en mille morceaux par les souliers ferrés et les sabots de bois des paysans qui en avaient fait leur salle de danse pendant l'emprisonnement de mon père. Aucune tenture, aucun papier peint sur les murs de la chambre; rien que le plâtre éraillé à plusieurs places et laissant voir la pierre nue du mur, comme on voit les membres et les os à travers un vêtement déchiré. Dans un angle, un petit clavecin ouvert,

avec des cahiers de musique du *Devin du village* de Jean-Jacques Rousseau, épars sur l'instrument; plus près du feu, au milieu de la chambre, une petite table à jeux avec un tapis vert tout tigré de taches d'encre et de trous dans l'étoffe; sur la table, deux chandelles de suif qui brûlent dans deux chandeliers de cuivre argenté, et qui jettent un peu de lueur et de grandes ombres agitées par l'air sur les murs blanchis de l'appartement.

« En face de la cheminée, le coude appuyé sur la table, un homme assis tient un livre à la main. Sa taille est élevée, ses membres robustes. Il a encore toute la vigueur de la jeunesse. Son front est ouvert, son œil bleu; son sourire ferme et gracieux laisse voir des dents éclatantes. Quelques restes de son costume, sa coiffure surtout et une certaine roideur militaire de l'attitude, attestent l'officier retiré. Si l'on en doutait, on n'aurait qu'à regarder son sabre, ses pistolets d'ordonnance, son casque et les plaques dorées des brides de son cheval qui brillent suspendues par un clou à la muraille, au fond d'un petit cabinet ouvert sur la chambre. Cet homme, c'est notre père.

« Sur un canapé de paille tressée est assise, dans l'angle que forment la cheminée et le mur de l'al-

côve, une femme qui paraît encore très-jeune, bien qu'elle touche déjà à trente-cinq ans. Sa taille, élevée aussi, a toute la souplesse et toute l'élégance de celle d'une jeune fille. Ses traits sont si délicats, ses yeux noirs ont un regard si candide et si pénétrant; sa peau transparente laisse tellement apercevoir sous son tissu un peu pâle le bleu des veines et la mobile rougeur de ses moindres émotions; ses cheveux très-noirs, mais très-fins, tombent avec tant d'ondoiements et des courbes si soyeuses le long de ses joues, jusque sur ses épaules, qu'il est impossible de dire si elle a dix-huit ou trente ans. Personne ne voudrait effacer de son âge une de ses années qui ne servent qu'à mûrir sa physionomie et à accomplir sa beauté.

« Cette beauté, bien qu'elle soit pure dans chaque trait si on les contemple en détail, est visible surtout dans l'ensemble par l'harmonie, par la grâce et surtout par ce rayonnement de tendresse intérieure, véritable beauté de l'âme qui illumine le corps par dedans, lumière dont le plus beau visage n'est que la manifestation en dehors. Cette jeune femme, à demi renversée sur des coussins, tient une petite fille endormie la tête sur une de

ses épaules. L'enfant roule encore dans ses doigts une des tresses noires des cheveux de sa mère avec lesquels elle jouait tout à l'heure avant de s'endormir. Une autre petite fille, plus âgée, est assise sur un tabouret au pied du canapé ; elle repose sa tête blonde sur les genoux de sa mère. Cette jeune femme, c'est ma mère ; ces deux enfants, mes plus grandes sœurs. Deux autres sont dans leurs berceaux. »

XXI

Telle était l'existence de la famille au moment où ma mère recommence son journal, le 11 juin 1801. Il paraît que dans sa jeunesse, et dès son enfance, elle avait pris l'habitude de ces espèces de confidences enregistrées pour elle-même, sans doute par émulation d'enfant avec les élèves de Mme de Genlis au Palais-Royal, où elle était elle-même élevée, car le journal commence ainsi :

« J'avais commencé, dans ma première jeunesse, à écrire un journal exact de tout ce qui se passait en

moi ou autour de moi, de toutes les réflexions que les divers événements de ma vie me suggéraient. Je l'ai brûlé et j'ai perdu cette habitude depuis longtemps ; je m'en repens et je m'en afflige, parce que je crois que cela peut être utile. Mon intention est de recommencer, avec la grâce de Dieu, à écrire simplement, autant que je le pourrai tous les jours, les différentes choses qui pourront me survenir, ce que j'aurai fait de mal ou de bien. Je pense que cela m'aidera dans l'examen que j'ai à faire de ma conscience, et me fera mieux connaître les dispositions habituelles de mon âme ; je pense aussi que, si une fois mes enfants lisent par hasard ce journal, il ne sera pas sans intérêt pour eux seuls. Il pourrait peut-être leur être même de quelque service après moi, parce que j'y parlerai souvent d'eux et de leurs différents caractères.

« J'en ai déjà cinq actuellement, après en avoir perdu un : quatre filles, et un garçon qui s'appelle Alphonse. Il est loin de moi à présent pour commencer son éducation classique à Lyon. C'est un bon et aimable enfant ; Dieu le rende pieux, sage, chrétien, c'est ce que je désire pour lui avec le plus d'ardeur ! L'aînée de mes filles s'appelle Cécile, elle a sept ans et demi ; elle est extrêmement vive, mais elle est bien bonne. Eugénie, sa sœur, a cinq ans et demi ; elle est d'une sensibilité excessive et d'un cœur excellent. Césarine a deux ans ; Suzanne a neuf mois, je l'allaite

encore. L'éducation de ces quatre filles ne sera pas une petite tâche ; si ce n'était l'assistance de Dieu, en qui je mets toute ma force et toute ma confiance, je désespérerais de jamais la remplir. Mais je peux tout en celui qui me fortifie, et qui se plaît à tirer sa gloire des plus humbles créatures... J'ai chez moi encore une parente infirme, et très-faible de corps et d'esprit ; je dois la regarder comme mon sixième enfant et la traiter avec les mêmes soins et la même tendresse. J'ai en outre six domestiques à gouverner : mon Dieu ! combien j'ai besoin de votre secours ! Nous vivons, mon mari et moi, presque toujours à Milly, où je me plais. Nous avons de plus, depuis peu, Saint-Point ; c'est un bon bien, et un pays agréable par sa solitude et son recueillement derrière les montagnes : quelles grâces ne devons-nous pas à la Providence !

« Ma sœur (Mme de Vaux) est arrivée aujourd'hui de Lyon ; c'est la douceur angélique et la vertu surnaturelle sans effort. Elle m'a parlé de mon Alphonse ; ses maîtres en disent de bonnes choses. Dieu le bénisse comme je le bénis du cœur ! Je commence demain mes leçons à mes petites filles, il m'y faudra bien de l'assiduité et de la patience. On est venu me dire après le dîner qu'un pauvre vieillard abandonné, dont je prenais soin, dans une hutte de la montagne où il n'avait pour compagnie que sa chèvre, venait

de mourir. Cela m'a fait beaucoup de peine, parce que je me suis reproché d'avoir négligé d'aller le visiter si loin dans ces derniers jours. Il est vrai que je le croyais guéri ; cependant je n'aurais pas dû m'en fier à une amélioration à cet âge, j'aurais dû m'en occuper davantage. J'en ai un remords sur le cœur. En tout je ne mets pas assez de suite dans le peu de bien que je fais ; je me lasse trop vite et trop souvent; je me laisse trop facilement entraîner à des distractions ou à des lassitudes, qui ne sont pas des fautes mais qui sont des faiblesses, et qui nuisent à un saint emploi du temps. Pourquoi ce temps nous a-t-il été donné ? n'est-ce pas pour qu'il rapporte tous les jours, toutes les heures, quelque chose à Dieu, aux autres et à nous ?...

« Nous nous sommes promenés ce soir avec mon mari et mes deux filles aînées dans nos vignes en fleur ; tout l'air était parfumé par leur bonne odeur. Nos vignes sont tout notre revenu, pour nous, nos enfants, nos domestiques et nos pauvres. Si tout ce qui est en fleur se tourne en grappes, nous serons bien à l'aise cette année. Que la Providence les préserve de la grêle !

« Nous nous sommes approchés de la hutte au-dessus des vignes où le pauvre vieillard était mort le matin. Je voulais y entrer pour le voir encore, et pour prier auprès de son lit ; mon mari ne l'a pas voulu,

pour écarter de mes yeux et des yeux des petites un spectacle qui nous aurait fait trop d'impression. J'aurais demandé pardon à son âme de n'avoir pas été là pour lui réciter des paroles de consolation et d'espérance pendant l'agonie, et pour recevoir son dernier soupir. La porte était ouverte, sa chèvre ne faisait qu'entrer et sortir en bêlant, comme pour appeler du secours dans sa détresse ; la pauvre bête nous a fait pleurer. J'ai obtenu de mon mari que nous l'enverrions chercher demain après la sépulture, et que nous lui donnerions asile avec notre vache et les deux moutons des enfants. »

On voit par cette première page du premier volume de ce journal, quelle était l'existence de cette jeune femme élevée dans les maisons de plaisance du plus riche prince de l'Europe, et transplantée par l'amour pour son mari et pour ses enfants dans la plus étroite médiocrité, à la campagne, à cent lieues de Paris. Si l'on veut avoir une idée exacte de cette petite maison de Milly, où elle était reléguée l'hiver et l'été par les douces nécessités domestiques, on en trouvera la description prosaïque dans mes propres confidences, et la description poétique dans une de mes harmonies très-répandue, intitulée : *la Terre natale.*

Voici ce que j'en disais, il y a huit ans, dans les *Confidences :*

XXII

« En quittant le lit de la Saône, creusé au milieu de vertes prairies et sous les fertiles coteaux de Mâcon, et en se dirigeant vers la petite ville et vers les ruines de l'antique abbaye de Cluny, où mourut Abailard, on suit une route montueuse à travers les ondulations d'un sol qui commence à s'enfler à l'œil comme les premières vagues d'une mer montante. A droite et à gauche blanchissent des hameaux au milieu des vignes. Au-dessus de ces hameaux, des montagnes nues et sans culture étendent en pentes rapides et rocailleuses des pelouses grises où l'on distingue comme des points blancs de rares troupeaux. Toutes ces montagnes sont couronnées de quelques masses de rochers qui sortent de terre, et dont les dents usées par le temps et par les vents présentent à l'œil les formes et les déchirures de vieux châteaux démantelés. En suivant la route qui circule autour de la base

de ces collines, à environ deux heures de marche de la ville, on trouve à gauche un petit chemin étroit voilé de saules, qui descend dans les prés vers un ruisseau où l'on entend perpétuellement battre la roue d'un moulin.

« Ce chemin serpente un moment sous les aunes, à côté du ruisseau qui le prend aussi pour lit quand les eaux courantes sont un peu grossies par les pluies ; puis on traverse l'eau sur un petit pont, et l'on s'élève par une pente tournoyante, mais rapide, vers des masures couvertes de tuiles rouges, qu'on voit groupées au-dessus de soi, sur un petit plateau. C'est notre village. Un clocher de pierres grises, en forme de pyramide, y surmonte sept ou huit maisons de paysans. Le chemin pierreux s'y glisse de porte en porte entre ces chaumières. Au bout de ce chemin on arrive à une porte un peu plus haute et un peu plus large que les autres : c'est celle de la cour au fond de laquelle se cache la maison de mon père.

« La maison s'y cache en effet, car on ne la voit d'aucun côté, ni du village ni de la grand'-route. Bâtie dans le creux d'un large pli du vallon, dominée de toutes parts par le clocher, par les bâtiments rustiques ou par des arbres, adossée à une

assez haute montagne, ce n'est qu'en gravissant cette montagne et en se retournant qu'on voit en bas cette maison basse, mais massive, qui surgit, comme une grosse borne de pierre noirâtre, à l'extrémité d'un étroit jardin. Elle est carrée, elle n'a qu'un étage et trois larges fenêtres sur chaque face. Les murs n'en sont point crépis ; la pluie et la mousse ont donné aux pierres la teinte sombre et séculaire des vieux cloîtres d'abbaye. Du côté de la cour, on entre dans la maison par une haute porte de bois sculpté. Cette porte est assise sur un large perron de cinq marches de pierres de taille. Mais les pierres, quoique de dimension colossale, ont été tellement écornées, usées, morcelées par le temps et par les fardeaux qu'on y dépose, qu'elles sont entièrement disjointes, qu'elles vacillent en murmurant sourdement sous les pas, que les orties, les pariétaires humides, y croissent çà et là dans les interstices, et que les petites grenouilles d'été, à la voix si douce et si mélancolique, y chantent le soir comme dans un marais.

« On entre d'abord dans un corridor large et bien éclairé, mais dont la largeur est diminuée par de vastes armoires de noyer sculpté où les paysans enferment le linge du ménage, et par des sacs de

blé ou de farine déposés là pour les besoins journaliers de la famille. A gauche est la cuisine, dont la porte, toujours ouverte, laisse apercevoir une longue table de bois de chêne entourée de bancs. Il est rare qu'on n'y voie pas des paysans attablés à toute heure du jour, car la nappe y est toujours mise, soit pour les ouvriers, soit pour ces innombrables survenants à qui on offre habituellement le pain, le vin et le fromage, dans des campagnes éloignées des villes et qui n'ont ni auberge ni cabaret. A gauche, on entre dans la salle à manger. Rien ne la décore qu'une table de sapin, quelques chaises et un de ces vieux buffets à compartiments, à tiroirs et à nombreuses étagères, meuble héréditaire dans toutes les vieilles demeures, et que le goût actuel vient de rajeunir en les recherchant. De la salle à manger, on passe dans un salon à deux fenêtres, l'une sur la cour, l'autre au nord, sur un jardin. Un escalier alors de bois, que mon père fit refaire en pierres grossièrement taillées, mène à l'étage unique et bas où une dizaine de chambres presque sans meubles ouvrent sur des corridors obscurs. Elles servaient alors à la famille, aux hôtes et aux domestiques. Voilà tout l'intérieur de cette maison qui nous a si longtemps cou-

vés dans ses murs sombres et chauds ; voilà le toit que ma mère appelait avec tant d'amour, sa Jérusalem, sa maison de paix ! Voilà le nid qui nous abrita tant d'années de la pluie, du froid, de la faim, du souffle du monde ; le nid où la mort est venue prendre tour à tour le père et la mère, et dont les enfants se sont successivement envolés, ceux-ci pour un lieu, ceux-là pour un autre, quelques-uns pour l'éternité !... J'en conserve précieusement les restes, la paille, les mousses, le duvet ; et, bien qu'il soit maintenant vide, désert et refroidi de toutes ces délicieuses tendresses qui l'animaient, j'aime à le revoir, j'aime à y coucher encore quelquefois, comme si je devais y retrouver à mon réveil la voix de ma mère, les pas de mon père, les cris joyeux de mes sœurs, et tout ce bruit de jeunesse, de vie et d'amour qui résonne pour moi seul sous les vieilles poutres, et qui n'a plus que moi pour l'entendre et pour le perpétuer un peu de temps.

XXIII

« L'extérieur de cette demeure répond au dedans. Du côté de la cour, la vue s'étend seulement sur les pressoirs, les bûchers et les étables qui l'entourent. La porte de cette cour, toujours ouverte sur la rue du village, laisse voir tout le jour les paysans qui passent pour aller aux champs ou pour en revenir; ils ont leurs outils sur une épaule, et quelquefois sur l'autre un long berceau où dort leur enfant. Leur femme les suit à la vigne, portant un dernier né à la mamelle. Une chèvre avec un chevreau vient après, s'arrête un moment pour jouer avec les chiens près de la porte, puis bondit pour les rejoindre.

« De l'autre côté de la rue est un four banal qui fume toujours, rendez-vous habituel des vieillards, des pauvres femmes qui filent et des enfants qui s'y chauffent à la cendre de son foyer jamais éteint. Voilà tout ce qu'on voit d'une des fenêtres du salon.

« L'autre fenêtre, ouverte au nord, laisse plonger le regard au-dessus des murs du jardin et des tuiles de quelques maisons basses, sur un horizon de montagnes sombres, presque toujours nébuleux, d'où surgit, tantôt éclairé par un rayon de soleil orangé, tantôt du milieu des brouillards, un vieux château en ruine, enveloppé de ses tourelles et de ses tours. C'est le trait caractéristique de ce paysage. Si l'on enlevait cette ruine, les brillants reflets du soir sur ses murs, les fantasques tournoiements des fumées de la brume autour de ses donjons disparaîtraient pour jamais avec elle. Il ne resterait qu'une montagne noire et un ravin jaunâtre. Une voile sur la mer, une ruine sur une colline, sont un paysage tout entier. La terre n'est que la scène; la pensée, le drame et la vie pour l'œil sont dans les traces de l'homme. Là où est la vie, là est l'intérêt.

« Le derrière de la maison donne sur le jardin, petit enclos de pierres brunes d'un quart d'arpent. Au fond du jardin, la montagne commence à s'élever insensiblement, d'abord cultivée et verte de vignes, puis pelée, grise et nue comme ces mousses sans terre végétale qui croissent sur la pierre et qu'on n'en distingue presque pas. Deux ou trois

roches ternes aussi tracent une légère dentelure à son sommet. Pas un arbre, pas même un arbuste ne dépasse la hauteur de la bruyère qui la tapisse. Pas une chaumière, pas une fumée ne l'anime. C'est peut-être ce qui fait le charme secret de ce jardin. Il est comme un berceau d'enfant que la femme du laboureur a caché dans un sillon du champ pendant qu'elle travaille. Les deux flancs du sillon cachent les bords du berceau, et, quand le rideau est levé, l'enfant ne peut voir qu'un pan du ciel entre deux ondulations du terrain.

« Quant au jardin en lui-même, il n'en a guère que le nom. Il n'eût pu compter pour un jardin qu'aux jours primitifs où Homère décrit le modeste enclos et les sept prairies du vieillard Laërte. Huit carrés de légumes coupés à angle droit, bordés d'arbres fruitiers et séparés par des allées d'herbes fourragères et de sable jaune; à l'extrémité de ces allées, au nord, huit troncs tortueux de vieilles charmilles qui forment un ténébreux berceau sur un banc de bois; un autre berceau plus petit au fond du jardin, tressé en vignes grimpantes de Judée sous deux cerisiers: voilà tout. J'oubliais, non pas la source murmurante, non pas même le puits aux pierres verdâtres et humides : il n'y a

pas une goutte d'eau sur toute cette terre; mais j'oubliais un petit réservoir creusé par mon père dans le rocher pour recueillir les ondées de pluie; et autour de cette eau verte et stagnante douze sycomores et quelques platanes qui couvrent d'un peu d'ombre un coin du jardin derrière des murs, et qui sèment de leurs larges feuilles jaunies par l'été la nappe huileuse du bassin.

« Oui, voilà bien tout. Et c'est là pourtant ce qui a suffi pendant tant d'années à la jouissance, à la joie, à la rêverie, aux doux loisirs et au travail d'un père, d'une mère et de huit enfants ! Voilà ce qui suffit encore aujourd'hui à la nourriture de leurs souvenirs. Voilà l'Éden de leur enfance où se réfugient leurs plus sereines pensées quand elles veulent retrouver un peu de cette rosée du matin de la vie, et un peu de cette lumière colorée de la première heure, qui ne brille pure et rayonnante pour l'homme que sur ces premiers sites de son berceau. Il n'y a pas un arbre, un œillet, une mousse de ce jardin, qui ne soit incrusté dans notre âme comme s'il en faisait partie ! Ce coin de terre nous semble immense, tant il contient pour nous de choses et de mémoires dans un si étroit espace. La pauvre grille de bois toujours brisée qui y conduit,

et par laquelle nous nous précipitions avec des cris de joie; les plates-bandes de laitues qu'on avait divisées pour nous en autant de petits jardins séparés et que nous cultivions nous-mêmes; le platane au pied duquel notre père s'asseyait avec ses chiens à ses pieds au retour de la chasse; l'allée où notre mère se promenait au soleil couchant en murmurant tout bas le rosaire monotone qui fixait sa pensée à Dieu, pendant que son cœur et ses yeux nous couvaient près d'elle; le coin de gazon, à l'ombre et au nord, pour les jours chauds; le petit mur, tiède au midi, où nous nous rangions, nos livres à la main, au soleil, comme des espaliers en automne; les trois lilas, les deux noisetiers, les fraises découvertes sous les feuilles, les prunes, les poires, les pêches trouvées le matin toutes gluantes de leur gomme d'or et toutes mouillées de rosée sous l'arbre; et plus tard le berceau de charmilles que chacun de nous, et moi surtout, cherchait à midi pour lire en paix ses livres favoris; et le souvenir des impressions confuses qui naissaient en nous de ces pages, et plus tard encore la mémoire des conversations intimes tenues ici ou là, dans telle ou telle allée de ce jardin; et la place où l'on se dit adieu en partant pour de longues absences.

celle où l'on se retrouva au retour, celles où se passèrent quelques-unes de ces scènes intimes, pathétiques, de ce drame caché de la famille, où l'on vit se rembrunir le visage de son père, où notre mère pleura en nous pardonnant, où l'on tomba à ses genoux en cachant son front dans sa robe; celle où l'on vint lui annoncer la mort d'une fille chérie, celle où elle éleva ses yeux et ses mains résignés vers le ciel ! toutes ces images, toutes ces empreintes, tous ces groupes, toutes ces figures, toutes ces félicités, toutes ces tendresses, peuplent encore pour nous ce petit enclos, comme ils l'ont peuplé, vivifié, enchanté pendant tant de jours, les plus doux des jours, et font que, recueillant par la pensée notre existence extravasée depuis, dans ces mêmes allées nous nous enveloppons pour ainsi dire de ce sol, de ces arbres, de ces plantes nées avec nous, et nous voudrions que l'univers commençât et finît pour nous avec les murs de ce pauvre enclos !

« Ce jardin paternel a encore maintenant le même aspect. Les arbres un peu vieillis commencent seulement à tapisser leurs troncs de taches de mousses; les bordures de roses et d'œillets ont empiété sur le sable, rétréci les sentiers. Ces bor-

dures traînent leurs filaments où les pieds s'embarrassent. Deux rossignols chantent encore les nuits d'été dans les deux berceaux déserts. Les trois sapins plantés par ma mère ont encore dans leurs rameaux les mêmes brises mélodieuses. Le soleil a le même éclat sur les nues à son couchant. On y jouit du même silence, interrompu seulement de temps en temps par le tintement des angelus dans le clocher, ou par la cadence monotone et assoupissante des fléaux qui battent le blé sur les aires dans les granges. Mais les herbes parasites, les ronces, les grandes mauves bleues s'élèvent par touffes épaisses entre les rosiers. Le lierre épaissit ses draperies déchirées contre les murs. Il empiète chaque année davantage sur les fenêtres toujours fermées de la chambre de notre mère; et, quand par hasard je m'y promène et que je m'y oublie un moment, je ne suis arraché à ma solitude que par les pas du vieux vigneron qui nous servait de jardinier dans ces jours-là, et qui revient de temps en temps visiter ses plantes comme moi mes souvenirs, mes apparitions et mes regrets. »

Voici quelques-uns des traits par lesquels je peignis le même séjour en vers à une époque où

l'éloignement de la patrie en rendait les images plus vaporeuses par le lointain :

. . . .

Mais il est sur la terre une montagne aride
Qui ne porte en ses flancs ni bois ni flot limpide,
Dont par l'effort des ans l'humble sommet miné,
Et sous son propre poids jour par jour incliné,
Dépouillé de son sol fuyant dans les ravines,
Garde à peine un buis sec qui montre ses racines,
Et se couvre partout de rocs près de crouler,
Que sous son pied léger le chevreau fait rouler.
Ces débris, par leur chute, ont formé d'âge en âge
Un coteau qui décroît, et, d'étage en étage,
Porte, à l'abri des murs dont ils sont étayés,
Quelques avares champs de nos sueurs payés;
Quelques ceps dont les bras, cherchant en vain l'érable,
Serpentent sur la terre ou rampent sur le sable;
Quelques buissons de ronce où l'enfant des hameaux
Cueille un fruit oublié qu'il dispute aux oiseaux,
Où la maigre brebis des chaumières voisines
Broute, en laissant sa laine en tribut aux épines :
Lieux que ni le doux bruit des eaux pendant l'été,
Ni le frémissement du feuillage agité,
Ni l'hymne aérien du rossignol qui veille,
Ne rappellent au cœur, n'enchantent point l'oreille;

Mais que, sous les rayons d'un ciel toujours d'airain,
La cigale assourdit de son cri souterrain.
Il est dans ces déserts un toit rustique et sombre
Que la montagne seule abrite de son ombre,
Et dont les murs, battus par la pluie et les vents,
Portent leur âge écrit sur la mousse des ans.
Sur le seuil désuni de trois marches de pierre,
Le hasard a planté les racines d'un lierre
Qui, redoublant cent fois ses nœuds entrelacés,
Cache l'affront du temps sous ses bras élancés,
Et, recourbant en arc sa volute rustique,
Fait le seul ornement du champêtre portique.
Un jardin qui descend au revers d'un coteau
Y présente au couchant un sable altéré d'eau;
La pierre sans ciment, que l'hiver a noircie,
En borne tristement l'enceinte rétrécie;
La terre, que la bêche ouvre à chaque saison,
Y montre à nu son sein sans ombre et sans gazon;
Ni tapis émaillés, ni cintres de verdure,
Ni ruisseau sous des bois, ni fraîcheur, ni murmure ;
Seulement sept tilleuls par le soc oubliés,
Protégeant un peu d'herbe étendue à leurs pieds,
Y versent dans l'automne une ombre tiède et rare,
D'autant plus douce au front sous un ciel plus avare;
Arbres dont le sommeil et des songes si beaux
Dans mon heureuse enfance habitaient les rameaux !
Dans le champêtre enclos qui soupire après l'onde,

Un puits dans le rocher cache son eau profonde,
Où le vieillard qui puise après de longs efforts,
Dépose en gémissant son urne sur les bords;
Une aire où le fléau sur l'argile étendue
Bat à coups cadencés la gerbe répandue,
Où la blanche colombe et l'humble passereau
Se disputent l'épi qu'oublia le râteau;
Et sur la terre épars des instruments rustiques,
Des jougs rompus, des chars dormant sous les portiques,
Des essieux dont l'ornière a brisé les rayons,
Et des socs émoussés qu'ont usés les sillons.

Rien n'y console l'œil de sa prison stérile,
Ni les dômes dorés d'une superbe ville,
Ni le chemin poudreux, ni le fleuve lointain,
Ni les toits blanchissants aux clartés du matin :
Seulement, répandus de distance en distance,
De sauvages abris qu'habite l'indigence,
Le long d'étroits sentiers en désordre semés,
Montrent leur toit de chaume et leurs murs enfumés,
Où le vieillard, assis au bord de sa demeure,
Dans son berceau de jonc endort l'enfant qui pleure.
Enfin un sol sans ombre et des cieux sans couleur,
Et des vallons sans onde! — Et c'est là qu'est mon cœur!
Ce sont là les séjours, les sites, les rivages,
Dont mon âme attendrie évoque les images,
Et dont pendant les nuits mes songes les plus beaux,
Pour enchanter mes yeux, composent leurs tableaux!

Là, chaque heure du jour, chaque aspect des montagnes,
Chaque son qui le soir s'élève des campagnes ;
Chaque mois qui revient, comme un pas des saisons,
Reverdir ou faner les bois ou les gazons;
La lune qui décroît et s'arrondit dans l'ombre,
L'étoile qui gravit sur la colline sombre;
Les troupeaux, des hauts lieux chassés par les frimas,
Des coteaux aux vallons descendant pas à pas;
Le vent, l'épine en fleur, l'herbe verte ou flétrie,
Le soc dans le sillon, l'onde dans la prairie,
Tout m'y parle une langue aux intimes accents,
Dont les mots, entendus dans l'âme et dans les sens,
Sont des bruits, des parfums, des foudres, des orages,
Des rochers, des torrents, et ces douces images,
Et ces vieux souvenirs dormant au fond de nous,
Qu'un site nous conserve et qu'il nous rend plus doux.
Là mon cœur en tout lieu se retrouve lui-même ;
Tout s'y souvient de moi, tout m'y connaît, tout m'aime!
Mon œil trouve un ami dans tout cet horizon;
Chaque arbre a son histoire, et chaque pierre un nom.
Qu'importe que ce nom, comme Thèbe ou Palmyre,
Ne nous rappelle pas les fastes d'un empire,
Le sang humain versé pour le choix des tyrans,
Ou ces fléaux de Dieu que l'homme appelle grands!
Ce site où la pensée a rattaché sa trame,
Ces lieux encor tout pleins des fastes de notre âme,
Sont aussi grands pour nous que ces champs du destin

Où naquit, où tomba quelque empire incertain.
Rien n'est vil ! rien n'est grand ! l'âme en est la mesure,
Un cœur palpite au nom de quelque humble masure,
Et, sous les monuments des héros et des dieux,
Le pasteur passe et siffle en détournant les yeux.

Voilà le banc rustique où s'asseyait mon père,
La salle où résonnait sa voix mâle et sévère,
Quand les pasteurs assis sur leurs socs renversés
Lui comptaient les sillons par chaque heure tracés,
Ou qu'encor palpitant des scènes de sa gloire,
De l'échafaud des rois il nous disait l'histoire,
Et, plein du grand combat qu'il avait combattu,
En racontant sa vie enseignait la vertu !
Voilà la place vide où ma mère à toute heure
Au plus léger soupir sortait de sa demeure,
Et, nous faisant porter ou la laine ou le pain,
Revêtait l'indigence ou nourrissait la faim.
Voilà les toits de chaume où sa main attentive
Versait sur la blessure ou le miel ou l'olive,
Ouvrait, près du chevet des vieillards expirants,
Ce livre où l'espérance est permise aux mourants,
Recueillait leurs soupirs sur leur bouche oppressée,
Faisait tourner vers Dieu leur dernière pensée,
Et, tenant par la main les plus jeunes de nous,
A la veuve, à l'enfant, qui tombaient à genoux,
Disait, en essuyant les pleurs de leurs paupières :

« Je vous donne un peu d'or, rendez-leur vos prières ! »
Voilà le seuil, à l'ombre, où son pied nous berçait,
La branche du figuier que sa main abaissait.
Voici l'étroit sentier où, quand l'airain sonore
Dans le temple lointain vibrait avec l'aurore,
Nous montions sur sa trace à l'autel du Seigneur
Offrir deux purs encens, innocence et bonheur !
C'est ici que sa voix pieuse et solennelle
Nous expliquait un Dieu que nous sentions en elle,
Et, nous montrant l'épi dans son germe enfermé,
La grappe distillant son breuvage embaumé,
La génisse en lait pur changeant le suc des plantes,
Le rocher qui s'entr'ouvre aux sources ruisselantes,
La laine des brebis, dérobée aux rameaux,
Servant à tapisser les doux nids des oiseaux,
Et le soleil, exact à ses douze demeures,
Partageant aux climats les saisons et les heures,
Et ces astres des nuits, que Dieu seul peut compter,
Mondes où la pensée ose à peine monter,
Nous enseignait la foi par la reconnaissance,
Et faisait admirer à notre simple enfance
Comment l'astre et l'insecte invisible à nos yeux
Avaient, ainsi que nous, leur père dans les cieux !

Ces bruyères, ces champs, ces vignes, ces prairies,
Ont tous leurs souvenirs et leurs ombres chéries.
Là mes sœurs folâtraient, et le vent dans leurs jeux

Les suivait en jouant avec leurs blonds cheveux ;
Là, guidant les bergers aux sommets des collines,
J'allumais des bûchers de bois mort et d'épines,
Et mes yeux, suspendus aux flammes du foyer,
Passaient heure après heure à les voir ondoyer.
Là, contre la fureur de l'aquilon rapide,
Le saule caverneux nous prêtait son tronc vide,
Et j'écoutais siffler dans son feuillage mort
Des brises dont mon âme a retenu l'accord.
Voilà le peuplier qui, penché sur l'abîme,
Dans la saison des nids nous berçait sur sa cime ;
Le ruisseau dans les prés dont les dormantes eaux
Submergeaient lentement nos barques de roseaux ;
Le chêne, le rocher, le moulin monotone,
Et le mur au soleil où, dans les jours d'automne,
Je venais sur la pierre, assis près des vieillards,
Suivre le jour qui meurt de mes derniers regards.
Tout est encor debout, tout renaît à sa place ;
De nos pas sur le sable on suit encore la trace :
Rien ne manque à ces lieux qu'un cœur pour en jouir.
Mais, hélas ! l'heure baisse et va s'évanouir !

La vie a dispersé, comme l'épi sur l'aire,
Loin du champ paternel les enfants et la mère,
Et ce foyer chéri ressemble aux nids déserts
D'où l'hirondelle a fui pendant de longs hivers.
Déjà l'herbe qui croît sur les dalles antiques

Efface autour des murs les sentiers domestiques.
Et le lierre, flottant comme un manteau de deuil,
Couvre à demi la porte et rampe sur le seuil.
Bientôt peut-être... — Écarte, ô mon Dieu! ce présage!
Bientôt un étranger, inconnu du village,
Viendra, l'or à la main, s'emparer de ces lieux
Qu'habite encor pour nous l'ombre de nos aïeux,
Et d'où nos souvenirs des berceaux et des tombes
S'enfuiront à sa voix, comme un nid de colombes
Dont la hache a fauché l'arbre dans les forêts,
Et qui ne savent plus où se poser après!

Je demande pardon à mes sœurs et à mes neveux de m'être complu à recopier ces vers dans ce journal; mais ils n'y feront pas dissonance pour eux : ce sont des fruits de la même séve. Rouvrons le manuscrit de ma mère.

XXIV

16 juin 1801.

« J'étais si fatiguée hier d'une course à Saint-Point, moitié à pied, moitié sur des ânes, car les chemins sont impraticables autrement, que je n'ai pas eu le

courage d'écrire notre voyage. Il a été bien agréable, nous nous sommes beaucoup promenés. J'ai mené le soir mes filles à l'église, où j'ai prié Dieu de nous bénir. Je l'ai bien remercié de nous avoir donné cette possession sur laquelle mon mari ne comptait pas. Le château est fort dévasté, tous les murs sont nus, les écussons et les cheminées sont brisés à coups de barres de fer par les paysans venus de loin, dans les journées des brigands en 1789. Rien ne peut y flatter l'amour-propre. Tant mieux ! j'en ai toujours trop. Tout me sourit, pays, parents, amis, voisins, paysans toujours à ma porte comme si j'étais la Providence ! Je suis trop heureuse, quelquefois cela m'effraye : ce qui est si doux ne dure pas en ce bas monde. Il faut me fortifier dans le bonheur en ne m'y attachant pas, si ce n'est par ma reconnaissance envers le Dispensateur divin, pour les jours de sécheresse et d'adversité. »

XXV

7 juin.

« Ma belle-sœur, que j'aime beaucoup, Mlle de Lamartine, nous a donné à dîner aujourd'hui au château de Monceau, qu'elle possède indivis avec le

frère aîné de mon mari, M. de Lamartine, le chef de la famille. Ni l'un ni l'autre n'ont voulu se marier. Ce sont des attachements de cœur qui en sont cause. M. de Lamartine, destiné à posséder seul, avant la Révolution, l'immense fortune de la famille, aimait Mlle de Saint-Huruge, qu'on ne trouva pas assez riche pour lui. Il a préféré rester célibataire au chagrin d'épouser une autre personne. Maintenant Mlle de Saint-Huruge est trop âgée pour songer au mariage : c'est la sœur du fameux Saint-Huruge, si célèbre comme tribun démagogue dans les troubles à Paris aux journées d'octobre et du 20 juin. C'est, comme Mirabeau, un gentilhomme qui s'est jeté avec frénésie à la cause de la Révolution. Il n'est pas méchant, il est même généreux, et il se dit royaliste, mais il est souvent hors de lui et comme dans le délire. Je pense que c'est sa mauvaise réputation et le fâcheux éclat de son nom qui a empêché mon beau-frère d'épouser Mlle de Saint-Huruge. Elle est bonne, douce, pieuse, intéressante. On voit sur ses traits les traces d'une beauté attrayante et voilée de tristesse. Mon beau-frère et elle se voient tous les soirs à Mâcon, dans le salon de la famille, et paraissent conserver l'un pour l'autre la plus pure et la plus constante amitié. M. de Lamartine est un homme du plus grand mérite, très-instruit, savant même, dit-on, dans les sciences naturelles, écrivant avec talent, très-estimé et très-

consulté par tous les partis politiques dans le pays; c'est l'homme le plus éminent de toute la province. Sa mauvaise santé l'empêcha seule d'accepter sa nomination comme député de la noblesse aux états généraux. Il aurait été même plus tard nommé à la Convention par les républicains raisonnables, s'il n'avait été retenu par la prévision des excès dans lesquels cette assemblée serait emportée par les démagogues.

« Après quelques mois de prison comme modéré, il est rentré dans ses biens, et habite le château de Monceau, l'été, avec sa sœur. Cette tendre sœur s'est entièrement consacrée à Dieu et à son frère. Elle était faite pour rendre un mari heureux. Elle était aussi gracieuse que douce, on le voit encore à sa figure, qui est toute bonté. On dit dans la famille qu'elle avait avant la Révolution une inclination payée de retour pour M. de Marigny, homme très-séduisant, poëte et musicien distingué, voisin et parent assez rapproché de la famille.

« M. de Marigny émigra en 1791; ses biens furent vendus; il est rentré seulement pour mourir dans un hospice à Mâcon, en 1799. Depuis sa mort, Mlle de Lamartine n'a pas voulu entendre parler de mariage. Elle a un voile de tristesse douce sur la physionomie. On croit qu'elle a fait secrètement des vœux religieux, bien qu'elle soit restée dans le monde. Elle

a confondu sa fortune, qui est considérable, avec celle de son frère ; elle l'emploie tout entière en bonnes œuvres; le gouvernement de sa maison, la méditation et la prière se partagent sa vie. C'est une sainte, mais une sainte sans appareil et sans rigorisme, qui fait du bien à contempler. Elle m'aime beaucoup, et je m'édifie auprès d'elle toutes les fois que nous passons une journée ensemble. »

XXVI

19 juin 1801.

« J'ai réfléchi encore aujourd'hui sur le danger des lectures frivoles. Je crois que si je faisais bien, je m'en priverais tout à fait; ce serait d'abord un sacrifice qui ne pourrait être qu'agréable à Dieu, car c'est un des plaisirs dangereux du monde. D'ailleurs, quand je suis distraite par une de ces lectures entraînantes, celles qui sont sérieuses et utiles me fatiguent et m'ennuient, et cependant j'aurais bien besoin d'en faire de sérieuses pour devenir capable d'instruire mes enfants. Je me suis enfin décidée à me priver pour eux de ce plaisir des lectures futiles.

« J'ai reçu hier une lettre de ma mère, venant d'Al-

lemagne. Elle ne me nomme pas l'endroit où elle est. Je la crois toujours auprès de Mlle d'Orléans. Je pense qu'elle s'occupe d'un mariage pour cette princesse. Que Dieu la protége dans ses pérégrinations et dans ses malheurs! »

Il faut savoir, pour l'intelligence de ce passage du journal, que Mme des Roys, sa mère, était sous-gouvernante des enfants du duc d'Orléans avant l'époque où Mme de Genlis avait été nommée *gouverneur* de ces mêmes enfants. Après le supplice du duc d'Orléans (Égalité) et la dispersion de sa famille hors de France, Mme des Roys, notre grand'mère, adversaire de Mme de Genlis, et dévouée par le plus tendre attachement à Mme la duchesse d'Orléans, fille du duc de Penthièvre, avait été rappelée de France en Espagne, où cette princesse, veuve de Philippe-Égalité, s'était réfugiée avec l'autorisation de la Convention. Mme de Genlis, suspecte à la duchesse d'Orléans, avait été éloignée, et Mme des Roys avait été chargée d'aller chercher Mlle d'Orléans, son ancienne élève, dans un couvent de Suisse ou d'Allemagne, où elle s'était abritée, pour la ramener à sa mère. C'est cette princesse, très-jeune

alors et très-distinguée de caractère, de cœur et d'esprit, qui fut connue depuis sous le nom de Mme Adélaïde, et qui exerça, dit-on, une grande influence politique sous le règne de Louis-Philippe, son frère et son ami. Notre mère pensait qu'il s'agissait d'un mariage pour cette princesse, mais le seul objet du voyage de Mme des Roys en Allemagne était d'enlever la jeune princesse à l'influence de Mme de Genlis et à l'action politique de ce qu'on appelait alors le parti d'Orléans, et de la ramener en Espagne. Mme la duchesse d'Orléans, veuve de Philippe-Égalité, avait séparé depuis longtemps sa cause de celle de son mari. Elle n'avait jamais trempé dans les menées révolutionnaires du parti d'Orléans à Paris, ni dans les intrigues dynastiques et ambitieuses de ce même parti à l'armée de Dumouriez, où Mme de Genlis avait conduit son élève. C'était la beauté, la candeur et la vertu dans le palais de l'intrigue. La cour d'Espagne honorait en elle la double victime des égarements de son mari et des proscriptions de la Révolution.

XXVII

3 juillet 1801.

« Nous nous sommes établis hier ici (à Saint-Point). J'ai eu bien de la peine tout le jour à y loger tout mon petit monde. J'étais bien lasse. Le soir, je suis allée faire ma prière à l'église qui touche au jardin. Je vis, en traversant le cimetière, que l'on creusait une fosse, ce qui me fit faire des réflexions sur le néant de cette vie pour laquelle nous nous donnons tant de trouble. On fit l'enterrement. Une jeune fille de l'homme qui venait de mourir s'évanouit en entendant tomber la première pelletée de terre sur le cercueil de son père. Je lui ai porté un flacon de sels, puis je l'ai emmenée à la maison, où je lui ai fait prendre une goutte de vin avec un biscuit, ce qui l'a ranimée. Mais ce qui l'a vraiment consolée, c'est que j'ai pleuré avec elle, et que mes petites, me voyant pleurer, ont pleuré avec moi. Ainsi ce pauvre homme a été regretté par des cœurs qui ne le connaissaient même pas de nom. Sa fille disait des choses qui fendaient le cœur. Il n'y a rien qui touche autant les pauvres gens de la cam-

pagne que de voir leurs peines comprises et partagées par des gens qu'ils regardent comme d'une autre nature qu'eux. Nous avons reconduit, à la nuit tombante, la pauvre fille jusqu'à sa maison, au bord du bois, où ses petits frères l'attendaient sur le seuil de la porte, et lui demandaient si leur père n'allait pas revenir. J'ai été bien aise que mes petites filles comprissent ainsi par ce hasard ce que c'est que ces séparations de la mort qu'elles auront tant à ressentir un jour! Il ne faut pas masquer la vie aux enfants. Il faut la laisser voir telle que Dieu nous l'a faite avec ses douceurs et ses amertumes. Apprendre à souffrir, n'est-ce pas apprendre à vivre? »

XXVIII

3 juillet 1801.

« J'ai été faire une visite à une vieille demoiselle de quatre-vingts ans, à qui on a laissé une petite pension et une chambre à habiter pour sa vie, dans le haut du château. Elle n'y a pour toute compagnie qu'une poule qui lui est aussi attachée que l'oiseau le plus privé. Elle s'appelle Mlle Félicité. Sous ses rides et sous ses cheveux aussi blancs que la laine de sa que-

nouille, on voit qu'elle a dû être bien belle. J'ai obtenu de mon mari que nous ne la délogerions pas, malgré l'incommodité que cela peut nous causer. Il ne faut pas transplanter les vieilles plantes. Une chambre à cet âge, c'est un monde. Les lieux dont nous avons l'habitude deviennent véritablement une part de nous. Elle est visitée et servie par la femme du marguillier, nommée Jeannette, qui a servi autrefois dans le château et qui en sait toutes les histoires. On aime à savoir ce qui occupait ceux qui vivaient avant nous dans une demeure. Cela fait aussi faire des réflexions. Un jour on parlera de moi comme ayant été, et ce jour n'est peut-être pas loin! Mon Dieu, où habiterai-je alors? Faites que ce soit dans votre sein paternel!

« Après le dîner, qui est à une heure après midi, j'ai lu, j'ai travaillé à l'aiguille, j'ai fait une lecture de l'*Évangile médité*, à mes domestiques. Je vais aller tout à l'heure achever le jour à l'église, dont les ténèbres m'inspirent plus de piété et de recueillement. C'est ainsi que je remplis le vide laissé par l'absence de mon mari. Nous irons ensuite, mes enfants et moi, nous promener à la fraîcheur sur la lisière du grand bois. Voilà une vie bien douce, bien exempte de peines physiques ou morales. O mon Dieu! je ne mérite pas d'être si heureuse; je vous remercie mille et mille fois, ne permettez pas que l'inquiétude de mon esprit m'empêche de goûter les vrais biens dont vous me comblez. Dans

mon enfance, je ne me figurais pas qu'on pût vivre ailleurs qu'à la cour, dans un palais comme le Palais-Royal ou comme le parc de Saint-Cloud, que j'habitais avec ma mère. Maintenant, mon Dieu! je veux toujours me plaire dans tous les lieux où votre volonté me fixera. Quand je compare cette maison délabrée, mais saine, vaste, bien exposée au soleil et à l'ombre, dans une vallée aussi pastorale que celle de la Suisse, où j'ai vécu aussi les premières années de mon mariage; quand je la compare avec ces maisons enfumées des villes, avec ces cabanes mal couvertes de genêts, et quand je pense à tant d'autres femmes plus laborieuses et plus résignées que moi, qui n'ont ni maison ni cabane à elles pour leurs pauvres petits enfants, ne suis-je pas encore trop privilégiée de votre bonté? »

XXIX

9 juillet.

« Je suis aujourd'hui dans un état de tristesse et d'abattement que je ne sais à quoi attribuer, si ce n'est à l'absence de mon mari, car ma situation n'a changé en rien. Mais il ne faut qu'un changement de

vent pour troubler notre bonheur dans ce misérable monde et dans ce corps impressionnable à tout. Je vois tout en noir. Je me trouvais délicieusement ici, et il me semble que je ne pourrai pas y supporter quelques semaines de la mauvaise saison.

« J'ai lu le journal d'éducation de Mme de Genlis, j'en ai été beaucoup plus contente que je ne l'aurais cru. J'y ai trouvé beaucoup de bonnes directions dont je veux profiter pour mes enfants. Cela m'a fait conclure qu'il ne fallait jamais se laisser dominer par des préventions. J'ai dit, sur la foi d'autrui, du mal de l'ouvrage et de l'auteur, sans connaître assez ni l'un ni l'autre, J'avais tort, je m'en repens. »

XXX

10 juillet.

« Hier, on m'a parlé d'une femme du village qui manquait de pain, et qui avait plusieurs enfants à nourrir. J'allai tout de suite pour la voir, mais il y avait déjà plusieurs personnes auprès d'elle. Cela m'intimida, et, par une mauvaise honte de vouloir mettre de l'ostentation dans la charité, je n'osai rien

lui donner. Je pensai que je lui enverrais de la maison. Quand je fus à la maison, je trouvai qu'il était trop tard, je n'osai pas non plus envoyer si loin, dans la soirée, les domestiques. Bref, la pauvre femme passa peut-être la nuit sans nourriture, ainsi que ses enfants. Je me le suis cruellement et justement reproché. Ce matin, de grand matin, j'ai couru lui porter tout ce que j'ai pu, mais ce n'était pas la même chose! Pourquoi a-t-on honte quelquefois de faire du bien autant que si l'on faisait du mal? C'est une faiblesse dans laquelle je prends la résolution de ne plus retomber. »

XXXI

14 juillet.

« Cette journée se passe bien paisiblement. Je souhaite que ce soit de même partout pour ceux qui m'intéressent tant. J'ai beaucoup pensé à mon mari, qui doit être aujourd'hui à Lyon avec Alphonse; je pense bien qu'il l'aura fait sortir de son collége. Ah! que je voudrais être là avec eux! je prie Dieu de les bénir tous les deux. J'ai reçu ce matin une lettre de

ma mère, ce qui m'a fait une extrême joie. Ma mère est toujours en Allemagne : que Dieu l'entoure de sa protection !

« J'ai lu ce matin, dans Mme de Genlis, une peinture de la vie des religieux de la Trappe qui m'a vivement impressionnée. Ce qui m'y frappe le plus, c'est qu'ils ne se trouvent point malheureux dans ce monde de privations, et qu'ils voient approcher avec joie la mort. Cela m'a convaincue que ce ne sont pas les plaisirs du monde qui rendent heureux, mais la sécurité de la conscience et l'accomplissement de ses devoirs, quelque pénibles qu'ils soient. On est toujours content à la fin de la journée quand on l'a employée utilement selon sa condition et ses forces. On se sent dans l'ordre actif de la volonté de Dieu. Si l'on était bien convaincu de cette vérité, que tout ce qui concourt avec soumission et même avec peine à la portion d'ordre dans laquelle il est placé, s'unit et participe ainsi à la divine volonté, on se trouverait bien partout, on se laisserait, sans s'agiter, conduire doucement par les circonstances et par les personnes qui ont droit de nous gouverner. Depuis que j'ai commencé à prendre ce parti, je suis infiniment plus heureuse. Il y a eu un temps où je voulais que tout me cédât, où je voulais absolument tout subordonner à ma volonté ; j'étais alors sans cesse tourmentée du jour et du lendemain. J'ai souvent reconnu depuis

que, si ma volonté eût été faite, c'eût été pour mon malheur. A présent que je m'abandonne à la sagesse infinie et souveraine, je me sens en paix extérieure et intérieure! Dieu soit loué éternellement! Il est le seul sage, il doit régner. »

XXXII

19 juillet.

« Mon mari est arrivé. Nous avons été avec les enfants faire une longue promenade jusqu'au sommet le plus élevé des montagnes qui séparent notre profonde vallée de la grande vallée de la Saône. Ces sommets qui fléchissent et se relèvent tour à tour comme de la terre pétrie, sous la main pesante de Dieu, sont couverts de sapins, de hêtres, et dans quelques endroits de genêts dont les fleurs jaunissent comme une dorure des plaques du paysage; ailleurs, ce sont des bruyères violettes ou des pelouses grises sur lesquelles on voit d'en bas blanchir des moutons qui ne paraissent pas plus gros que des poules ; çà et là on voit briller l'écume des petites cascades dont le lit se dessine, du haut en bas des montagnes, par des haies de hêtres, de châtaigniers, de saules, plus verts et plus touffus.

Comme tout cela inspire bien le sentiment de la grandeur et de la bonté de son Créateur ! Comme l'âme est un miroir animé, qui réfléchit vivement et chaudement toutes ces belles choses, et Dieu au fond, quand nous ne laissons pas interposer, entre la nature et ce miroir, les ombres, les nuages, les petites passions de la vie !

« Quand on est en haut, on voit le mont Blanc et toute la chaîne des Alpes couverte de neiges éternelles. Mon mari était à pied avec son garde ; les enfants et moi nous étions sur des ânes conduits par de petits garçons. Le vieux marguillier, notre ami, qui possède les ânes et qui connaît les sentiers, nous dirigeait tous. Il nous fallut trois heures pour arriver à la dernière crête, bien qu'en la regardant de ma fenêtre je crusse y monter aisément en une demi-heure. Mais la distance dans les montagnes est comme le temps dans la vie, elle trompe. Seulement le temps trompe en sens inverse des distances : on croit les unes basses, et elles sont hautes ; on croit le temps long et il est court ; il semble infini, et il est déjà passé.

« Nous avons passé tout le jour avec les enfants, en marchant ou assis sur l'herbe, à contempler la merveilleuse vue qu'on a de ces hauteurs : le Mâconnais avec ses collines blanches de villages d'où le son lointain des cloches montait à midi jusqu'à nous ; la Bresse avec ses prairies sans fin, semblable à cette

Hollande dont mon frère aîné, qui l'habitait comme secrétaire d'ambassade, nous envoyait des vues et des tableaux quand nous étions petits ; enfin le mont Blanc qui paraît tour à tour, selon l'heure et le soleil, blanc, rose, violet, comme un coin de fer qui blanchit, rougit, se colore et se décolore au feu du forgeron.

« Nous avons dîné ensemble, maîtres et paysans, sur l'herbe. Après le dîner, nous sommes remontés sur nos ânes, pour revenir par un autre sentier qui suit entre des noisetiers sauvages le faîte de la montagne.

« Le sabot des ânes sur le rocher, les cris des enfants, le sifflement des merles qui s'envolaient, les coups de fusil de mon mari et du garde qui tiraient sur des volées de perdrix rouges, la conversation du marguillier et des petits garçons, faisaient un grand bruit devant notre caravane : on aurait pu croire que c'était une bande de maraudeurs qui parcourait la montagne. Il y avait de quoi épouvanter les petits bergers qui gardent leurs chèvres et leurs moutons sur les lisières des noisetiers que nous traversions. C'est ce qui arriva. Nous aperçûmes bientôt, dans une clairière nue au-dessus du sentier, de petits troupeaux de brebis et de chèvres sans berger, sous la garde de deux chiens noirs qui aboyaient avec effroi contre nous. Un peu plus loin, nous vîmes les cendres d'un

petit feu entre deux grosses pierres au milieu du sentier. Le feu était éteint, mais il y avait à côté deux paires de petits sabots de bois comme en portent les enfants du pays. Nous comprîmes que ces enfants, gardiens des brebis de leur chaumière, n'étaient pas bien loin ; nous supposâmes, ce qui se trouva vrai, qu'effrayés par le bruit inusité des voix et des coups de fusil sous les noisetiers, ils s'étaient enfuis et cachés dans les bruyères, sans avoir le temps de chausser leurs petits pieds nus. L'idée me vint de leur faire une surprise, qui parut charmante à mes petites filles. Nous fîmes halte auprès des cendres du petit foyer éteint; mon mari plaça une pièce d'argent de douze sols dans chacun des quatre petits sabots ; mes filles y ajoutèrent une poignée de dragées qu'elles avaient emportées pour leur goûter. Puis nous repartîmes en nous entretenant de la surprise et de la joie des petits bergers fugitifs, quand, longtemps après que nous aurions passé, ils se rassureraient assez, en n'entendant plus rien, pour revenir à leur poste et pour y reprendre leurs sabots. Ils croiraient sans doute que les *fées*, qui passent dans le pays pour hanter cette partie de la montagne, qu'on appelle *la Fa* ou *la Fée*, leur avaient fait ce don en passant dans la brume du soir qu'elles habitent. La descente par les ravins creux et sonores retentissait des éclats de rire de nos enfants en pensant à la peur des petits bergers, à leur éton-

nement, et puis à leur ravissement et à tout ce qu'ils raconteraient le soir à leur mère.

« Ce que nous avions prévu arriva. Les petits bergers, en retrouvant leurs sabots pleins de sucreries et de pièces de douze sols, s'y trompèrent et crurent à l'intervention des *fées*. Mais leur mère et leur père ne s'y trompèrent pas, et, avec une délicatesse de procédés qu'on trouve souvent dans les gens de la campagne, ils nous rendirent surprise pour surprise, afin de nous montrer qu'ils étaient sensibles à notre bonté.

« Le domestique, en ouvrant le lendemain matin la porte de la maison qui donne sur une cour sans clôture, trouva sur le seuil en dehors quatre petits paniers de jonc tout remplis de noisettes, de fromages de chèvre et de petits pains de beurre façonnés en forme de sabots. Les enfants, qui avaient déposé là leur présent, s'étaient sauvés en nous rendant énigme pour énigme, mystère pour mystère, offrande pour offrande. La délicatesse anonyme de ce petit présent nous a enchantés ; nous ne saurons vraisemblablement jamais à quelle chaumière appartiennent ces enfants, et de qui viennent ces remercîments timides comme une reconnaissance qui craint de se tromper d'objet, mais qui aime mieux se tromper que de manquer de retour.

« De tels échanges d'égards entre les paysans et

ceux qu'ils appellent les riches sont bien propres à former et à attendrir le cœur de nos enfants. »

XXXIII

22 juillet.

« Nous voilà revenus à Milly, notre séjour ordinaire. Je suis fâchée d'y être si loin de toute église ; mais je veux tâcher de prier aussi souvent et avec autant de ferveur dans ma chambre et dans l'allée de mon jardin que dans le saint lieu. »

Ici détails exclusivement domestiques jusqu'au 30 juillet. Le journal reprend le 30 :

« Nous sommes partis de Milly hier à dix heures pour aller passer la journée à Changrenon, chez M. et Mme de Rambuteau, nos voisins. M. de Rambuteau, leur fils, est un beau jeune homme qui annonce de la noblesse, de l'élévation et de la franchise dans la physionomie. On dit qu'il promet d'être un homme distingué. Mlle de Rambuteau (celle qui fut depuis célèbre par sa beauté à la cour de Bonaparte sous le

nom de Mme de Mesgrigny) est ravissante. Je désire bien que mes filles aient d'aussi charmantes manières quand elles auront son âge. Elle nous fit de la musique avec un talent précoce. Elle a un maître qui joue parfaitement de la basse. Il s'appelle Bréval, il passe l'été à Changrenon, et retourne l'hiver à Paris. On ne néglige rien pour l'éducation de cette jeune personne, mais elle y fait honneur ; seulement on l'occupe trop, elle en est pâlie.

« En revenant, j'ai trouvé une lettre de ma sœur (Mme de Vaux), qui me donne des nouvelles de mon Alphonse ; elles sont bonnes de toutes façons. Elle me raconte aussi qu'un des fermiers de sa terre de Vaux, qui avait acheté sa ferme pendant la Révolution et qui l'avait payée en assignats, a reconnu de lui-même qu'il n'avait pas assez payé ; il s'est taxé de sa propre volonté à vingt mille francs de plus et à une rente de vin tous les ans pendant trente ans. Ce sont des exemples de probité et de conscience bien rares, et dont on aime à conserver le souvenir. »

XXXIV

31 juillet.

« La journée a été bien funeste pour notre petite aisance ; il y a eu plusieurs orages, et la grêle a écrasé nos vignes. C'est d'autant plus cruel qu'elles étaient chargées de grappes. J'ai eu le cœur bien serré pour nous et pour nos pauvres vignerons cette nuit. Cela m'a prouvé combien je suis involontairement attachée aux choses de la terre ; il me semble que le bonheur m'est dû, et la plus petite affliction m'abat sur-le-champ. Mon Dieu ! faites-moi donc enfin sentir le néant des biens de ce monde, afin que j'estime seulement les biens éternels ! »

XXXV

10 août 1801.

« Je suis enceinte, j'en suis bien affligée, mon mari s'en afflige aussi ; comment avec si peu de fortune élever une si nombreuse famille ? Mais je tâche de

me résigner : qui sait ? cet enfant sera peut-être celui de tous qui me donnera le plus de satisfaction. »

Cet enfant fut une fille appelée Sophie, qui épousa le comte de Ligonnès, gentilhomme de la Lozère, et qui eut elle-même une famille nombreuse et accomplie en grâces et en vertu. Le père, la mère, les enfants, vivent à Mende dans l'estime et dans l'affection de la contrée.

Ici plusieurs dates, toutes consacrées aux circonstances exclusivement domestiques, avec beaucoup de notes médicales sur l'état des paysans malades, qu'elle avait appris à soigner dans les livres de médecine de M. Tissot. D'autres petits faits insignifiants à la ville et qui font événement à la campagne, comme par exemple celui-ci :

26 août

« Hier il vint un marchand colporteur. Ils annoncent l'automne en paraissant, comme les hirondelles en partant. Ce fut un événement pour les enfants. Nous allâmes bien loin panser un petit enfant que sa mère avait laissé tomber dans l'eau chaude en faisant la lessive. J'espère le sauver. »

XXXVI

2 septembre 1801.

« La volonté de Dieu soit faite ! C'était la dernière phrase par laquelle je terminai ce journal à sa dernière date ; c'est la première par laquelle je rouvre cette page aujourd'hui. Nous avons été hier horriblement maltraités par un grand orage ; la grêle a achevé de détruire toute notre récolte. Nous devions faire une année superbe ; à peine nous restera-t-il de quoi subsister et faire exister nos pauvres familles de cultivateurs ! J'en suis malade de saisissement et d'inquiétude. Ce malheur nous oblige à bien des retranchements et des privations : tous nos projets d'aller passer les hivers à Mâcon pour l'éducation de nos filles sont renversés ; nous vendrons probablement notre cheval et notre char-à-banc. Mais Dieu le veut : cette pensée doit me suffire pour me consoler de tout. Moins j'aurai d'agrément dans ce monde, moins je m'y attacherai, plus je songerai au seul monde important et impérissable, le monde éternel. Rien n'endurcit et rien n'illusionne autant que la prospé-

rité, et ce qui paraît dur à la nature est peut-être une très-grande grâce de Dieu, qui veut nous attacher aux vrais biens en nous privant de ceux qui ne sont que poussière. Je suis plus capable aujourd'hui de goûter ces réflexions; hier le coup était trop fort. Mon mari a eu un bien grand courage, plus grand que le mien, bien qu'il souffrît davantage dans le moment. Il m'a dit : « Pourvu que ni toi ni nos énfants ne me soyez enlevés, j'accepte tout : mes biens sont dans vos cœurs. » Puis il a prié avec moi au bruit des grêlons qui cassaient les branches et les vitres et des sanglots des paysans qui se désespéraient dans la cour.

« J'ai lu ce soir un voyage aux Pyrénées par M. Dusaux. Il m'a fort intéressée parce qu'il a été écrit en 1788, et que justement cette même année je devais y aller avec ma mère. Nous n'allâmes que jusqu'à Limoges, et là nous nous arrêtâmes, à mon grand regret, chez un de nos parents, le comte des Roys, qui a une terre à six lieues de Limoges. La saison nous ayant surpris, nous y passâmes l'hiver. Nous devions en repartir au printemps pour Baréges; mais la duchesse d'Orléans rappela ma mère à Paris pour la révolution qui commençait et qui lui faisait sentir la nécessité des bons conseils. J'ai bien regretté ce voyage aux Pyrénées : j'aime tant en idée les montagnes et la mer, que je n'ai jamais vues pourtant! Ceux qui sont nés en face de ces belles œuvres de

Dieu doivent en avoir des images plus grandes que nous et un sentiment plus immédiat de son infini ! Enfin n'importe ; nous verrons une fois tout cela de là-haut, et bien d'autres merveilles. Quand je plonge pendant les belles nuits dans le firmament, et que je me fatigue à y compter autant de mondes qu'il y a d'étoiles, et que je pense que, derrière et encore derrière ces milliers de mondes, il y en a encore des milliards dont chacun, dit-on, est plus grand que la terre et le soleil, je me console de n'avoir pas vu ces petites mottes de terre et ces petites flaques d'eau qu'on appelle les Alpes, les Pyrénées, l'Océan.

» C'est aujourd'hui l'anniversaire de ma première communion. Il y a déjà vingt-quatre ans ! Comme la vie fuit ! Pourquoi donc ne m'occupé-je jamais assez de ce qui doit la suivre ? Ce n'est que songe. Mon Dieu, donnez-moi un beau réveil et rendez le songe aussi pénible que vous voudrez ! »

XXXVII

11 septembre.

« Mon beau-frère et Mlle de Lamartine, sa sœur, sont venus passer la journée avec nous. Ils m'ont

apporté des nouvelles de mon pauvre frère et d'Alphonse : il a eu deux prix, ses maîtres en sont satisfaits. J'avoue que j'ai eu un peu d'orgueil de tout le bien qu'on me dit de cet enfant; je demande pardon à Dieu de cette vanité, je n'ai contribué en rien à ce qu'il peut avoir de bon dans l'âme.

« Le soir, Mme de Lavernette est venue nous voir à son retour de Lyon; elle a vu Alphonse. Ses maîtres lui ont dit que cet enfant faisait tout ce qu'il pouvait, tout ce qu'il voulait. Son père cache sa fierté, mais il est en secret aussi fier que moi. Cela durera-t-il? Quelle distance n'y a-t-il par d'un petit enfant à un homme! Cet enfant m'écrit par Mme de Lavernette qu'il a grande impatience de venir. Je tremble de le voir arriver pâle, maigre, en mauvais état. Voilà comme les mères empoisonnent même leur bonheur!

XXXVIII

18 septembre.

« Je suis venue à Mâcon attendre Alphonse. Le cœur me bat quand je pense que dans quelques heures

je verrai ce cher enfant!..... Enfin, le voilà! Il est arrivé bien tard. J'avais été prier dans le petit oratoire de mesdames Focard, religieuses décloîtrées qui ont fait un couvent de leur maison; j'avais besoin de ce recueillement au pied des autels pour calmer mon agitation. Enfin, il est arrivé à la nuit, et je trouve mon Alphonse en très-belle santé, grandi, engraissé, embelli; il me paraît qu'il n'a rien perdu de la piété que j'avais tâché de lui communiquer, et c'était toute ma crainte. »

XXXIX

23 septembre.

« Nous eûmes toute la famille et M. Blondel, l'ami de la maison, à dîner. Nous parlâmes à table beaucoup d'Alphonse, trop peut-être... Nous lûmes un extrait de ses lectures fait par lui et une petite composition que son père lui avait donné à faire. On en fut très-content, et mon orgueil de mère trop caressé. »

Dates remplies de détails trop intérieurs, relatifs à la gêne de la maison.

XL

6 octobre 1801.

« Hier j'avais envie d'écrire sur ce journal. Un peu de langueur m'en a empêchée; je me rappelais vivement ce que j'éprouvais à pareil jour, il y a douze ans. Comme le temps coule! C'était ce fameux 6 octobre si désastreux pour la famille royale à Versailles. Je me trouvais ce jour-là à Chatou près de Versailles avec ma mère. Nous revenions du Mesnil, nous comptions aller jusqu'à Paris; mais les chevaux manquant, nous fûmes obligés de coucher à Chatou, chez Mme Duperron, amie de ma mère. Ce fut un bonheur pour nous, parce que Paris était dans un tumulte extrême et que l'on arrêtait toutes les voitures. Nous avions aussi beaucoup d'alarmes à Chatou, parce que M. de Lambert, gendre de Mme Duperron, était pour son service militaire à Versailles. Sa femme et ses filles, qui étaient avec nous, tremblaient pour sa vie. Nous passâmes quelques jours à Chatou, et nous en partîmes avec Mme de Montbriand, qui était comme moi chanoinesse de Salles en Beaujolais, pour venir

à Lyon sans rentrer à Paris. Ce fut ce voyage qui acheva de déterminer mon mariage avec le chevalier de Lamartine que j'aimais et qui m'aimait depuis que nous nous étions rencontrés au chapitre de Salles, chez la comtesse de Lamartine de Villars, sa sœur et mon amie. Ayant été forcées, Mme de Montbriand et moi, de nous arrêter vingt-quatre heures à Mâcon, pour faire réparer notre voiture, nous vîmes dans cette ville toute la famille de mon mari, qui nous fit mille politesses. Le chevalier de Lamartine était alors à son régiment. Nous passâmes dans l'hôtel de sa famille à Mâcon toute la journée. Il paraît que je plus à son père, à sa mère, à ses frères à ses sœurs; cela renoua le mariage entre le chevalier et moi, dont il avait été question depuis longtemps et que mille obstacles éloignaient toujours. J'aime à me rappeler en détail toute cette semaine d'octobre, qui devint l'origine de mon bonheur, et à en rendre de nouveau grâces à Dieu, qui me conduisit d'accidents en accidents jusqu'à Mâcon, où il voulait que notre amour contrarié fût béni et que je fusse heureuse en mari et en enfants! »

XLI

7 octobre et jours suivants sans intérêt pour nous.

11 octobre.

« J'ai reçu une lettre de ma mère. Elle revient des eaux d'Allemagne avec Mlle d'Orléans, qui se porte beaucoup mieux. Ma mère est toujours auprès de cette jeune princesse; elle me dit qu'elle est indécise si elle la conduira jusqu'en Espagne, parce qu'elle craint horriblement la mer et que Mlle d'Orléans ne veut pas traverser la France.

« Mon beau-frère, M. de Lamartine, m'a menée hier au hameau de Champagne, près du château de Péronne, qui appartient aussi à la famille. Il m'a fait visiter une jolie maison qu'il vient de construire à Champagne, pour faire de cette propriété maintenant bâtie un lot pour un de nos enfants. Il m'a parlé d'eux en vrai père de famille. Mes enfants ont, dans toutes ces terres qui doivent leur revenir après leurs oncles et tantes, vraiment une belle perspective selon

le monde; mais c'est bien peu de chose : Dieu veuille les rendre riches en piété et en honneur! Il sait que c'est au fond la vraie fortune que je lui demande pour eux.

« Je fais lire à Alphonse tous les matins un chapitre d'un bon livre d'un prêtre allemand, pour bien lui enseigner le sentiment religieux émané de toute la nature. Je suis contente de son intelligence; mais j'ai à lui reprocher de manquer souvent de patience, avec ses sœurs surtout. Je craindrais qu'il n'eût le caractère un peu trop fier et trop impérieux s'il ne s'en corrige pas! »

XLII

9 novembre 1801.

« Il y a ici une grande lacune, l'excès des occupations et des indispositions de mes enfants m'ont empêchée d'écrire. Aujourd'hui je suis à Lyon, où je ramène Alphonse dans sa maison d'éducation. Le cœur m'en saigne. J'ai été ce matin assister à la messe dans cette maison. Je ne cherchais que ses beaux cheveux blonds au milieu de toutes ces petites têtes. Mon

Dieu! que c'est affreux de déraciner ainsi cette jeune plante du cœur où elle a poussé, pour la jeter dans ces maisons mercenaires! J'avais l'âme malade en sortant. Ni la vue des belles montagnes de la Saône, de l'île Barbe et de Fourvières, inondées du dernier soleil, ni le bruit de la ville en descendant du plateau de la Croix-Rousse à Lyon, n'ont pu me distraire. J'étais comme Abraham quand il se retournait pour contempler Agar et son fils abandonnés aux hasards du désert. Et encore le désert est moins dangereux que la foule où la société force les mères d'abandonner leurs fils innocents! J'ai passé la journée avec Mme de Vaux, ma sœur, qui habite maintenant Lyon. Nous nous sommes consolées en mêlant nos larmes; car elle a bien des chagrins et des revers de fortune aussi!

« Je passe huit jours à Lyon, chez ma sœur, pour revoir plusieurs fois mon pauvre Alphonse, qui ne peut s'accoutumer à sa prison, et pour m'accoutumer un peu moi-même à cette déchirante séparation.

« L'abbé de Lamartine, qui habite sa terre auprès de Dijon, nous prête pour cet hiver sa petite maison de la rue des Ursulines à Mâcon; elle est contiguë au grand hôtel de la famille, habité par mon beau-frère, M. de Lamartine, et par ses deux sœurs; elle donne sur une autre rue bien étroite et bien sombre, mais

elle a une communication intérieure avec la grande maison. Je me réjouis d'aller à la ville pour pouvoir donner des maîtres à mes enfants. »

La date du 1er janvier 1802 est signalée dans le journal par de touchantes actions de grâces pour les dons reçus pendant l'année écoulée, et par de vives résolutions de profiter de l'année qui commence, en faisant d'énergiques efforts sur elle-même pour se perfectionner dans la piété.

XLIII

7 janvier 1802.

« Bonaparte a passé ici en se rendant à Lyon pour y présider les *Cisalpins*. On ne sait ce qui arrivera de cette réunion.

« Je viens d'écrire à ma mère. Elle est à Livourne où elle va s'embarquer pour l'Espagne avec Mlle d'Orléans. Dieu protége leur trajet et donne à ma pauvre mère un voyage moins pénible qu'elle ne le redoute! Elle m'écrit de venir la joindre et me dit des choses très-belles sur Mlle d'Orléans. M. de Pierreclos, qui

vient d'être rayé de la liste des émigrés, est venu nous voir. Il arrive de Lyon; il a été savoir des nouvelles d'Alphonse, qui a été voir la revue passée par Bonaparte sur la place de Bellecour à Lyon. Ses maîtres l'y ont conduit pour récompenser sa bonne conduite avec douze de leurs meilleurs écoliers. J'ai été bien contente de cette petite distinction : c'est bon signe. »

Le journal n'est diversifié pendant tout l'hiver de 1802 que par les impressions tantôt tièdes, tantôt plus ferventes, d'une âme qui se recherche avec scrupule, et qui s'étudie à lutter contre les faiblesses de notre nature.

XLIV

Le 17 avril, notre mère revient à la campagne, elle y reçoit des lettres d'Espagne.

« J'ai reçu ces jours-ci une lettre de ma mère qui m'annonce enfin son arrivée à Barcelone. Elle a éprouvé beaucoup d'événements, entre autres une tempête dans la traversée de Livourne au port de

Rosas, qui a duré trois jours et deux nuits. Peu de temps après leur débarquement à Rosas, leur frégate a disparu. On n'en avait pas encore de nouvelles lorsque ma mère écrivait. Je dois bien remercier Dieu de la protection qu'il a accordée à ma mère. L'entrevue entre Mme la duchesse d'Orléans et sa fille a été touchante : il y avait onze ans que la Révolution les avait séparées. Je ne sais quand ma mère reviendra en France. »

XLV

5 septembre 1802.

« J'ai interrompu longtemps ce journal ; je suis accouchée le 18 août d'une fille. Ma sœur, qui était venue pour ma couche, m'a comblée de soins. Je nourris comme à l'ordinaire mes enfants.

« Nous venons d'établir chez nous la prière en commun. C'est un usage bien touchant et bien utile, si l'on veut que sa maison soit, suivant l'expression de l'Écriture, une maison de frères. Rien ne relève autant l'esprit des serviteurs que cette communion quotidienne avec leurs maîtres par la prière et par l'hu-

miliation devant Dieu, qui ne connaît ni grands ni petits. Cela est bien bon aussi pour les maîtres, qui sont ainsi rappelés à l'égalité chrétienne avec leurs inférieurs selon le monde ; et cela accoutume les enfants de penser à leur vrai père qu'ils ne voient pas, mais à qui l'on s'adresse ainsi avec respect et confiance devant eux. »

7 septembre.

« Ma mère est en route pour revenir d'Espagne à Paris. »

XLVI

2 octobre.

« Je suis à Saint-Point depuis hier matin avec Alphonse, Cécile et Eugénie. Cette course a fait une grande joie à ces enfants. Alphonse y est venu sur une mule ; il était dans l'ivresse. Nous y avons vendangé notre longue treille ; il y a eu assez de grappes pour faire deux tonneaux de vin. Mon mari vient d'acheter

un joli domaine attenant à Milly, de M. Aubel; sa sœur, Mme de Villars, lui prête cinquante mille francs pour cette acquisition. Si notre petite fortune s'augmente ainsi pour tant d'enfants, Dieu veuille que nous en fassions un saint usage! J'avais apporté avec moi les *Confessions* de saint Augustin : c'est un livre que j'aime beaucoup, et j'ai vu ce matin avec plaisir qu'Alphonse l'avait ouvert et le lisait avec intérêt. »

XLVII

28 octobre.

« J'ai ramené tristement mon fils à Lyon. Ma mère, qui est dans sa petite terre de Rieux, auprès de Montmirail, et qui a trouvé toutes ses affaires ruinées à son retour, me presse lettre sur lettre d'aller la rejoindre et la consoler à Rieux. J'irai seule, sans enfants et sans domestique, afin de ne pas multiplier les dépenses : ne serait-il pas bien mal à moi de rechercher mes commodités et mes vanités, pendant que ma mère et tant d'autres personnes, qui valent mieux que

moi, souffrent les cruels embarras de leur fortune perdue?

« J'ai mis ma petite fille en nourrice chez une jolie paysanne à Milly, afin d'être libre de faire ce grand voyage. Je me sens assez de force, je suis légère comme à quinze ans. Hier j'allai entendre la messe à pied, à Bussières, village encore assez éloigné de Milly. Il faisait mauvais temps et il y avait mauvais chemin, mais je me sentais une extrême élasticité qui est la meilleure preuve de la santé. Cela me rappelait mes jeunes ans, et entre autres une promenade que j'ai faite avec mon père et ma sœur de Rochemont, du château de Saint-Cloud au château de Meudon, et où il me semblait vraiment que je marchais en l'air et ne touchais la terre que pour rebondir.

« Ma pauvre tante, qui m'a élevée dans ma première enfance, est morte. Je suis tourmentée du sort de la vieille Jacqueline, sa femme de chambre, qui a été une seconde mère pour moi, et qui va se trouver dans l'isolement et peut-être dans l'indigence. Je voudrais à tout prix la recueillir chez moi. La famille s'y oppose ; mon mari craint avec raison de mécontenter en ceci ses frères et ses sœurs de qui nous dépendons beaucoup pour nos enfants. Il me propose de payer en secret une pension à Jacqueline dans une maison à Lyon, où elle sera à l'abri de la misère et de l'abandon; mais je voudrais remplir mes devoirs de reconnais-

sance envers cette pauvre fille dans toute leur étendue : si j'étais à sa place et elle à la mienne, rien ne l'aurait empêchée de me recueillir, jusque dans son lit. »

XLVIII

17 décembre 1802.

« Alphonse vient de s'échapper de son collége avec deux de ses camarades qu'il a entraînés, MM. de Veydel. On les a rattrapés à six lieues de Lyon. La réclusion du collége lui était depuis quelque temps insupportable. Je suis bien attristée de cet événement. Son caractère d'indépendance m'effraye. Je crains de l'avoir gâté. On a eu de la peine à lui faire écrire une lettre d'excuse et de repentir à son père.

« Je lis toujours les *Confessions* de saint Augustin ; c'est bien à propos. Je veux imiter, autant qu'il sera en moi, sa mère, sainte Monique, et, à son exemple, prier et prier sans cesse pour mes enfants. »

XLIX

14 janvier 1803.

« Je suis arrivée hier à Rieux, après un voyage bien pénible et un séjour de quelques jours à Paris. De Coulommiers à Rieux, j'ai été obligée de faire la route à cheval, sur un cheval de fermier qu'un enfant menait par la bride. Il faisait un vent du nord glacial ; j'ai souffert sur les neiges ce qu'on doit souffrir en Sibérie. Jamais je ne peindrai la joie que j'ai eue de revoir ma pauvre mère : elle a été bien saisie elle-même d'émotion en m'embrassant. Ce moment m'a fait oublier toutes mes peines. Me voilà établie dans ma chère maison de Rieux, où j'ai passé quelques mois d'été dans mon enfance. Ah ! si l'on retrouvait avec les lieux tout ce qui les animait et les vivifiait autrefois ! Ma pauvre mère est bien changée par les adversités, les exils, les voyages, les soucis d'existence qui la dévorent, pour elle, pour mon frère et mes sœurs !

« Elle me raconte le soir mille choses intéressantes, soit relatives à notre famille, soit relatives aux voyages qu'elle vient de faire avec les princesses. J'admire tou-

jours davantage son esprit, sa résolution, son bon conseil dans les choses difficiles, son ménagement habile et convenable, mais cependant honnête et ferme, des caractères! Il est bien cruel à son âge d'être dans une situation aussi embarrassée et aussi précaire. Elle est bien vieillie de visage, mais elle est toujours vive et gaie de conversation. Que je voudrais être assez riche et assez indépendante pour l'aider efficacement dans le rétablissement de sa fortune! Mais, hélas! je ne puis que si peu de chose, pris sur le superflu de ma propre maison et de mes enfants! Je veux écrire ici tout ce qu'elle me dira de remarquable. Elle m'a appris hier que notre famille venait du Vivarais, et qu'une demoiselle des Roys y possède encore, à Montfaucon, le fief de Rubec en qualité d'héritière de la branche aînée de la maison. Ce fief doit revenir après elle à ma mère. Je désire tout ce qui pourrait adoucir la fin de sa vie. Elle est obligée à son âge de se priver de femme de chambre. Je songerai à elle quand je croirai avoir à me plaindre de mon sort. Mon Dieu, venez à son secours, adoucissez sa vieillesse après une vie si agitée et si pleine!

« Elle m'a conté ce soir beaucoup de choses de Mme de la Reynière, la veuve du fermier général, dont elle est parente et avec laquelle elle est restée intimement liée. M. d'Orsay est notre parent par cette même famille; il a épousé une princesse d'Allemagne,

parente du roi de Prusse. M. d'Orsay, fils de celui-là, a épousé une princesse italienne, mais d'une moins illustre maison. Ces entretiens au coin du feu nous rappellent successivement toutes les personnes avec lesquelles ma mère a vécu et que j'ai vues avec elle dans mon enfance. Hélas! il en reste peu après la secousse qui a dispersé toutes ces familles.

« Je consigne ici une anecdote bien étrange sur J. J. Rousseau et la maréchale de Luxembourg, avec laquelle ma mère était fort liée. La maréchale de Luxembourg, très-amie aussi de Rousseau, sut que la femme avec laquelle il vivait était enceinte. Elle craignit que Rousseau ne voulût jeter, comme il avait déjà fait trois fois, cet enfant aux Enfants trouvés. Elle alla trouver M. Tronchin, de Genève, ami particulier de J. J. Rousseau, et le pria instamment de lui faire apporter cet enfant dont elle prendrait soin. M. Tronchin en parla à Rousseau, qui parut y donner son consentement. Il le dit aussi à la mère, qui fut ivre de joie. Aussitôt qu'elle fut accouchée, cette pauvre femme fit avertir Tronchin. Il vint : il vit un bel enfant qui était un garçon plein de vie. Il prit l'heure avec la mère pour revenir le lendemain chercher l'enfant; mais à minuit Rousseau, vêtu d'un manteau de couleur sombre, s'approcha du lit de l'accouchée, et, malgré ses cris, emporta lui-même son fils pour le perdre, sans marque de reconnaissance, dans un hospice! Voilà l'homme

dont tant de gens exaltent la sensibilité! disait ma mère. Moi, je dis : Voilà un insensé dont la tête malade a égaré le cœur! Hélas! le génie n'est souvent, quand il ne repose pas sur le bon sens, qu'un premier accès de délire! Le Tasse et Rousseau en sont la preuve. Acceptons le génie si Dieu le donne, mais souhaitons le bon sens à nos enfants !

« Il fait un froid extrême; il tombe de la neige à gros flocons : toute cette campagne, aussi loin que portent les yeux, en est couverte. Je lis Tacite et d'autres historiens de l'antiquité dont ma mère a eu le goût toute sa vie. Elle a pris ce goût, je pense, dans la société des hommes de lettres et des philosophes, qui remplissaient son salon au Palais-Royal.

« Ce matin, un prêtre qui tient compagnie à ma mère, l'abbé Chauveau, homme de beaucoup de mérite et de piété, nous a dit la messe. Il y a eu un baptême. J'ai été bien émue. Les baptêmes m'attendrissent toujours, parce qu'ils me rappellent mes enfants.

« J'ai été visiter une pauvre femme en couches, malade, mais privée des secours qui ont adouci pour moi cet état. En réfléchissant à son dénûment et aux délicatesses dont je suis entourée, j'ai pris la ferme résolution de ne m'épargner en rien, ni en fatigue, ni en bonne nourriture, ni en fagots pour le feu, ni même en argent, quand j'en puis économiser un peu, pour soulager celles de ces pauvres paysannes qui seront à

ma portée. Comme on est plus sensible aux souffrances qu'on a éprouvées soi-même ou qu'on voit de ses propres yeux ! La charité indirecte est bien bonne, mais la charité directe de la main à la main, du cœur au cœur, est bien plus efficace. Mon Dieu, rappelez-moi souvent ces bonnes résolutions ; point de légèreté, d'oubli, de langueur dans le devoir !

« Ce soir j'ai lu Tacite. Cet historien me plaît bien plus que les autres : il m'émeut et il m'édifie presque en racontant ; les autres ne font que m'instruire. La bibliothèque de mon père ici est riche en histoire ; cela dégoûte heureusement des romans et des lectures légères : temps perdu.

« J'ai écrit aujourd'hui dans la lettre de ma mère un petit mot à Mlle d'Orléans, en Espagne. Ma mère l'a voulu. Elle m'a donné le portrait de cette charmante jeune princesse, que Mme la duchesse d'Orléans lui a donné à elle-même, en reconnaissance des voyages que ma mère a faits pour lui ramener sa fille à Rosas.

« Nous sommes allées hier, ma mère et moi, par un beau temps, à Montmirail et dans les environs, rendre des visites aux anciens amis de la famille. J'ai revu une vieille demoiselle appelée Mlle de Champagne : c'est une fille de qualité, qui vit pauvrement dans une petite chaumière, cultive elle-même son jardin avec

une servante, mène ses vaches aux champs, fait sa moisson, et est très-contente.

« A Montmirail, tout le monde nous a dit un bien infini de M. et Mme de Larochefoucauld-Doudeauville, qui y ont un beau château, et qui y répandent d'immenses charités. Ils viennent de perdre leur fille, il ne leur reste qu'un fils qu'on dit un charmant jeune homme de dix-huit ans à peu près. On nous en a cité une foule de traits de bonté bien touchants pour les paysans du voisinage (aujourd'hui le duc de Larochefoucauld).

« Mon pauvre frère est arrivé hier. Il a fait sa paix avec ma mère ; tout est pardonné. Il a l'air très-raisonnable à présent. Son projet est d'aller en Angleterre, où ma mère le recommandera aux jeunes princes d'Orléans. J'espère qu'ils lui seront utiles. »

L

Notre mère revint à Milly au printemps ; elle y reprend son journal par l'expression de son bonheur de rejoindre son mari, ses enfants, sa retraite. Elle va à Lyon s'informer par elle-même des mo-

tifs qui ont engagé son fils à se sauver de son collége. Elle compatit vivement à ses ennuis et à ses répugnances d'enfant; elle prend la résolution d'employer toute son influence sur la famille pour obtenir qu'on lui fasse achever ses études dans une maison plus religieuse et plus paternelle.

« J'ai fait hier, dit-elle, quelques emplettes à Lyon pour me faire un lit : j'ai acheté l'étoffe deux francs l'aune ; elle n'est pas trop jolie, mais c'est égal, je suis décidée à n'avoir aucun luxe. Je ne veux rien dépenser pour moi, afin d'avoir un peu le moyen de faire du bien à ceux qui manquent de tout. Hélas! je n'en fais guère.

« Mon frère m'écrit qu'il est placé assez avantageusement en Angleterre ; mais si l'on déclare la guerre, que deviendra-t-il? On en parle beaucoup.

« Je lis un livre nouveau qui me charme, c'est le *Génie du christianisme* par un M. de Chateaubriand. Le style m'éblouit et m'enchante, je ne sais si je suis bon juge. »

Trois mois de détails intérieurs et d'examens pieux de ses fautes ou de ses imperfections.

LI

Belley, 23 octobre 1803.

« J'ai obtenu avec peine, de mon mari et de ses frères, de retirer Alphonse de sa maison d'éducation à Lyon, et de le placer au collége tenu par les Jésuites à Belley, sur les frontières de Savoie. Je l'y ai conduit moi-même. Hier, en le confiant à ces ecclésiastiques, j'étais trop en larmes pour pouvoir écrire. J'ai passé la moitié de la nuit à pleurer. »

LII

27 octobre

« Je suis allée ce matin contempler, à travers les guichets de la cour du collége des Jésuites, mon pauvre enfant. Je l'ai vu ensuite au milieu de tous les élèves à la messe. Il m'a dit qu'il était content de sa réception par ses maîtres et par ses camarades. Je

suis allée dans la journée faire une visite à l'abbé de Montuzet, ancien prieur de mon chapitre de chanoinesses de Salles. Le soir, je suis repartie pour Mâcon. En passant devant la cour du collége des Jésuites, j'ai vu, du fond de ma voiture, les élèves qui jouaient, et j'ai entendu leurs cris de joie : heureusement Alphonse ne s'est pas approché des grilles pour voir passer ma voiture ; il aurait trop pleuré, et moi aussi. Il vaut mieux ne pas amollir ces pauvres enfants destinés à devenir des hommes. J'ai pleuré toute seule au fond de ma voiture sous mon voile une partie du jour. »

LIII

29 octobre.

« Je trouve à Mâcon de bien tristes nouvelles de ma mère. La guerre avec l'Angleterre a forcé mon frère de quitter Londres, où il avait trouvé l'emploi de ses talents. Le voilà retombé à la charge de ma pauvre mère, qui est elle-même si gênée, et qui vend la plus grande partie de notre petite terre de Rieux pour payer les dettes contractées dans ses voyages en Allemagne et en Espagne.

« J'ai des nouvelles de ma sœur; j'ai été assez heureuse pour l'aider dans ses embarras, et pour lui envoyer mille écus que l'excellente Mme de Villars, ma belle-sœur, lui a prêtés sans intérêts pour plusieurs années. Mme de Villars, économe pour elle-même et se refusant tout pour accomplir son vœu de pauvreté, dont la Révolution et le pape l'ont relevée en détruisant son chapitre, prodigue toute sa fortune, qui est considérable, à sa famille et à ses anciennes compagnes pauvres, les chanoinesses de Salles. Elle fait des pensions à cinq ou six d'entre elles. Le monde raille son esprit d'ordre et d'économie, mais Dieu et les pauvres la louent et ne la loueront jamais assez. »

LIV

6 mars 1804.

« J'ai envoyé aussi, en me retranchant tout, vingt louis d'or à mon pauvre frère.

« C'est l'anniversaire de mon mariage. Il y a aujourd'hui quatorze ans que j'ai eu le bonheur d'épouser un homme selon le cœur de Dieu. Je le savais bien aimable, mais je ne le savais pas si parfait. Il n'a

pour défaut que les scrupules de l'honneur et une probité qui prend ombrage de la moindre indélicatesse ; mais c'est un bien beau défaut. Il ne vit que pour moi et pour ses enfants. Il a souvent bien des soucis pour une si nombreuse famille avec une si étroite fortune. Ah ! c'est à moi de le soulager et à la Providence de nous assister. Je me fie à elle. Cette confiance est peut-être ma seule vertu ; pour tout le reste je suis bien imparfaite. »

LV

16 mars 1804.

« On a trouvé ce matin dans le cimetière de Bussières, qui est notre paroisse quand nous sommes à Milly, un corps de femme parfaitement conservé et qui y était enseveli, on ne sait depuis combien d'années. On ignore qui elle était. C'était une très-jeune femme d'après les apparences. Elle avait un anneau nuptial au doigt et un chapelet dans la main ; elle semblait seulement dormir en attendant le réveil éternel. J'aime à me figurer que c'était une sainte à qui Dieu a fait la grâce extraordinaire de la préserver du sort commun. »

LVI

20 mars.

« Hélas! hélas! j'ai eu bien du chagrin mercredi; j'ai trouvé sur ma cheminée en rentrant une lettre de ma sœur, elle était adressée à mon mari. Dans mon impatience, j'ai cru pouvoir la décacheter comme il m'a autorisée à le faire. Qu'ai-je vu, grand Dieu! la mort tragique de mon pauvre frère! Ma mère s'occupait de lui faire un sort! que deviendra-t-elle en apprenant ce malheur? Oh, mon Dieu! faites-le-lui vous-même? Ayez pitié de lui, pardonnez à ses fautes de jeunesse, déployez sur lui toute l'étendue de vos miséricordes! Depuis cette affreuse nouvelle, je ne suis sortie que pour aller à l'église pleurer et prier pour lui! Ma sœur me mande que notre pauvre frère est mort résigné et chrétiennement. J'espère qu'il est là-haut! l'autre monde est la seule explication de celui-ci.

« J'ai employé tous ces jours en exercices de piété à l'occasion du jubilé. Mon âme ne trouve de repos que dans ce qui la rapproche de Dieu. Quatre de mes filles me suivaient. Il y avait quantité de jeunes filles vêtues

de blanc qui chantaient des cantiques, des pénitents dans leur ancien costume, beaucoup de jeunes garçons en file et très-recueillis. Cela m'a beaucoup touchée et édifiée. J'espère que Dieu, compatissant à ses créatures, aura pitié de nous tous.

« J'ai de nouveaux chagrins à cause de ma mère qui en a tant. On a imaginé à Paris que mon pauvre frère mort était impliqué dans une conspiration contre Bonaparte. Il n'avait ni la volonté ni les moyens de conspirer. C'est une ressemblance de nom qui a fait prendre cette idée, et aussi parce qu'il revenait d'Angleterre. On est allé faire des visites domiciliaires chez ma sœur pour examiner ses papiers. Il n'y avait rien du tout que des essais littéraires. »

LVII

21 mars.

« Je lisais ce matin un nouveau roman de madame de Genlis sur mademoiselle de la Vallière. C'est un roman historique fort bien fait, mais toujours dangereux pour de jeunes personnes. Quant à moi, il ne m'a fait faire que des réflexions salutaires sur le néant des

choses humaines et sur l'insuffisance de toutes les grandeurs de la terre pour le bonheur d'une âme élevée et qui sent combien elle est au-dessus de tout ce qui se passe. Rien ici-bas ne peut la satisfaire. C'est en vain qu'elle se tourne et retourne ; tout la rappelle à son Dieu : ce n'est que là qu'elle peut se reposer et trouver la fin de son agitation et de ses inquiétudes. Oui, mon Dieu, par votre grâce je sens tous les jours davantage ce besoin d'être à vous uniquement, de vous tout sacrifier pour tout retrouver en vous. Rien autre, ô mon Dieu! n'est digne de moi ; je peux me livrer à cette orgueilleuse pensée sans crime. Mon âme est une émanation de la vôtre, elle ne peut trouver de paix et de bonheur qu'en se réunissant à son principe et à sa dernière fin. Faites, Seigneur, que j'y tende sans cesse et que plus rien ne m'en éloigne!

« J'ai péché ce matin contre la charité en brusquant un peu une pauvre fille qui me demandait un service. J'en ai été fâchée ensuite, et j'ai tâché de réparer ma faute en obligeant autant qu'il était en mon pouvoir cette personne. J'ai eu aussi hier un peu d'orgueil, pardonnez-moi, mon Dieu! Cent fois le jour je devrais renouveler cette prière. »

LVIII

24 mars 1804.

« Je viens de m'apercevoir que quelques-uns de mes cheveux devenaient blancs. Quel avertissement de l'éternité! Le temps s'en va : qu'ai-je fait de ma jeunesse? Mes jours à présent doivent compter double, pour mon salut et pour le bonheur que je puis donner à ce qui m'entoure. »

LIX

17 juin 1804, à Milly.

« J'étais paisible et heureuse; j'avais reçu une lettre de ma sœur, il y a trois jours, qui me donnait de meilleures nouvelles de ma mère. Je la croyais tout à fait en convalescence, elle parlait même d'aller s'établir à Montmirail, et hier mon mari en a reçu une autre de ma sœur qui me donne avec raison les plus vives in-

quiétudes. Elle dit qu'en deux jours la maladie de ma mère s'est prodigieusement aggravée. Il paraît qu'elle est fort mal.

« Cette cruelle lettre est arrivée au moment où mademoiselle de Monceau et mes enfants se préparaient à me donner un bouquet. Elle a bien empoisonné le plaisir que m'aurait fait leur fête. Je devais aller aujourd'hui dîner à Monceau, mais je n'ai pas voulu y aller, j'y ai envoyé mes enfants avec mon mari. »

LX

« Dieu veuille avoir pitié de mon excellente mère! sa grande charité, sa bienfaisance et mille autres vertus qu'elle a pratiquées pendant sa vie doivent bien la tranquilliser à présent. Hélas! sa position actuelle était pénible. Beaucoup d'inquiétudes et de peines sont des motifs de consolation. Elle a succombé au chagrin plus qu'à l'âge. La pensée déchirante que je ne la reverrai plus dans ce périssable monde m'épouvante quand j'y fixe ma pensée.

« Ma grand'mère avait vécu quatre-vingt-douze ans, j'espérais le même sort pour ma mère. Elle a avantagé ma sœur dans son testament qu'elle n'a pas pu signer.

Ma conscience ne serait jamais tranquille si on n'accomplissait pas cette volonté exprimée, quoique non écrite. On fait des difficultés; heureusement mon mari pense comme moi.

« J'ai écrit ce matin à Mademoiselle d'Orléans cette fatale nouvelle, pour qu'elle la communique avec ménagement à madame la Duchesse d'Orléans sa mère. Mon mari vient de faire la renonciation que je désirais pour ma sœur; elle va acheter Rieux où nous avons été si heureuses dans notre enfance. Je crains bien que cette piété pour l'héritage de notre mère n'accroisse ses embarras de fortune déjà si pénibles. »

LX

14 septembre 1804.

« Je suis à Belley, d'où je dois ramener Alphonse pour ses vacances. Je l'ai vu dans la cour en arrivant, il a été aussi ému que moi : il est devenu tout à coup si pâle que j'ai cru qu'il allait s'évanouir. Ah ! comme nous nous sommes embrassés !

« Il doit jouer un rôle d'orateur demain, dans les exercices que les Jésuites font faire à la fin de l'année

d'étude, en public, à tous les meilleurs écoliers. Cela me trouble autant que si c'était moi qui devais faire le discours. »

Longue interruption.

LXII

5 février 1805.

« J'ai assisté aujourd'hui à une prise d'habit de religieuses hospitalières, à l'hôpital de Mâcon. On leur a fait un discours : on leur a dit qu'elles embrassaient pour la vie un état de pénitence et de mortification; on leur a mis une couronne d'épines sur la tête. J'ai beaucoup admiré leur dévouement; mais j'ai réfléchi que l'état d'une mère de famille, si elle remplit ses devoirs, peut approcher de la perfection de celui-là. On ne pense point assez, quand on se marie, qu'on fait aussi vœu de pauvreté, puisqu'on remet sa fortune entre les mains de son mari, et qu'on ne peut disposer que de ce qu'il nous permet de dépenser. On fait vœu d'obéissance à son mari, et vœu de chasteté en ce qu'il n'est pas permis de chercher à plaire à aucun autre homme. L'on se voue aussi à l'exercice

de la charité vis-à-vis de son mari, de ses enfants et de ses domestiques ; à l'obligation de les soigner dans leurs maladies, de les instruire autant qu'on le peut et de leur donner de sages conseils. Je n'ai donc rien à envier aux hospitalières ; je dois tâcher de remplir fidèlement mes devoirs tout aussi difficiles que les leurs, et peut-être même davantage en ce que l'on n'y est point engagé par l'exemple, mais au contraire que tout tend à nous en distraire. Ces réflexions m'ont fait grand bien à l'âme ; j'ai renouvelé mes vœux devant Dieu, et je le prie de me faire la grâce d'y être très-fidèle. »

LXIII

Dimanche des Rameaux 1805.

« Nous voici dans un grand mouvement de la ville et du pays. L'Empereur arrive aujourd'hui avec toute sa cour. Ma sœur est encore ici près de moi ; nous sommes très-gênés, parce que nous devons loger Mgr de Pradt, évêque de Poitiers (aumônier de l'Empereur, depuis archevêque de Malines, si célèbre par sa courtisanerie alors, par son ingratitude depuis envers

Napoléon après sa chute). Je préfère cet hôte à tout autre de cette suite. Tout le monde autour de nous est dans l'agitation. »

LXIV

Lyon, 26 avril 1805.

« Je suis venue ici avec ma sœur pour voir le pape. Je le vis passer de la terrasse d'un jardin très-voisine de l'archevêché, où il loge. Hier, j'assistai à la messe du pape dans l'église de Saint-Jean, je vis très-bien toutes les cérémonies, mais j'eus beaucoup de peine à arriver jusqu'à son trône pour baiser sa mule; cependant j'ai eu ce bonheur. Ce vieillard a vraiment la physionomie d'un saint, ainsi que quelques-uns des prélats romains qui sont avec lui, surtout son confesseur. »

LXV

12 mai 1805.

« Notre fortune s'améliore; mon mari vient d'acheter l'hôtel de M. d'Ozenay; il y a un petit jardin et

il est vaste : nous le meublons et nous nous y établirons cet été.

« Mon mari me donne six cents francs par mois, et toutes les provisions en nature venant de nos deux terres, pour tenir le ménage et pour payer la pension d'Alphonse. Cela est bien plus que suffisant. Je suis toujours dans l'admiration de toutes les providences de Dieu pour nous, et toujours dans la disposition de lui rendre, quand il voudra et comme il voudra, tout ce qu'il me donne.

« Mon appartement est fini. Il est vraiment fort joli. Je suis trop bien en ce monde ; malgré les fréquentes épreuves que Dieu m'envoie, j'ai plus de bonheur et de paix intérieure que je n'en mérite ! Toute ma confiance est dans le Dispensateur suprême. Je viens de lire un traité mystique sur cette vertu si douce de la confiance, qui m'a fait grand bien. C'est le trésor par excellence que ce doux abandon à la céleste volonté. »

LXVI

20 août 1805.

« Cette jolie chambre où je me suis établie hier est probablement le dernier changement d'appartement

que je ferai ; j'y mourrai sans doute. (Elle y mourut en effet.) Alphonse est arrivé hier. Je vais avoir bien de la peine avec cet enfant, difficile à gouverner, et ses deux sœurs déjà grandes. Cependant, quand je me vois entourée de ces six beaux enfants, je me sens fière et contente ! Je supplie le bon Dieu de me donner les lumières et le caractère nécessaires pour accomplir ma tâche envers eux. »

LXVII

9 novembre 1805.

« Nous sommes venus passer une semaine au château de Monceau, chez mon beau-frère aîné, M. de Lamartine. Mes deux belles-sœurs, mademoiselle de Lamartine, l'ange de la famille, et madame de Villars, notre providence, y sont. Il y a aussi plusieurs hommes très-aimables des environs, et entre autres M. Blondel, l'abbé Bourdon, le commandeur de Fôlin, vieillards intarissables en anecdotes instructives. Nous menons une vie fort douce ; il fait beau, nous nous promenons ; le soir on conte des histoires. Mais je ne suis pas très-contente de ma santé, j'ai un peu de feu au visage, je m'aperçois que mon teint se gâte, et je ne

disconviens pas que cela m'est très-sensible. Cependant, si c'est une humiliation, c'est peut-être aussi une grande grâce, parce que cela me détache du monde, en me rendant moins propre à y plaire aux yeux. Je me soumets, mais j'en souffre, j'aurais voulu être dispensée de la loi commune, et conserver en vieillissant les agréments de la jeunesse ; j'oublie souvent que j'ai trente-huit ans, et ce qui me le rappelle ne m'est pas agréable. Mon Dieu, ramenez-moi à la pensée du néant du monde par quelque chemin que ce soit, et compatissez à ma faiblesse ! »

LXVIII

Milly, 6 juillet 1806.

« Me voilà de nouveau ici dans la retraite ; je m'y touve toujours plus en paix aussi avec moi-même. J'aime le monde, mais j'aime aussi à m'en reposer dans un recueillement absolu et occupé, comme celui que mon jardin et ma chambre me donnent ici.

« Nous allons avec mes filles sur des ânes visiter les sites et les ruines du voisinage ; nous y buvons du lait, nous y causons avec les paysannes qui me con-

naissent, et qui semblent m'aimer parce que je leur donne des conseils pour leurs enfants et des remèdes : ce qui me fait un grand plaisir. On aime tant à être aimé, et il est si aisé de l'être de ces pauvres femmes de la campagne ; et le temps s'écoule. »

LXIX

7 septembre.

« Mon mari est revenu de la terre de l'abbé de Lamartine, près de Dijon, où il passe une partie des étés. Nous voici à Saint-Point, séjour que je préfère encore à tous, malgré le délabrement du château ; je veux y faire une retraite morale plus profonde. Il faut se faire de temps en temps une solitude et du silence dans son cœur. »

LXX

Dimanche 24 septembre.

« Ces jours-ci se sont passés en retraite comme je l'imaginais ; nous n'avons que notre curé à dîner tous

les jours ; il a fait assez mauvais, mais je ne me suis pas ennuyée. La journée n'est jamais assez longue pour tout ce que je voudrais faire, et mes forces sont épuisées avant que mon goût pour mes occupations le soit.

« Je vais à la messe tous les jours à sept heures, comme je le projetais, avec mes enfants ; nous déjeunons ensuite, puis quelques soins du ménage, puis le travail, en lisant tour à tour la Bible, ma leçon de grammaire et la lecture de l'histoire de France, toujours en travaillant : tout cela nous conduit jusqu'au dîner sans que personne ait trouvé le temps long. Après le dîner, je donne récréation au moins une heure, ici même un peu plus. Nous reprenons ensuite l'ouvrage et une lecture agréable que je tâche toujours de rendre instructive jusqu'au goûter ; après lequel on apprend par cœur des vers, de l'histoire de France et de la grammaire. Nous allons ensuite dire notre chapelet à l'église ou dans notre chambre, puis nous nous promenons jusqu'à la nuit, et, à la veillée, pendant que je joue aux échecs avec mon mari, les enfants s'amusent et apprennent quelques vers des fables de La Fontaine. Dès que je suis un peu tranquille avec mes enfants quelque part, c'est toujours là le plan ordinaire de notre vie, à quelques petites différences près, suivant les lieux et les temps ; mon grand objet est de leur inspirer beaucoup de piété

et de les occuper beaucoup. J'ai eu hier une lettre d'Alphonse assez bonne quant à sa santé ; il paraît toujours sage. »

LXXI

25 septembre, Milly.

« Mon mari vient de subir une nouvelle banqueroute, de vingt et un mille francs, de son marchand de vin. C'est un terrible coup qui nous frappe ; mais mon mari le supporte sans se plaindre, parce que le marchand, qui est de Nuits, n'est que malheureux ; c'est un très-honnête homme. Il est venu lui-même nous annoncer qu'il suspendait ses payements et qu'il convoquait tous ses créanciers pour se partager tout ce qu'il a. Il ne se réserve rien. Comment ne pas estimer une pareille conduite et ne pas plaindre celui qui nous ruine involontairement? Mais nous allons être bien pauvres cette année ; nous n'avions que cette somme, elle est perdue ! La volonté de Dieu soit faite ! J'admire le calme de mon mari dans ces revers ; il souffre pourtant bien dans ses enfants et dans moi, mais c'est un homme d'acier pour les choses de la vie.

« Alphonse devait arriver de son collége ; j'allai le 17 le recevoir à Mâcon. Il arriva seul le soir. Je l'ai trouvé beaucoup mieux que je ne l'espérais ; il est plus grand que moi d'une main, un peu maigre et un peu pâle, mais fort quoique élancé. C'est d'ailleurs un excellent enfant ; les Jésuites, ses maîtres, se louent de ses facultés ; il revient chargé de premiers prix et de couronnes, discours latin, discours français, version latine, poésie latine, et il est malgré cela très-modeste. Ce qui me fait plus de plaisir encore, c'est qu'il paraît avoir de l'inclination maintenant à la piété. Que Dieu le bénisse et lui conserve ces précieux dons, seuls capables de le rendre heureux ! J'ai couru, après l'avoir bien embrassé, à l'église pour remercier Dieu avec larmes de son retour et de tant de faveurs qu'il me fait.

« J'ai présenté Alphonse à toute la famille à Monceau avec un peu d'orgueil. Seulement je ne lui trouve pas le ton aussi doux que je voudrais ; je crains de l'éloigner de moi qu'il aime tant en le grondant là-dessus, et d'un autre côté je crains de le gâter par trop de condescendance. Mon Dieu, qu'il est difficile de faire un homme ! Nous sommes, mon mari et moi, bien tourmentés de ce que nous allons en faire. Il adore l'état militaire qui est celui de son père ; mais cette guerre contre la Prusse dévore tant et tant de

jeunes gens ! et puis la licence des armées est si mortelle à l'innocence ! que Dieu nous éclaire ! »

LXXII

Notre mère revient à la ville le 25 décembre 1806. Et voici ce qu'on lit dans son journal du 2 janvier 1807 :

« Ce jour m'avertit que je vais à grands pas vers le jour éternel. Les vertus que je veux m'appliquer particulièrement à acquérir cette année sont la douceur et l'humilité plus parfaite. Il me semble que ce sont celles dont le monde a le plus besoin. Je veux très-peu parler de moi, supporter avec patience les contradictions, les humiliations que je pourrais éprouver, n'avoir aucune recherche dans ma toilette, ne jamais reprendre ni mes enfants ni personne avec humeur, n'en mettre jamais dans la discussion ; je veux aussi ne jamais rien dire qui puisse faire de la peine au prochain soit présent, soit absent. Voilà mes résolutions ; c'est assez pour un an ; il sera bien rempli si j'y suis fidèle. »

LXXIII

Rien de remarquable dans ses notes jusqu'au mois de septembre où je lis :

« Je jouis de ma solitude. Je suis seule à Milly avec mes enfants et mes livres ; ma société est madame de Sévigné. J'ai fait une grande promenade ce soir sur la montagne de Craz, qui est derrière la maison au-dessus de nos vignes. J'étais toute seule ; c'est mon plaisir dans ce temps-ci, le soir, de m'égarer seule ainsi bien loin. J'aime le temps d'automne et les promenades sans autre entretien qu'avec mes impressions : elles sont grandes comme l'horizon et pleines de Dieu. La nature me fait monter au cœur mille réflexions et une espèce de mélancolie qui me plaît ; je ne sais ce que c'est, si ce n'est une consonnance secrète de notre âme infinie avec l'infini des œuvres de Dieu ! Quand je me retourne, et que je vois du haut de la montagne la petite lumière qui brille dans la chambre de mes enfants, je bénis la Providence de m'avoir donné ce nid caché et tranquille pour les couver !

« Je finis toujours par une prière sans beaucoup de paroles, qui est comme un cantique intérieur que personne n'entend ; mais vous, Seigneur, vous l'entendez, puisque vous entendez le bourdonnement de ces insectes dans cette petite forêt de bruyères que je foule sous mes pieds. »

Le journal de toute cette année 1807 n'est rempli que de mystérieux examens d'une conscience délicate jusqu'au scrupule ; des transes d'une mère sur le danger de son fils, dont les mœurs et la foi sont exposées aux souffles du monde. Revenue à la ville pour y passer l'hiver de 1808, elle reprend la plume çà et là, mais la plume est plus lourde dans sa main. 1808 et une partie de 1809 manquent. Voici ce qui s'était passé dans ma famille.

Il y avait à Mâcon une jeune personne de famille respectable, d'une beauté élégante et d'un esprit cultivé, qui avait inspiré à son fils une de ces inclinations presque enfantines et très-innocentes, qui sont les pressentiments bien plus que les explosions de l'amour. Néanmoins la disparité d'âge faisait craindre aux deux familles que cette inclination légère n'entraînât des conséquences qui

n'étaient pas dans les convenances des deux maisons. On résolut d'éloigner le jeune homme par un voyage en Italie. On pensa, avec raison, que le vent des Alpes emporterait cette fantaisie d'imagination.

Nous reprenons ici le manuscrit de notre mère. On y entrevoit à peine cette pensée de prudence; sa pensée à elle était de faire un bonheur à son fils; elle connaissait sa passion pour les voyages qui lui feraient voir les grandes choses dont le rêve obsédait son adolescence dans sa petite ville. Lisons :

LXXIV

Dimanche, 26 novembre 1809.

« Je lis les *Mémoires* de madame Roland, dont le mari a été ministre dans le commencement de la Révolution, et qui, elle, madame Roland, a été guillotinée. C'était une femme de beaucoup d'esprit, d'un grand caractère et qui aurait eu toutes les vertus possibles, si dans sa jeunesse elle n'avait pas donné dans le faux bel esprit qui l'a entraînée dans cette détes-

table philosophie si à la mode alors, et qui a fait notre perte et la sienne; car ce sont ses opinions qui l'ont conduite à l'échafaud. Ses *Mémoires* sont bien écrits, ils m'ont intéressée, mais en sautant tous les endroits où il est question de religion, parce qu'elle en parle très-mal. Je n'ai pas voulu que mon fils lût ces *Mémoires*, quoiqu'il en eût très-grande envie. J'ai tenu bon. Je sais bien qu'il peut se procurer à mon insu tous les livres qu'il voudra, mais au moins je n'aurai pas à me reprocher de l'avoir autorisé à cela. J'ai réfléchi aussi que l'on se permettait trop à un certain âge de lire toutes sortes de livres, sous prétexte qu'il n'y a plus de danger; c'est toujours fort mal fait, la foi peut être ébranlée à tout âge, et pour les choses libres il est toujours défendu d'y attacher volontairement son esprit. L'on finit par se mettre beaucoup trop à son aise sur toutes sortes de lecture; c'est à la privation de celles qui, quoique agréables, peuvent avoir du danger qu'il faut faire consister une partie de la circoncision de l'esprit.

« M. Sigorgne vient de mourir, âgé de quatre-vingt-dix ans, à Mâcon. C'était un homme très-savant; il avait été en correspondance avec J.-J. Rousseau sur la religion et sur la philosophie. Il était l'ami de M. de Lamartine, mon beau-frère; il donnait par amitié des leçons de mathématiques à Alphonse. C'est un de ces monuments du temps passé qu'on regrette de voir s'é-

crouler. On aime le temps quand il est jeune, mais on le vénère aussi quand il est vieux.

« Alphonse ira passer l'hiver à Lyon, pour le dépayser un peu et l'habituer au grand monde. Il est parti avec M. de Balathier, un jeune homme d'excellents principes; nous sommes bien aises de cette liaison qui le préservera des mauvaises compagnies de jeunes gens. Je suis seule ici avec mes cinq filles, elles sont faciles à conduire au bien. Notre vie est celle d'un couvent : nous faisons ensemble le matin une lecture de piété, puis nous étudions ensemble l'histoire ancienne, elle m'intéresse autant que mes enfants. Après le dîner, on travaille à l'aiguille ; à la tombée de la nuit, nous récitons ensemble le chapelet, et le soir, à la veillée, nous lisons quelquefois une comédie de Molière. Il me semble qu'il n'y a pas de mal ; je passe en lisant les mots dangereux. Nous faisons ensuite la prière en commun, que j'accompagne d'une petite méditation improvisée à haute voix. C'est ainsi que s'écoulent mes journées avec une rapidité extrême. Dieu veuille que ce soit avec innocence et profit pour nos âmes ! Il me semble que si j'étais libre, je me consacrerais entièrement à Dieu dans la retraite. Mais on désire toujours autrement que Dieu ne veut ; le mieux n'est-il pas de ne désirer que sa volonté ?

LXXV

« Mon mari est à Mâcon au conseil général du département, présidé par M. Denon. M. Denon est un homme âgé, mais jeune d'esprit, étourdissant de conversation. Il est venu, il nous a raconté ses voyages en Égypte avec l'Empereur; il dessinait les batailles sous le feu. Il comble mon mari de distinctions et lui a proposé de le faire nommer législateur; mais mon mari m'a dit qu'il pourrait se trouver là placé entre sa conscience et sa fortune, et qu'il préférait sacrifier tout avantage mondain à la sécurité et à la paix de sa conscience. Je l'admire, et j'ai trop respecté ses motifs pour le presser d'agir différemment, quoique mon amour-propre, déguisé sous la couleur de la fortune de mes enfants, me portât plutôt à désirer ces honneurs et ce crédit. »

LXXVI

7 janvier 1810.

« Alphonse m'inquiète toujours beaucoup dans cette oisiveté dangereuse où la famille le laisse. C'est

bien pour lui à présent que j'ai besoin des secours de Dieu ! Ses passions commencent à se développer ; je crains que sa jeunesse et sa vie ne soient bien orageuses : il est agité, mélancolique; il ne sait ce qu'il désire. Ah ! s'il pouvait connaître le seul bien capable de le contenter ! On nous blâme de le laisser aller passer l'hiver à Lyon sur sa bonne foi, mais on ne connaît pas nos raisons. Il faut laisser dire le public et faire ce qu'on croit le mieux. Il paraît bien altéré de connaissances , bien enclin à l'étude; nous espérons qu'avec plus de ressources, dans une grande ville, il pourra mieux s'occuper et échapper aux dangers de l'oisiveté, que dans une petite ville où il n'y a d'occasions que pour le mal : d'ailleurs nous sommes bien aises qu'on ne le voie pas trop ici, parce qu'il est d'une taille remarquable et qu'il pourrait tenter les agents de l'Empereur pour nous contraindre à le faire entrer dans l'armée et nous refuser le remplaçant que nous lui achetons. »

LXXVII

Milly, 11 avril 1810.

« Je vins hier coucher ici avec Cécile et Eugénie; le temps était beau; j'ai voulu venir jouir d'une belle matinée de printemps, et j'en ai joui délicieusement. Aujourd'hui, dès que j'ai été levée, j'ai été dans mon jardin où jai passé trois heures à lire, à prier, à réfléchir, à remercier Dieu de ses bienfaits et à tâcher d'en bien profiter. Il faisait très-doux, les arbres sont chargés de fleurs ou de boutons qui parfument l'air. Les feuilles commencent à pousser, les oiseaux à chanter, de petits insectes à bourdonner; tout se ranime, tout renaît dans la nature; et je suis heureuse d'une manière inexprimable lorsque je peux être paisiblement à la campagne, à cette douce époque des premiers jours du printemps. Malheureusement il faut que je retourne encore à la ville je ne sais pour combien de temps; mais je veux tout ce qui plaît à Dieu, et mon unique désir est de remplir mon devoir quelque part qu'il m'appelle.

« Dimanche, j'eus à dîner M. Morel, artiste distingué, bon architecte, bon dessinateur et bon musicien;

c'est lui qui a dessiné la plupart des jardins anglais qu'on admirait le plus dans les environs de Paris. Il est venu dans ce pays-ci pour en dessiner un chez M. de Rambuteau. J'ai eu occasion de le voir, il m'a dit qu'il avait été fort ami de mon père et de ma mère, ce qui m'a fait grand plaisir ; en conséquence, je l'ai engagé à dîner, et j'ai été extrêmement contente de faire connaissance avec lui. Malheureusement il est fort âgé, mais il a conservé parfaitement l'usage de toutes ses facultés à quatre-vingt-quatre ou cinq ans, ce que j'attribue à une grande sobriété; il n'a jamais bu de vin. Cela m'a bien confirmée dans l'intention où je suis de n'en jamais boire.

« M. de Rambuteau est venu passer quelques jours ici. Il a assisté au mariage de l'Empereur; je compte le voir demain. Je serai bien aise d'avoir quelques détails sur cette cérémonie que l'on a tâché de rendre si magnifique ; il y a eu des illuminations qui passent tout ce qu'on avait jamais vu dans ce genre. C'est une chose qui me faisait réfléchir encore sur le peu d'importance de ce qui occupe les hommes, puisqu'un de leurs grands plaisirs consiste à réunir quelques petits lampions les uns à côté des autres. C'est bien le cas de dire : vanité des vanités, un peu de lueur, un peu de bruit, un peu de fumée; voilà donc la gloire ! Est-ce la peine d'en désirer pour mon enfant? »

LXXVIII

Milly, 17 avril 1811.

« J'ai passé seule une journée délicieuse à Milly. Il faisait un temps superbe. Je me promenai beaucoup. Je lus le premier volume d'un livre très-intéressant, c'est l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, par M. de Chateaubriand. C'est un excellent ouvrage.

« Je fus hier à Changrenon faire une visite à madame de Rambuteau, qui a dans ce moment-ci auprès d'elle M. de Narbonne son père, son mari et sa sœur. J'étais curieuse de revoir M. de Narbonne qui était autrefois fort lié avec mon frère aîné (secrétaire d'ambassade en Hollande et homme si distingué). Il m'en a parlé; c'est un homme fort aimable et en faveur auprès de l'Empereur. On parle même de lui pour ministre des relations étrangères. Il a fait beaucoup d'accueil à Alphonse, il l'a engagé à aller le voir quand il serait à Paris; mais tout cela peut avoir plus de danger peut-être encore que d'utilité. Je ne demande point pour les miens les grandeurs de ce monde, je demande un établissement honnête pour mes enfants, qui, après les avoir rendus paisiblement

heureux dans ce monde, les conduise surtout au bonheur de l'autre. »

LXXIX

11 octobre 1811.

« Alphonse m'écrit de Rome une lettre d'enthousiasme sur les monuments de cette ville célèbre ; je voudrais bien être avec lui, mais je suis trop pauvre. Ses oncles et ses tantes nous aident à payer les frais de son voyage, il nous ont donné hier pour lui 72 louis. S'il est économe, il pourra avec cent louis passer l'hiver à Rome et à Naples ; mais qu'il est jeune et débordant d'imagination pour être ainsi livré à lui-même dans ces pays lointains ! J'aspirais à le voir partir, j'aspire maintenant à le voir de retour; je le recommande le soir et le matin et vingt fois par jour à la protection divine. Quel malheur qu'un fils inoccupé ! Malgré la répugnance de la famille à le voir servir Bonaparte, nous aurions dû penser à lui et non à nos répugnances ou à nos opinions.

« J'espère que son ami M. Aymon de Virieu ira le rejoindre : c'est un jeune homme plus mûr et qui lui serait utile dans bien des circonstances. »

C'était le moment où je quittai Rome pour aller à Naples et où j'y menais cette vie errante et poétique, retracée dans l'épisode, vrai au fond, de *Graziella*. Voir le premier volume des *Confidences*.

LXXX

Il y a ici une grande lacune. Le journal ne reprend qu'après le retour de son fils de ses voyages, le 24 juillet 1812.

« Il y a eu mardi quinze jours que je suis ici, c'est le 7 juillet que je suis venue m'y établir ; mon mari y était de la veille avec Cécile. Je craignais de m'ennuyer un peu les premiers jours, je ne me sentais pas ce plaisir que j'éprouve ordinairement en m'établissant à la campagne ; cependant, dès que j'y ai été, je m'y suis trouvée à merveille. Mes promenades solitaires, le travail et la lecture avec mes enfants, le soin de quelques malades, tout a repris pour moi son intérêt ordinaire, et j'ai été heureuse, quoique je mérite si peu de l'être ; il n'y a que Dieu qui sache combien je le mérite peu. Mais cette solitude a tout de suite été troublée par une circonstance domestique. »

LXXXI

10 août 1812.

« Me voilà dans cette belle demeure de mon beau-frère, l'abbé de Lamartine, à Montculot, au milieu des bois et des fontaines, dans un désert semblable à une abbaye. Je devrais être bien en paix et je ne le suis pas ; les soucis de la mère de famille me suivent partout, même ici. Ah! que j'ai de reproches à me faire! Je suis extrême en tout ; dans le monde toute mondaine, dans la retraite, trop austère ; les objets présents agissent avec trop de force sur mes sens, enfin je souffre. J'offre mes peines à Dieu, je prie un peu, je lis beaucoup ; je suis extrêmement frappée de la brièveté de la vie, de la nécessité de se préparer à l'éternité. Je tâche souvent de me bien pénétrer de ce que je me rappelle d'avoir écrit une fois : que je ne voulais plus considérer cette vie que comme un purgatoire, et que, quelques peines que le bon Dieu m'y envoie, je dois les trouver bien douces en comparaison de ce que j'ai mérité. Ce qui me fait trembler, c'est l'établissement de mes six enfants et de toutes les

peines que je prévois à cet égard; mais le tourment que me cause cette prévoyance est condamnable, parce que j'ai éprouvé tant de fois que le secours de Dieu ne m'avait pas manqué dans aucune circonstance, qu'à plus forte raison dois-je l'attendre dans celle-ci, le vrai but de ma vie. »

LXXXII

17 décembre 1812.

« Revenue aujourd'hui de Milly pour m'établir à la ville; dîné en passant à Changrenon chez madame de Rambuteau qui me plaît beaucoup, parce que nous parlons des personnes de Paris que nous avons connues dans notre jeunesse. »

LXXXIII

31 janvier 1813.

« Enfin on annoncera demain le mariage de ma première fille, Cécile, avec un gentilhomme de

Franche-Comté, M. de Cessia. Cécile est bien belle et bien jeune pour lui ; mais elle est raisonnable et il est si bon ! Il a été blessé à seize ans à l'armée de Condé, il boite un peu, il a un père de quatre-vingt-sept ans, très-absolu, et deux frères non mariés. C'est un excellent mariage qui me donne bien des soucis, mais dont j'attends le bonheur de ma fille.

« Alphonse est à Paris ; il a été fort bien accueilli par M. de Pansey, conseiller d'État et président à la Cour de cassation. La cousine d'Alphonse, madame de Pré, qui demeure avec M. de Pansey, son oncle, l'a aussi fort amicalement traité. M. de Pansey est un homme fort aimable, mais très-âgé. Je suis étonnée qu'à la fin de la vie, où l'on va tout perdre de ce qui est de ce monde, on soit encore sensible à l'ambition !

« J'ai été dans la chambre d'Alphonse pour y visiter ses livres et brûler ceux que je croirais mauvais : j'y ai trouvé l'*Émile* de J. J. Rousseau ; je me suis laissée aller à en lire plusieurs passages ; je ne me le reproche pas, car ils étaient magnifiques, ils m'ont fait du bien, je veux même en copier quelque chose. C'est trop dommage que cela soit empoisonné de tant d'inconséquences et même d'extravagances, propres à égarer le bon sens et la foi des jeunes gens. Je brûlerai ce livre, et surtout la *Nouvelle Héloïse*, encore plus dangereuse parce qu'elle exalte les passions autant qu'elle fausse l'esprit. Quel malheur qu'un tel talent

touche à la folie! Je n'en crains rien pour moi dont la foi est inébranlable et au-dessus de toute tentation; mais mon fils?...

« Je viens d'avoir bien du chagrin à cause de lui: on a envoyé de Lyon et d'Italie, à son oncle et à ses tantes, des notes assez considérables de dettes qu'il a faites pendant ses voyages; la famille, qui sait que je le gâte, m'a rendue responsable de ces déréglements; on m'a bien grondée, j'ai beaucoup pleuré; hélas! en effet, les torts de mon enfant sont mes torts. Pourquoi n'ai-je pas été plus sévère envers lui dès la première faute? Il aurait craint avant tout de me déplaire; il est vrai qu'il ne m'aimerait peut-être pas avec la même passion, et que plus tard, pour des circonstances plus graves, la douleur de m'affliger ne serait pas une seconde conscience pour ce jeune homme. On payera tout, mais on me fait payer, à moi, en reproches fondés et en larmes amères, les légèretés de mon pauvre enfant!

« Il est à Paris. M. de Larnaud, homme excellent et très-distingué d'esprit, qui loge dans le même hôtel que lui, est ami intime de mon beau-frère. M. de Larnaud a écrit à mon beau-frère confidentiellement, pour l'avertir que la santé de son neveu donnait des inquiétudes, qu'il était entraîné par ses amis à la passion du jeu, qu'il passait ses nuits chez M. de Livry, maison où l'on pouvait perdre sa fortune; qu'il travail-

lait ensuite, il est vrai, avec beaucoup de suite et de talent une partie du jour ; mais que le jeu, l'étude, l'insomnie, ruinaient sa jeunesse, et qu'il était temps pour la famille de le rappeler à tout prix de Paris.

« Je suis partie à l'instant pour Paris avec ma seconde fille Eugénie que je mis dans ma confidence ; je pris dans le secrétaire de mon mari tout l'argent qu'il y avait laissé en quittant la maison pour aller en Bourgogne chez l'abbé de Lamartine. Mon amie, madame Paradis, mon beau-frère, M. de Lamartine, et mes belles-sœurs m'en donnèrent encore. J'écrivis à mon mari pour le prévenir et pour lui éviter la scène des reproches qu'il aurait eu lui-même à faire à son fils. Arrivée à Paris, je ne voulus pas aller descendre à son hôtel de peur de lui causer une émotion de surprise trop forte et trop pénible ; d'ailleurs je tremblais, d'après la lettre de ce bon M. de Larnaud, que mon enfant ne fût trop changé de figure, et que son changement ne me fît évanouir si je le voyais sans préparation. Je résolus de voir avant en secret M. et madame de Larnaud pour tout expliquer et tout préparer. Je descendis dans un hôtel garni de la rue de Richelieu, assez voisin de son propre hôtel ; il était encore grand jour : Dieu, que je souffrais de retarder ainsi le plaisir de l'embrasser et d'attendre jusqu'au lendemain, peut-être, la visite ou la réponse de M. et de madame de Larnaud ! J'étais anéantie d'inquiétude, pleurant et

priant sur un canapé, la fenêtre ouverte. Eugénie se mit à cette fenêtre pour voir passer les voitures qui se rendaient à l'Opéra ou au Théâtre-Français; tout à coup Eugénie jeta un cri et me dit : « Maman, venez, « je crois bien que je vois Alphonse ! » Je courus et je le reconnus effectivement : il était dans un élégant cabriolet qu'il conduisait lui-même avec un autre jeune homme à côté de lui; il avait l'air fort gai et fort animé, ce qui me rassura beaucoup; c'était bien lui. Toutes mes inquiétudes tombèrent à sa vue; je ne voulus pas troubler sa soirée. Je passai une assez bonne nuit.

« Je me levai matin, impatiente de voir mon fils, et cependant troublée de l'effet que lui ferait mon arrivée imprévue, ou de la crainte de le trouver souffrant et peu disposé à revenir avec moi, et peut-être avec de bien mauvaises affaires. Enfin, je lui écrivis mon voyage et mes motifs: il accourut tout de suite, il parut enchanté de nous voir et très-sensible à la démarche que nous avions faite. Sa santé me parut moins mauvaise que je ne le craignais; il me dit qu'à cause de moi il reviendrait à Mâcon, qu'avec tout autre il ne serait pas revenu; il me demanda quelques jours pour arranger ses affaires. Je lui en accordai huit, ce dont je ne fus pas fâchée pour montrer un peu Paris à Eugénie. »

Descriptions de Paris, des musées, des promenades, désir d'aller au spectacle, mais elle s'en abstient par scrupule du piété.

.... « A midi Alphonse nous mena en cabriolet à Saint-Cloud ; c'est un lieu où j'ai passé tant de mois dans ma grande jeunesse, lorsque ma mère élevait les enfants de M. le duc d'Orléans ; j'y ai été dans ce temps-là extrêmement heureuse ; je l'avais quitté à quinze ans et je ne l'avais jamais revu depuis, quoique j'en eusse un grand désir et que j'en eusse conservé un souvenir délicieux. Je me suis promenée avec Alphonse et Eugénie dans tout le parc, leur faisant remarquer arbre par arbre les endroits où j'avais tant joué moi-même quand j'étais jeune ; mais j'aurais voulu revoir tous les appartements ; cela n'a pas été possible parce que l'impératrice Marie-Louise les habitait en ce moment.

« J'ai donné tout mon argent à Alphonse, pour le dégager des dettes qu'il a contractées au jeu après avoir d'abord beaucoup gagné.

« Je me suis laissé entraîner à l'Opéra par M. et madame de Larnaud qui m'ont affirmé que ce spectacle, qui n'est qu'une académie de musique, n'était pas compris dans l'interdiction de l'Église. Je suis bien aise maintenant de l'avoir vu, car je m'en faisais une plus grande idée ; je n'ai pas éprouvé l'éton-

nement et l'ivresse dont on m'avait tant parlé, j'ai même éprouvé un sentiment de pitié pour les hommes quand je me suis dit : Voilà donc la réunion de tous les arts, de tous les prestiges, de tous les talents ; voilà ce qui a tant de célébrité par tout le monde ! Ce n'est que cela ? Un peu plus que des marionnettes. Mais au fait, des jeux d'enfant, des diables, des feux avec de l'esprit-de-vin, contorsions de toutes les sortes, des machines dont on voit bien le jeu, voilà tout ! O hommes, que vous êtes bornés en tout, même en folie ! Et quand j'ai vu là des gens qui mouraient d'ennui, qui s'y endormaient tous les jours, oh ! c'est alors qu'ils m'ont fait pitié ! Mais, je le répète, je suis bien aise d'avoir vu cela et de savoir au juste ce que c'est que les grands plaisirs de ce monde. Le spectacle a duré trois heures.

« Enfin j'arrachai Alphonse de ce gouffre de séductions. Je suis revenue par Rieux, terre de mon père, où j'ai passé quinze jours avec ma sœur. La veille de mon départ, j'y ai fait célébrer le saint sacrifice, en mémoire de mon père et de ma mère, tout près de leur tombe.

« La réception de mon mari et de la famille a été très-tendre pour moi, très-froide pour Alphonse. Nous sommes rentrés à Milly. Il se résigne bien à notre solitude, il travaille, il lit, il écrit tout le jour dans sa chambre ; le soir, auprès de notre feu, nous nous en-

tretenons avec les voisins des désastres de nos armées et des malheurs que la folie de Bonaparte a amenés sur la France. Toute l'Europe reflue contre lui : que deviendrons-nous si la France est envahie par ces innombrables armées étrangères qu'il a été provoquer jusqu'en Espagne, en Russie, en Allemagne ? Mon Dieu, comme les peuples payent cher la prétendue gloire des conquérants !

« On fait partir tous les hommes qui ne sont pas mariés, on augmente considérablement les impôts, et il paraît qu'on va les surcharger encore. Nous avons vendu notre cheval par économie. »

LXXXIV

31 décembre 1813.

« Nous voici réfugiés à Mâcon ; tous les jours on nous annonce les ennemis ; ils ont, dit-on, passé déjà Genève. Je suis allée à Milly pour cacher un peu de blé pour dernière ressource à tout hasard. Qu'allons-nous devenir ? Quelle année que celle-ci qui finit ainsi ce rêve sanglant de Bonaparte ! Et quelle année que celle qui commence demain, si ce n'était l'espérance de.... »

A travers cette réticence on voit l'espoir de la chute de Bonaparte et du retour des Bourbons, les rois de son enfance.

LXXXV

9 janvier 1814.

« Les ennemis sont à Besançon et près de Lyon ; on s'attend à devenir ici un champ de bataille : cependant je ne suis pas si troublée que je le croyais, le danger donne du sang-froid, le cœur recueille ses forces éparses ; je crois et j'espère en Dieu.

« Tout le monde est d'une agitation extrême, l'on se prend même à partie les uns les autres suivant les opinions présumées, ce qui rend la société moins agréable pour moi. Je fais ce que je peux pour ne rien dire de contraire à l'esprit de charité et de paix que doit avoir une chrétienne. Cependant quelquefois le respect humain l'emporte, je rougis d'être modérée, et malgré cela je vois que je suis aussi quelquefois mal jugée. Je me soumets à cela comme à autre chose. J'ai des occupations très-multipliées, des dépenses énormes à faire à cause de tout mon monde, peu d'argent, mon

voyage m'ayant ruinée, et mon mari étant contraint de réduire notre ménage. »

Tout le journal jusqu'au 10 mars 1814 n'est qu'un récit troublé des manœuvres des armées autrichienne et française, qui prennent et reprennent tour à tour la ville de Mâcon et les villages voisins. La bataille du 10 mars, entre les troupes d'Augereau et celles du général autrichien Bianchi, aux portes de la ville, se répercute heure par heure dans le pauvre foyer de la mère de famille tremblant pour ses enfants. Nous copions :

« Le jeudi 10, grand nouveau combat ; les Français au nombre de douze mille pour repousser les Autrichiens. La bataille a duré depuis 7 heures du matin jusqu'à 4 heures du soir avec une égale ardeur des deux côtés ; mais enfin les Français ont été repoussés. Il y a eu une perte à peu près égale des deux parts ; on faisait monter à quatre mille hommes les tués et les blessés. Nous n'avons cessé d'entendre le canon et de voir passer des blessés. Cette journée a été affreuse !

« Au retour de la bataille, la nuit qui l'a suivie et le lendemain, toutes les maisons ont été pillées dans presque tous les villages environnant Mâcon, et plusieurs même dans la ville, presque toutes dans les faubourgs

Saint-Antoine et la Barre. Beaucoup d'excès de tout genre ont été commis: malheureux fruits de la guerre!

« Nous allâmes chez le général Bianchi, plusieurs dames, M. le curé et moi, le prier de faire cesser ces désordres. Il nous reçut bien, mais n'eut pas l'air de se croire absolument maître d'arrêter le pillage : cependant, depuis hier, je crois qu'il fait punir les pillards. Toute la nuit, nous entendons beaucoup de cavaliers passer en silence sous nos fenêtres. »

LXXXVI

17 mars 1814.

« Ma fille Cécile, réfugiée de Franche-Comté chez moi, est accouchée le 9 mars, au bruit de la canonnade et des cris des blessés dans la rue. Il y a toujours beaucoup de troupes ici ; nous sommes accablés de gens à nourrir ; nous avons un général dans la maison, nous nourrissons tous ses gens qui sont au nombre de 28 et souvent davantage. Nous sommes absolument ruinés.

« Alphonse est à Milly où il y a aussi trois cents hommes de troupes ; quatre officiers logent à la maison avec leurs chevaux et leurs domestiques. L'on craint

toujours de nouvelles batailles, cependant j'espère qu'elles s'éloignent de nous. Les troupes françaises sont auprès de Villefranche, et les troupes autrichiennes ici et dans les environs.

« Alphonse est allé, le 10, avec le fils de M. de Pierreclos, assister à la grande bataille près de Villefranche. Ils ont été un moment cernés par un corps autrichien qui s'avançait à l'abri d'une colline. La vitesse de leurs chevaux les a sauvés, mais ils ont eu des balles dans leurs habits; un de leurs chevaux a été blessé. Ils ont pu rentrer à Pierreclos et de là à Milly qui était évacué par les ennemis.

« Hier il y a encore eu une bataille auprès de Villefranche, les Français ont été repoussés; on dit que la perte a été fort grande des deux côtés. Il est arrivé beaucoup de blessés. Mon Dieu! quand apaiserez-vous votre colère? Pardonnez-nous, faites cesser nos maux!»

LXXXVII

Dimanche, 20 mars 1814.

« Cette nuit encore deux officiers et beaucoup de soldats à loger; corps de garde, sentinelles. Enfin, ils

viennent de partir : tout cela coûte des trésors, indépendamment de ce qu'ils volent. »

LXXXVIII

Jeudi saint, 7 avril 1814.

« Lyon a été pris le dimanche 20, jour même où j'ai écrit la dernière fois. Le général Augereau, qui commandait les troupes françaises, cessa de combattre aux portes de la ville ; le maire capitula ; on laissa à l'armée française le temps de se retirer, ce qu'elle fit par la porte de la Guillotière : elle est actuellement dans le Midi. On les repousse toujours. Il n'y a pas eu de désordres à Lyon ; il est bien heureux pour nous qu'il n'ait pas tenu plus longtemps, nous aurions été absolument ruinés par le voisinage des troupes. Depuis ce temps, on est assez tranquille ici ; nous avons moins de troupes.

« Alphonse a pu venir nous voir de Milly et de Saint-Point, où son père l'a laissé pour sauver nos propriétés et administrer les deux villages dont il avait été nommé maire. Il s'en est bien tiré, il s'est fait chérir des paysans qu'il a rassurés et épargnés ; il n'y a pas eu de malheurs. »

LXXXIX

10 avril, jour de Pâques.

« Il paraît, d'après les bruits qui courent, que la pauvre France véritablement morte va ressusciter et sortir enfin de l'état affreux d'oppression, de tyrannie et d'agonie où nous sommes depuis deux ans : Lyon, Bordeaux, Paris, ont arboré la cocarde blanche; Bonaparte a été déclaré déchu du trône qu'il n'avait pas su défendre, il ira à l'*île d'Elbe* qu'on lui donne en souveraineté avec six millions de rentes. Un courrier arrive à l'instant de Lyon avec un drapeau blanc; on délibère ici, à la municipalité, pour savoir si on adhérera à la déchéance de Bonaparte et à la souveraineté des Bourbons. Mon mari, mon gendre M. de Cessia et Alphonse y allèrent; je les y encourageai fortement : il n'y a pas d'autre salut pour la France que la réconciliation avec l'Europe, sous les auspices des anciens rois bannis. Cependant, il pourrait être imprudent de se déclarer ici : l'extrême ardeur même que je mis à cela me causa quelques désagréments; je fus taxée d'imprudence. Nous ne savions rien encore de positif

sur tous les événements; l'on disait que Paris avait été pris le 31 mars, nous étions au 10 avril, et nous n'avions encore rien reçu d'officiel. L'on craignait même des insultes pour ceux qui s'étaient prononcés : effectivement, il y eut quelques propos le soir à la promenade. Le lendemain, rien encore de Paris. L'inquiétude augmentait, quand, sur les dix heures, arriva un courrier qui apportait le *Sénatus-consulte* qui prononçait la déchéance. La joie fut extrême. Elle redoubla le soir lorsque d'autres nouvelles apprirent l'abdication de Napoléon et l'exaltation des Bourbons. On était à la promenade; il y avait un monde énorme, le temps était superbe; l'on parlait à des gens qu'on connaissait à peine. On se réunissait, on se mêlait, on s'embrassait, c'était vraiment une ivresse. Il y eut une illumination, durant laquelle on se promena encore. Le lendemain, la proclamation de tout cela se fit avec une grande solennité, de la musique; on criait *vive le roi* de tout son cœur. J'ai eu, ce jour-là, à dîner et à déjeuner beaucoup de membres du conseil du département, qui étaient venus à Mâcon d'après une convocation du gouverneur de Lyon.

« Je suis partie pour Milly avec mes trois petites; je suis bien aise d'être ici quelques jours en repos, de remettre un peu de calme et d'ordre dans mes idées. Demain je tâcherai d'écrire quelques réflexions qui m'ont bien frappée sur tous ces grands événements. »

On sent dans les réflexions suivantes, écrites sous cette date et dans ce recueillement, l'explosion du sentiment contenu qui animait la mère de famille contre la domination militaire de Bonaparte, et pour la renaissance d'un gouvernement plus tempéré, que les souvenirs de son enfance embellissaient à son imagination. Cette page est le lyrisme de l'espérance après l'abattement du désespoir. Un régime aussi détesté par les femmes ne pouvait pas être aussi populaire que les historiens du parti nous le représentent aujourd'hui. Lisons dans ce cœur ouvert de mère de famille :

Milly, vendredi 15 avril.

« Fut-il jamais, Seigneur, une créature plus comblée de vos bienfaits que moi ? et en fut-il jamais de plus ingrate? J'avance en âge, toujours environnée d'une protection particulière de votre divine miséricorde ! Au milieu de tout ce qui vient de se passer, je n'ai éprouvé aucun malheur particulier. Mes enfants sont tous autour de moi. J'ai conservé mon fils quand tant de gens ont perdu les leurs. Sa santé se fortifie; il est même très-bien à présent. Tout ce que je demande à

Dieu sans cesse pour lui, c'est d'en faire un bon chrétien. J'abats, autant que je peux, tous les mouvements d'ambition qui voudraient s'élever dans mon cœur ; tout ce que je demande, je le répète, c'est le bien de son âme. Mais, en demandant le bien de l'âme et ne désirant bien réellement que cela, je suis d'une tiédeur, d'une froideur même bien effrayante. C'est une juste punition de Dieu à mon égard ; pour m'être trop attachée au monde, pour m'être trop livrée à la dissipation et aux fausses joies, j'ai perdu les véritables. Autrefois, tout me portait à Dieu, j'étais souverainement heureuse dans la solitude, j'y éprouvais un charme inexprimable en m'élevant au-dessus de toutes les choses de la terre ; et actuellement, ce n'est qu'avec effort que je peux rappeler ce céleste enthousiasme. Peut-être est-ce aussi l'effet de l'âge qui appesantit les sens ? Cependant, ma santé est excellente, beaucoup meilleure même qu'elle n'était autrefois ; ce qui est encore une des grâces dont je dois remercier le ciel. Mes filles se portent fort bien aussi, elles croissent toutes autour de moi, je peux dire en beauté et en vertu, car leurs figures sont agréables et leur piété très-grande ; quelquefois même, il y aurait un peu d'excès et des scrupules que je suis obligée de combattre. Cécile et son mari sont encore avec nous ; leur petite fille paraît devoir être jolie ; sa mère la nourrit avec succès. Notre fortune va vraisemblablement s'améliorer à présent. Nous

jouissons de la considération publique. Voilà l'énumération d'une partie des bienfaits de Dieu à mon égard. Comment ne suis-je pas toujours à ses pieds pour le remercier, ou au moins toujours occupée à remplir mes devoirs, à proclamer sa gloire et à employer pour lui tous les moments qu'il me donne et qui sont si doux, tandis que tant de gens en passent de si cruels !

« La chute de Napoléon est un grand exemple de la justice de Dieu et de sa longue patience. Il est patient parce qu'il est éternel ; j'ai souvent pensé à ce mot sublime que je crois de saint Augustin ou de Bossuet. N'était-ce pas une tentation pour beaucoup de gens de voir ce colosse de gloire élevé sur un si énorme piédestal d'iniquité, si l'on peut s'exprimer ainsi ? Toute l'Europe semblait soumise à sa puissance ; il n'avait qu'à désirer, qu'à entreprendre, et tout réussissait bien au delà même de sa pensée. Tant qu'il a été l'instrument de Dieu, rien n'a arrêté le cours de ses conquêtes, de ses dévastations, du bouleversement général qui s'est opéré par lui presque sur toute la face de la terre. Ne pouvait-on pas dire : à quoi sert la vertu, puisque l'iniquité portée au dernier excès qu'on puisse concevoir a un succès si éclatant ? Ne fallait-il pas un effort surnaturel pour ne pas proférer ce blasphème. Mais attendez, hommes de peu de foi, attendez un moment, et ce prodige sera dissipé, foudroyé, détruit en-

core plus promptement qu'il ne s'était élevé! On en cherchera la trace; il sera enseveli dans ce qu'on appelait sa gloire, sous des ruines de nations et sous des monceaux de cadavres immolés à l'ambition insatiable d'un seul homme!

« Le royaume de saint Louis va renaître avec le royaume de Dieu!

« Chantez un nouveau cantique, chantez la puissance et la bonté de Dieu sur toute la terre!

« Que toutes les mères qui conserveront maintenant le fruit de leurs entrailles chantent le cantique du salut avec mon cœur! »

On comprend qu'un fils qui avait puisé son sang dans le sang de cette mère, et qui de plus, avait respiré à plein souffle en Italie, dans l'histoire, la liberté antique, n'ait jamais eu de faveur d'esprit pour Napoléon.

XC

9 mai 1814.

« Mon mari a été nommé membre d'une députation de la province, pour aller porter les adhésions du con-

seil général du département au pied du trône ; il est parti le 28 avril. Je partirai incessamment pour Lyon ; je voudrais m'y trouver pour le passage de madame la duchesse d'Orléans, qu'on annonce comme très-prochain. »

Ce voyage n'eut pas lieu. Mon père revint de Paris après avoir vu les princes auxquels il était resté invariablement, mais silencieusement, fidèle. On lui offrit des grades et des pensions auxquels il avait droit et qui furent prodigués à tous les officiers qui s'étaient retirés comme lui de leurs régiments pour ne pas prêter un serment contraire à leur premier serment. Il refusa tout, pouvant, dit-il dans son refus, suffire à sa situation par lui-même, et ne voulant pas grever l'État d'une charge de plus, au moment où la France succombait sous le poids des indemnités, des impôts et des emprunts nécessités par l'invasion. On trouve, dans le journal de ma mère, son admiration fortement exprimée pour un si modeste et si patriotique désintéressement de son mari. Le calme revint, après ces agitations, dans son âme.

XCI

Samedi 17 juin, Milly.

« Ce n'est qu'à Milly où je retrouve ma paix, ma liberté d'esprit, et où je suis en état de me rendre compte de ce qui se passe dans mon âme, surtout dans les petits voyages que j'y fais presque seule. J'y suis depuis deux jours, et j'en repars ce soir à mon grand regret. La campagne est délicieuse dans ce moment, j'y suis heureuse toujours dans cette saison ; j'y suis heureuse, à moins d'une souffrance physique ou d'un véritable chagrin de cœur. Encore, n'y en aurait-il guère que ce charme délicieux de la nature ne parvînt à calmer.

« Je lisais hier, dans madame de Staël, que, pour la bien goûter, cette belle nature, il fallait l'amour ou la religion. Supprimons la première partie, mais gardons bien la dernière. Oh ! oui, il faut de la religion pour jouir parfaitement des bienfaits dont Dieu nous environne. D'ailleurs, cette religion ne remplit-elle pas tout le cœur ? N'est-elle pas tout amour ? Oh ! combien je plains les âmes froides, sèches, qui ne

sont jamais échauffées par ce divin enthousiasme! Combien de sens il leur manque! J'ai quelquefois dans l'idée, je ne sais si c'est une erreur condamnable, qu'il y aura pour elles dans l'éternité un autre genre de bonheur plus calme, moins ineffable que celui qui sera donné à ces âmes si ardentes, si sensibles, qui paraissent avoir reçu une part plus grande de l'esprit de vie et d'amour; mais aussi combien ne seront-elles pas plus répréhensibles, si elles détournent tant de trésors, si elles les prodiguent lâchement pour de viles créatures qui n'ont que la mort et le néant à donner à la place! Oh! mon Dieu! mon Dieu! ne l'ai-je pas éprouvé assez souvent et avec assez d'amertume, ce mécompte cruel que l'on trouve toujours en s'attachant à tout ce qui n'est pas vous? Faites donc que je renonce enfin à cette erreur, que je sois à vous, tout à vous, il en est temps! Ce bonheur, je le reconnais, ne m'a jamais manqué quand je l'ai cherché à sa seule source : vous!

« Alphonse s'est fait inscrire dans les gardes du corps avec tous les jeunes gens de la noblesse et de la bourgeoisie royaliste des provinces. Il est parti, enchanté d'entrer au service, et moi je suis heureuse de le savoir occupé, au moins pour un peu de temps. Sa garnison est à Beauvais, quand il n'est pas de service aux Tuileries. Il reviendra dans deux mois passer avec nous son semestre. Je ne pense pas qu'il reste long-

temps dans ce corps, malgré son ardeur militaire ; il a trop d'imagination et de mouvement dans l'esprit pour cette discipline en temps de paix. Mais son père, ses oncles et moi, nous sommes bien aises qu'il fasse comme tout le monde preuve de dévouement aux Bourbons ; ce seront toujours quelques années passées, après cela nous verrons. Le prince de Poix, qui commande sa compagnie, a été, dit-on, enchanté de son extérieur. On l'a nommé tout de suite instructeur au manége ; il est là dans son élément, car ce qu'il aime le mieux après les livres, ce sont les chevaux. »

(Ici longue interruption.)

XCII

26 mars 1815, jour de Pâques.

« Ah ! quelle différence de ce jour de Pâques avec celui de l'année dernière ! Notre paix n'a été qu'un songe. »

XCIII

22 juillet 1815.

« J'avais bien raison de dire que notre paix n'avait été qu'un songe! Combien le réveil a été cruel! Un autre songe de malheur a duré trois mois; mais nous revoici encore, je l'espère, au bonheur. Plaise à Dieu que ce soit enfin pour toujours! Mais ce retour de Bonaparte nous a coûté bien du sang. La France est ruinée. Nous avons encore beaucoup de troupes étrangères, et nous craignons que le traité ne soit pas décidément signé, et cependant les conditions en sont cruelles. Voilà notre position.

« Je ne veux pas redire ici tous les événements arrivés pendant ces huit mois, ils seront assez écrits partout. Je dirai seulement qu'au premier bruit de l'arrivée de Bonaparte, Alphonse se rendit à Paris où son devoir et son cœur l'appelaient; qu'il accompagna le roi jusqu'à Béthune avec des peines et des fatigues incroyables; que là, étant licencié et remercié par les princes, il revint avec de grands dangers; que, quelque temps après, il partit d'ici il alla en Suisse. Mais

la bataille de Mont-Saint-Jean arriva, nos princes revinrent, et Alphonse rentra aussi et se rendit à Paris où il est encore et où il fait des démarches pour obtenir un emploi diplomatique. Nous avons beaucoup d'espérances.

« Par quelles angoisses n'avons-nous pas passé ! Il suffit de dire que Mâcon fut pris au milieu de la nuit, que je fus éveillée à deux heures du matin au bruit affreux du canon, des obus, de la fusillade la plus vive dans toutes les rues, aux cris les plus sinistres. Je crus que nous étions tous perdus, je me levai et fis lever Césarine, la seule de mes enfants que j'eusse avec moi alors, et nous nous mîmes toutes deux à genoux devant mon crucifix pour faire notre sacrifice et recommander notre âme à Dieu ; puis tout se calma un peu. Les Autrichiens devinrent les maîtres et n'abusèrent point de leur victoire; il n'y eut que quelques maisons pillées, celles que l'on ouvrit imprudemment. Il ne nous arriva rien de fâcheux personnellement, par la grande grâce de Dieu.

« A présent, voilà où j'en suis depuis le 17 septembre. Cécile est accouchée, il y a à peu près cinq semaines, encore d'une petite fille, qu'elle nourrit et qu'on appelle Célénie. Tout cela se porte bien. Alphonse est encore à Paris. On désire être mère, hélas! et quand on a des enfants dans un temps pareil, on tremble ou on souffre par mille autres fibres que celles

que Dieu nous a données pour craindre ou pour souffrir. »

XCIV

Le bonheur lui sourit de nouveau. A la date du 16 octobre 1816, on lit tous les détails d'une négociation de mariage pour sa seconde fille, Eugénie, avec M. Coppens d'Hondschoote, jeune et brillant officier, lieutenant-colonel de la légion en garnison à Mâcon, fils de l'ancien seigneur de la ville d'Hondschoote en Flandre. Une inclination mutuelle amène rapidement le dénouement de cette négociation. On célèbre le mariage à Mâcon, le jour même de l'inauguration d'une nouvelle église. La joie maternelle perce dans la description de cette cérémonie de famille.

« Il fut décidé que l'on se marierait à l'église neuve que l'on devait bénir le même jour, qui est notre paroisse et fort près de nous. Ainsi, tout de suite après la bénédiction de l'église, qui avait attiré un grand concours de monde, nous nous y rendîmes. J'avais tous

mes enfants autour de moi ; Cécile et Alphonse étaient arrivés depuis peu ; ma petite-fille Alix y était aussi; il faisait un temps superbe ; tous les officiers de la légion y étaient et la musique qui joua plusieurs airs. Eugénie était mise à merveille : elle avait une robe de tulle brodée, par-dessous une robe de satin blanc, une garniture de lis et de roses blanches, un bouquet de même, un beau voile de dentelle ; elle était vraiment très-belle. Le mari, qui a une très-noble figure, était rayonnant de bonheur. Toute notre rue était pleine, l'église et tous les environs, si bien qu'en revenant j'avais une peur horrible que l'on ne blessât quelqu'un, et il fallut beaucoup de précautions pour qu'il n'arrivât point d'accident.

« J'avais invité presque toute la ville à venir passer la soirée. Je m'étais donné beaucoup de peine pour préparer ma maison à recevoir tant de monde. J'avais disposé la salle à manger, qui est très-grande, pour danser ; j'avais fait mettre un tapis en toile verte ; je l'avais fait très-bien éclairer. Le colonel nous avait envoyé la musique du régiment, qui était placée dans une chambre à côté, d'où elle faisait un fort bon effet. L'on jouait dans le salon ; j'avais ôté le lit de ma chambre qui est fort grande ; j'y avais fait mettre une table de trente couverts à peu près, et deux autres qui en tenaient autant à elles deux. Dans un très-grand cabinet attenant à ma chambre, il y avait aussi une

table pour les messieurs. A minuit, à cause du gras, on alla souper. Je m'étais donné une peine horrible, et j'avais assez bien réussi ; tout fut très-bien. L'on se retira de bonne heure par discrétion ; j'éprouvais de grandes agitations, et je n'étais sûrement pas la seule. Enfin nous établîmes les mariés dans leur appartement, et je fus aussi me coucher en les recommandant à Dieu. Le lendemain je fus à la grand'messe ; il y avait un sermon par un très-bon prédicateur pour l'inauguration de l'église. »

XCV

19 juin 1817.

« Alphonse voyage, il est en ce moment en Savoie dans la famille de Maistre dont un neveu très-distingué, M. Louis de Vignet, est son ami très-intime. Ce jeune homme a un esprit supérieur, beaucoup de talents jusqu'ici enfouis comme ceux que je suppose à mon fils, et comme lui aussi beaucoup de mélancolie. Il me rappelle la figure que je prêtais dans ma jeunesse à Werther, de Goethe; mais il a comme sa famille beaucoup de religion. Cette amitié, sous ce rapport,

me fait plaisir pour mon fils; il a bien besoin de bons exemples de foi positive, car sa religion trop libre et trop vague me paraît moins une foi qu'un sentiment.

« Il repart de là pour Paris; il sollicite toujours vainement un emploi dans la diplomatie, pour laquelle mes discours et l'exemple de mon frère aîné lui ont inspiré du goût; mais nous n'avons point de protection pour forcer les portes, et notre nom quoique honnête n'a pas assez d'éclat pour attirer l'attention des ministres. Il se lasse et s'impatiente de ne pouvoir obtenir une occupation active de sa vie; ses chagrins retombent sur moi et me désolent. »

XCVI

20 juin 1817.

« Je viens de recevoir une proposition de mariage pour ma troisième fille Césarine. Le jeune homme lui convient et me convient sous tous les rapports; c'est M. de ***, d'une famille de Paris, liée autrefois avec la mienne. Césarine est d'une beauté éblouissante et tout italienne; on prétend qu'elle ressemble trait pour trait à une figure de Raphaël appelée la *Fornarina.*

Elle est très-aimée aussi, parce qu'elle est spirituelle, bonne, simple, franche. Suzanne, la quatrième, sera plus belle encore, mais d'une tout autre beauté : c'est la candeur et la virginité en statue. Sophie, moins séduisante, promet cependant beaucoup d'agréments aussi, et des qualités d'âme supérieures à tous les charmes ou qui les complètent. Quelle famille ! et que la Providence et la nature semblent s'être accordées pour me faire des dons ! Quel compte j'aurai, comme leur mère, à rendre au Seigneur ! »

XCVII

Juin 1818.

« Je me fais de grands tourments de favoriser l'inclination de ce jeune homme, M. de ***, que j'aime à cause de ses excellentes qualités, pour ma belle Césarine. La famille de mon mari s'oppose par de misérables raisons de société à ce mariage qui ferait leur bonheur à tous deux. Ils n'ont pas beaucoup de fortune, mais je les garderais chez moi. Je suis obligée de cacher à la famille de mon mari le penchant que

j'ai pour ce mariage; mais si je ne leur faisais pas aussi un peu de violence, jamais je ne parviendrais à conclure aucune union pour mes pauvres enfants. Cependant cela me froisse la conscience ; j'ai peut-être tort de laisser espérer à ces jeunes cœurs qu'ils seront unis. J'ai consulté là-dessus l'homme qui a ma confiance ; il m'a approuvée. Mon Dieu ! faites réussir mes bonnes intentions.

« Le jeune homme est plus amoureux que jamais, il vient le plus souvent qu'il peut sans exciter les ombrages de la famille ; cependant quand je trouve que c'est trop, je le reçois un peu froidement ; d'ailleurs, il est parfaitement discret et d'une vertu irréprochable. Qu'est-ce que cela deviendra ? et quels tourments d'avoir deux esprits dans une famille sur des motifs si graves ? Je trouve qu'on ne consulte pas assez le cœur dans la société en France, pour la grande action de la vie, le mariage ! Heureusement mes parents ont laissé parler le mien ; j'ai dû le bonheur de ma jeunesse et ma belle famille à cette condescendance de mon père et de ma mère. »

XCVIII

18 juillet 1818.

« M. de Vignet, cet ami de mon fils, qui était ici avec nous, vient d'être appelé inopinément à Paris par l'ambassadeur de Sardaigne, le marquis Alfieri, qu'Alphonse connaît aussi beaucoup. C'est un bon augure pour la fortune diplomatique de ce jeune homme, qui commencait à se décourager comme mon fils. Ah! que je voudrais le voir aussi entrer dans une carrière active digne de lui! Ma santé languit depuis quelque temps, je crois par suite de mes tourments de cœur et d'esprit pour mes filles et pour mon fils; cela doit me faire faire de sérieuses réflexions. J'ai bientôt cinquante-deux ans, et ayant été peu forte toute ma vie, je dois vieillir plus tôt qu'une autre; cela devrait bien ranimer ma piété et me faire occuper uniquement de Dieu. Au lieu de cela, il semble que mon âme participe de la faiblesse de mon corps, je n'ai plus ces sentiments vifs qui me pénétraient, qui m'élevaient au ciel, qui me faisaient me trouver si heureuse partout; je suis froide, insensible, je vais terre à terre. Oh! ce n'est pas l'âge avancé qu'il faut attendre pour

travailler à son âme. Cependant, ô mon Dieu! ma volonté est encore bien à vous, soutenez-la, et faites que je vous donne tout ce qui me reste, hélas ! à vous donner! »

XCIX

25 juillet 1818.

« Nous sommes à Montculot chez mon beau-frère l'abbé de Lamartine, infirme et affaibli d'esprit mais non de cœur. Il comble mes filles de présents; après lui il donne cette terre à Alphonse ; il est vrai qu'il y aura plus de deux cent mille francs de charges, mais cela pourra aider à un mariage. »

C

4 août. (Dans le parc de Montculot, à la fontaine du Fayard.)

C'est cette fontaine vraiment arcadienne que j'ai célébrée plus tard dans les *Harmonies*, sous ce titre : *La source dans les bois.*

Source limpide et murmurante
Qui, de la fente du rocher,
Jaillis en nappe transparente
Sur l'herbe que tu vas coucher;

Le marbre arrondi de Carrare,
Où tu bouillonnais autrefois,
Laisse fuir ton flot qui s'égare
Sur l'humide tapis des bois.

Ton dauphin verdi par le lierre
Ne lance plus de ses naseaux,
En jets ondoyants de lumière,
L'orgueilleuse écume des eaux.

Tu n'as plus pour temple et pour ombre
Que ces hêtres majestueux
Qui penchent leur tronc vaste et sombre
Sur tes flots dépouillés comme eux.

La feuille que jaunit l'automne
S'en détache et ride ton sein,
Et la mousse verte couronne
Les bords usés de ton bassin.

Mais tu n'es pas lasse d'éclore;
Semblable à ces cœurs généreux
Qui, méconnus, s'ouvrent encore
Pour se répandre aux malheureux

Penché sur ta coupe brisée,
Je vois tes flots ensevelis
Filtrer comme une humble rosée
Sous les cailloux que tu polis.

Les images de ma jeunesse
S'élèvent avec cette voix;
Elles m'inondent de tristesse,
Et je me souviens d'autrefois.

Dans combien de soucis et d'âges,
O toi que j'entends murmurer,
N'ai-je pas cherché tes rivages
Ou pour jouir ou pour pleurer?

A combien de scènes passées
Ton bruit rêveur s'est-il mêlé?
Quelle de mes tristes pensées
Avec tes flots n'a pas coulé?

Oui, c'est moi que tu vis naguères,
Mes blonds cheveux livrés au vent,
Irriter tes vagues légères,
Faites pour la main d'un enfant.

C'est moi qui, couché sous les voûtes
Que ces arbres courbent sur toi,
Voyais, plus nombreux que tes gouttes,
Mes songes flotter devant moi.

L'horizon trompeur de cet âge
Brillait, comme on voit, le matin,
L'aurore dorer le nuage
Qui doit l'obscurcir en chemin.

Plus tard, battu par la tempête,
Déplorant l'absence ou la mort,
Que de fois j'appuyai ma tête
Sur le rocher d'où ton flot sort!

Dans mes mains cachant mon visage,
Je te regardais sans te voir,
Et, comme des gouttes d'orage,
Mes larmes troublaient ton miroir.

Mon cœur, pour exhaler sa peine,
Ne s'en fiait qu'à tes échos;
Car tes sanglots, chère fontaine,
Semblaient répondre à mes sanglots.

Et maintenant je viens encore,
Mené par l'instinct d'autrefois,
Écouter ta chute sonore
Bruire à l'ombre des grands bois.

Mais les fugitives pensées
Ne suivent plus tes flots errants.
Commes ces feuilles dispersées
Que ton onde emporte aux torrents,

D'un monde qui les importune
Elles reviennent à ta voix,
Aux rayons muets de la lune,
Se recueillir au fond des bois.

Oubliant le fleuve où t'entraîne
Ta course que rien ne suspend,
Je remonte, de veine en veine,
Jusqu'à la main qui te répand.

Je te vois, fille des nuages,
Flottant en vagues de vapeurs,
Ruisseler avec les orages,
Ou distiller au sein des fleurs.

Le roc altéré te dévore
Dans l'abîme où grondent tes eaux,
Où le gazon, par chaque pore,
Boit goutte à goutte tes cristaux.

Tu filtres, perle virginale,
Dans des creusets mystérieux,
Jusqu'à ce que ton onde égale
L'azur étincelant des cieux.

Tu parais ! le désert s'anime ;
Une haleine sort de tes eaux ;
Le vieux chêne élargit sa cime,
Pour t'ombrager de ses rameaux.

Le jour flotte de feuille en feuille,
L'oiseau chante sur ton chemin;
Et l'homme à genoux te recueille
Dans l'or ou le creux de sa main.

Et la feuille aux feuilles s'entasse,
Et, fidèle au doigt qui t'a dit,
« Coule ici pour l'oiseau qui passe! »
Ton flot murmurant l'avertit.

Et moi, tu m'attends pour me dire :
« Vois ici la main de ton Dieu!
Ce prodige que l'ange admire
De sa sagesse n'est qu'un jeu. »

Ton recueillement, ton murmure,
Semblent lui préparer mon cœur :
L'amour sacré de la nature
Est le premier hymne à l'auteur.

A chaque plainte de ton onde,
Je sens retentir avec toi
Je ne sais quelle voix profonde
Qui l'annonce et le chante en moi.

Mon cœur grossi par mes pensées,
Comme tes flots dans ton bassin,
Sent, sur mes lèvres oppressées,
L'amour déborder de mon sein.

La prière brûlant d'éclore
S'échappe en rapides accents,
Et je lui dis : « Toi que j'adore,
Reçois ces larmes pour encens! »

Ainsi me revoit ton rivage,
Aujourd'hui différent d'hier;
Le cygne change de plumage,
La feuille tombe avec l'hiver.

Bientôt tu me verras peut-être,
Penchant sur toi mes cheveux blancs,
Cueillir un rameau de ton hêtre,
Pour appuyer mes pas tremblants.

Assis sur un banc de ta mousse,
Sentant mes jours près de tarir,
Instruit par ta pente si douce,
Tes flots m'apprendront à mourir!

En les voyant fuir goutte à goutte
Et disparaître flot à flot,
« Voilà, me dirai-je, la route
Où mes jours les suivront bientôt. »

Combien m'en reste-t-il encore?
Qu'importe! Je vais où tu cours;
Le soir pour nous touche à l'aurore.
Coulez, ô flots, coulez toujours!

Je vois que notre mère y avait médité avant moi et plus saintement que moi.

4 août 1818.

« Il est une heure, je viens me promener à la fontaine du Fayard, qui est un endroit charmant, frais et ombragé, tout près du château; j'aime à y réfléchir et à y prier, car l'un est presque toujours la suite de l'autre. J'y ai remercié Dieu de toutes les grâces qu'il m'a faites pendant mon séjour ici; je les ai récapitulées; elles sont bien grandes. Je suis moins dissipée que je n'étais en arrivant, et j'ai retrouvé de mes sentiments d'autrefois. Je sens que plus de solitude et de retraite me rendraient de ma piété et par conséquent de mon bonheur. Mais je vais partir, je vais retrouver toutes mes affaires, toutes mes connaissances, tous mes devoirs réels et imaginaires, toutes mes incertitudes et tous mes troubles. Mon Dieu, ayez pitié de moi! je frémis de toutes les peines que je vais avoir pour Alphonse, pour Césarine, pour madame Paradis, mon amie, qui dans sa position a besoin de moi, et puis pour mille choses. O mon Dieu! donnez-moi de la prudence et du courage!

« En me promenant là ce matin, j'aimais à me rap-

peler combien de fois j'étais déjà venue. J'en ai trouvé six; je pensais que mon journal m'était plus utile qu'à tout autre, parce que j'ai fort peu de mémoire, et cependant j'aime beaucoup à penser à ce qui m'est arrivé, aux différentes positions où je me suis trouvée; je trouve aussi que c'est utile à mon âme.

« Nous lisons des sermons de Massillon, puis l'*Odyssée;* mes enfants lisent l'histoire romaine et ancienne. Elles se sont très-bien conduites ici; ce sont de charmantes jeunes personnes en tout. Mais, hélas! les conduisais-je bien? n'ai-je pas de reproches graves à me faire? Ceci a trait à l'embarras où je me trouve pour Césarine. O mon Dieu! mon Dieu! vous êtes ma seule espérance, ne m'abandonnez pas, réparez mes fautes, ayez pitié de moi et de mes pauvres enfants. »

CI

15 août 1818.

« Les tourments que j'éprouve pour mes enfants abrégeront sans doute ma vie; quelquefois j'y succombe; j'éprouve plus fort qu'eux les peines de chacun d'eux. L'oisiveté d'Alphonse me ronge: était-il fait

pour cela? Je l'ai retrouvé seul à Milly où il était resté; calme, mais triste, plus que jamais vivant dans les livres, et quelquefois écrivant des vers qu'il ne montre jamais. De temps en temps, ses amis, M. de Vignet et M. de Virieu, m'en parlent avec une sorte d'enthousiasme; mais à quoi lui servent ses talents ensevelis, à supposer même qu'ils soient réels? D'ailleurs, qu'est-ce que cette poésie rentrée et sans échos, pour un jeune homme dévoré du besoin d'une vie active? Je me réjouissais tant du retour des Bourbons, parce que j'espérais que sa famille ne s'opposerait plus alors à ce besoin d'agir, et que ces princes, que nous avons servis et regrettés, emploieraient mon fils dans les fonctions dont il est capable; mais depuis trois ans, nous n'avons pas obtenu même un regard. Je le conçois, les princes et les ministres sont entourés de sollicitations; leurs regards ne peuvent pas porter jusqu'au fond des provinces pour y discerner des talents jeunes et inconnus. Il faut se résigner à l'oubli. Qu'est-ce que ce monde? Cela vaut-il la peine même d'un regret? Je me dis bien tout cela pour moi; mais pour mon fils c'est autre chose: il y a un âge où les illusions sont aussi nécessaires à la jeunesse que les réalités le sont à notre âge. On dirait aussi qu'il est abattu par quelque chagrin secret qu'il ne me dit pas, mais que je crains d'entrevoir. Il n'est pas naturel qu'un jeune homme de cette imagination et de cet âge se confine

aussi absolument dans la solitude ; il faut qu'il ait perdu, ou par la mort ou autrement, je ne sais quel objet qui cause sa mélancolie si profonde. »

CII

12 septembre 1818.

« Hier, il a reçu un paquet de lettres de son ami le plus intime, M. de Virieu, qui l'appelle en toute hâte à Paris. Il a vendu son cheval pour se procurer vingt-cinq louis ; je lui ai donné de plus tout ce que j'avais économisé pendant l'été. Le voilà parti. M. de Virieu, qui est dans la diplomatie et qui s'intéresse à Alphonse autant qu'à lui-même, lui disait dans ses lettres que le comte de Lagarde, ambassadeur en Espagne, était décidé à l'emmener avec lui à Madrid. Dieu veuille que ce projet réussisse enfin !...

« Tout a échoué. Alphonse revient plus découragé et plus aigri que jamais contre les événements qui le relèguent ici dans l'inaction. M. de Lagarde, qui le connaissait et qui le désirait cependant beaucoup, a dû partir pour Madrid sans lui. Que ne puis-je obtenir

pour lui cette résignation que je puise dans ma soumission à Dieu et dans ma prière !

« Le projet de mariage pour ma Césarine est décidément impossible aussi ; j'ai été obligée de le dire non sans larmes au pauvre jeune homme. La famille est obstinée dans son refus, je suis désespérée ; le jeune homme veut encore espérer contre toute espérance. Césarine est bien triste, mais bien touchante de soumission ; elle craint, si elle forçait elle-même les répugnances quoique si mal motivées de la famille, que le mécontentement de ceux et celles de qui nous dépendons ne retombe sur moi. Quel dommage de briser ainsi deux âmes pures qui avaient un penchant naturel et bien innocent l'une pour l'autre ! Heureusement ce penchant n'était pas une passion dans ma fille, mais une simple disposition à aimer et une reconnaissance d'être tant aimée. Il ne faudra plus se voir.

« On parle pour elle d'un autre mariage avec un homme de beaucoup de mérite qui la demande ; j'en ai causé avec elle ; elle se prête mieux que moi à cette idée, elle est si réfléchie et si ferme ! Je ne puis pas démêler si c'est par dévouement pour moi, ou par rai son pour elle-même qu'elle consent à cette demande ; je veux l'étudier. Alphonse lui a dit de ne point se faire de violence contre le sentiment qu'elle pourrait avoir pour un autre, et qu'il la soutiendrait envers et contre toute la famille, jusqu'au moment où elle serait

libre de suivre son inclination si elle en avait ; elle lui a répondu qu'elle n'en avait pas d'autre que sa reconnaissance pour le sentiment qu'elle avait inspiré, mais qu'elle suivrait sans chagrin réel les volontés de la famille, et qu'elle se marierait sans répugnance à l'homme estimable qu'on lui destinait ; il paraît qu'elle a autant de raison que de charmes. Quel heureux mari que celui à qui la Providence destine un tel trésor ! »

A quelques mois de distance, 21 février 1819, on voit que l'obéissance de sa belle Césarine est devenue un bonheur, au moins un bonheur de raison.

CIII

Dimanche, 21 février 1818.

« Nous sommes arrivés à Chambéry lundi 17, à neuf heures du soir ; les chemins étaient mauvais, les journées ont été longues ; plusieurs personnes de la famille nous attendaient avec impatience ; nous avons été reçus à merveille. Césarine paraît plaire ici et convenir fort bien aux gens du pays qui sont bons et simples

quoique très-aimables ; on nous comble exactement de prévenances, et je pourrais dire d'amitié. Je m'applaudis tous les jours davantage de ce mariage pour lequel j'ai eu de la peine à tout arranger de plusieurs parts, et pour lequel je me sentais aussi quelquefois de l'éloignement. Le pays nous était peu connu ; la figure de M. de Vignet n'est pas prévenante ; la fortune est peu considérable ; je tremblais quelquefois de mal faire, et c'était moi qui faisais tout. Je priais Dieu avec confiance de m'éclairer, et je voyais alors que tout ce qui était vraiment bon et raisonnable se trouvait dans ce mariage. Je voyais que Césarine n'avait point de répugnance pour la figure de M. de Vignet, j'étais sûre qu'elle l'aimerait, et j'ai la satisfaction de voir que je ne me suis pas trompée ; elle l'aime beaucoup.

« Sa réputation est des plus distinguées, il est plein d'esprit, de connaissances, de mérites en tout genre ; sa famille est tout ce qu'il y a de mieux dans ce pays-ci ; il parviendra vraisemblablement à la place la plus éminente dans la carrière qu'il a embrassée, par son mérite et par l'appui de son oncle, le comte de Maistre, qui est chancelier. Il a une sœur, bonne, aimable, qui vit avec lui, et un frère, ancien ami d'Alphonse et qui est la première cause de ce mariage. Je suis donc heureuse, mille fois heureuse d'avoir trouvé cette honorable issue pour réparer toutes les imprudences que ma faiblesse m'avait fait commettre, et que je me suis

si amèrement reprochées. Ma joie a été beaucoup troublée par là, je renonçais avec peine à ce pauvre jeune homme que j'avais trop flatté ; j'étais désolée du chagrin que je lui causais. Mais il ne me restait aucune espérance, il fallait donc rompre le plus tôt possible. Dieu m'a aidée comme il m'aide toujours, et je le remercie cent millions de fois de toutes ses grâces. La noce a été brillante à Mâcon et ici. »

CIV

Mardi, 9 mars 1819, à Saint-Amour en Franche-Comté.

« J'ai quitté Chambéry jeudi 4 ; j'ai suivi mon projet de traverser le mont du Chat pour venir ici, où je suis arrivée vendredi 6, avant la nuit ; il est vrai que j'avais envoyé des chevaux en relais à Yenne, et que nous avons fait une très-forte journée le jeudi. Les chemins ne sont pas très-mauvais, mais effrayants ; la montagne est très-haute et fort rapide. M. de Costa, qui a un château en bas, nous a donné deux chevaux pour nous aider à la monter ; malgré cela, j'ai été obligée de mettre pied à terre dans des tournants nombreux et difficiles, où il fallait porter la voiture et où j'avais

très-peur, voyant à une profondeur énorme d'affreux précipices et le lac du Bourget dans lequel on aurait été abîmé. La montagne est plus douce à redescendre, mais à Yenne le danger recommence, le chemin est en corniche fort étroite sans parapet ; d'un côté des rochers affreux, de l'autre le Rhône très-resserré, très-rapide, à trois ou quatre cents pieds au moins de profondeur. De l'autre côté du Rhône sont encore d'énormes rochers et la prison d'État de Pierre-Châtel. Il y a des points de vue très-pittoresques ; il y a un défilé entre deux rochers d'une hauteur prodigieuse qui laisse à peine apercevoir le ciel, c'est encore assez long, il me semblait toujours qu'une de ces masses énormes allait se détacher pour m'ensevelir sous ses débris. On sent bien là toute la petitesse de l'homme, son extrême dépendance de Dieu, le besoin qu'il a d'être toujours prêt à paraître devant lui ; on est étonné de sa témérité, des dangers auxquels il s'accoutume; on en est plus frappé là qu'ailleurs, parce que ces scènes-là sont moins ordinaires. Mais d'ailleurs tout n'est-il pas danger pour lui ? n'est-il pas toujours sous la main divine qui peut l'écraser comme un misérable insecte? Et il ose se révolter dans ses pensées? se croire indépendant? Il a de l'orgueil! Quelle démence! C'est ainsi que la nature même nous pénètre, par son aspect, de la vérité de notre néant!

Je suis venue me reposer de ces agitations chez

ma fille Cécile (de Cessia), à Saint-Amour; elle y est heureuse, adorée pour son caractère, entourée de charmants enfants qui se multiplient chaque année. J'ai eu le temps de m'y livrer à mes réflexions; j'avais eu un chagrin bien vif en me séparant de ma Césarine, elle était aussi bien triste de me voir partir. J'étais troublée, malheureuse; puis la réflexion me rassure. Mais jamais dans ce monde on ne sait si l'on a fait bien ou mal: Dieu le veut ainsi pour nous tenir dans l'humilité et la méfiance de nous-mêmes. Je lui recommande cette chère enfant, je l'ai laissée entourée d'une excellente famille pleine de vertus en tout genre et surtout de piété; on a l'air d'être disposé à l'aimer beaucoup. Son mari jouit de la plus grande considération et la mérite; elle l'aime quoiqu'il soit plus âgé qu'elle, et il a pour elle le plus vif attachement. Elle sera dans la meilleure société du pays, qui est très-distinguée. Ses revenus, à cause de la place de son mari, sont fort suffisants, quoique le fond de la fortune soit peu considérable, mais elle augmentera par la suite. On a peu de luxe à Chambéry, les fortunes y sont toutes assez bornées; j'ai donc lieu de croire que tout est bien.

Maintenant mes préoccupations se portent sur ma Suzanne, beauté d'un autre genre, mais beauté qu'on dit incomparable, et qui a fait l'enthousiasme de toute la société de Chambéry et de toute la jeunesse du Pié-

mont, où je l'avais menée accompagner sa sœur à son mariage. Ce n'est qu'un cri quand on la voit; mais elle est si candide qu'elle ne se doute seulement pas de sa perfection. On me parle aussi d'un parti convenable pour elle. Ah! si je pouvais la marier moins loin de moi, et marier aussi Alphonse! à défaut d'une carrière, qui se ferme toujours devant lui, je lui donnerais au moins du bonheur. »

CV

Mâcon, 18 mars 1819.

« Me voici de retour, mais pas en repos; je trouve, en rentrant en France, les partis terriblement animés les uns contre les autres. On nous reproche amèrement et quelquefois aigrement à mon mari et à moi notre modération; on voudrait nous voir partager les colères du parti royaliste qui est le nôtre; mais cela n'est ni religieux ni royaliste; on ne ramène pas les hommes en les injuriant. Mon mari et moi nous sommes obligés de nous sevrer de notre société la plus intime et de nous renfermer en nous-mêmes: nous nous contentons d'être fidèlement attachés aux Bourbons, sans perdre pour

eux notre sang-froid, notre justice et notre âme ! N'y a-t-il pas assez de passions personnelles à combattre en nous, sans y allumer ces malheureuses passions politiques qui incendient en ce moment les esprits ? Mon mari dit qu'il a donné son sang aux Bourbons au 10 août, qu'il est prêt à le leur donner encore ; mais qu'il ne donnera pas son bon sens aux fureurs de leurs partisans. Il se tait et il souffre. C'est ainsi, dit-il, que se fomentent les guerres civiles. Les ennemis des Bourbons ne paraissent pas moins injustes. Entre ces deux partis, ici, nous sommes comme écrasés, proscrits, suspects aux uns et aux autres ! Mon Dieu, répandez sur tous l'esprit de justice et de paix ! J'ai trouvé Alphonse encore parti pour Paris ; que va-t-il y faire ? »

CVI

11 juin 1819.

« J'ai vu aujourd'hui madame de*** ; c'est une Italienne, la plus belle et la plus attrayante que j'aie jamais vue ; elle a un rayonnement doux et vif à la fois qui attire le cœur autant qu'il éblouit les yeux ; le son de sa voix avec son accent étranger a une émotion et

comme une tendresse qui touche. Elle m'a apporté des nouvelles d'Alphonse qu'elle a beaucoup vu à Paris, elle m'a récité des vers de lui que je ne connaissais pas; ce sont des stances religieuses et mélancoliques où l'on sent aussi un fond de passion. »

CVII

Milly, 4 septembre 1819.

« Alphonse arrive, sa santé est belle, mais j'ai bien d'autres soucis à son sujet. Il a fait connaissance à Chambéry avec une jeune personne anglaise qu'il a un extrême désir d'épouser. Il paraît même qu'il a plu à cette jeune personne et qu'ils se sont engagés réciproquement, autant que peuvent le faire deux personnes dépendant de la volonté de leurs parents. Comme la Providence se plaît à se jouer de nos pensées ! Je murmurais, je me désespérais de voir mon fils, sans occupation et sans but, errer d'un pays à l'autre pour user son temps et son feu en vaines inutilités ou en rêveries malsaines, et voilà que cette même Providence nous présente tout à coup comme par la main une étrangère qu'on dit accomplie et qui peut fixer son âme

dans une vie honnête et faire son bonheur; quant au mien, je n'en parle pas, il y a bien longtemps que mon bonheur est dans le sien et dans celui de mes filles.

« Voici ce qu'on me mande de Chambéry sur cette jeune Anglaise, très-connue de Césarine. Sans être une beauté, don souvent plus dangereux qu'utile à celle qui le possède, elle a de l'agrément, de la grâce, une taille admirable, des cheveux superbes, une éducation remarquable, beaucoup de talents et un esprit supérieur; elle est d'une bonne famille d'Angleterre, très-bien apparentée; sans être riche, sa mère, qui est veuve, a une fortune aisée; elle est fille unique; son père était colonel de milice en Angleterre pendant les menaces d'invasion par Bonaparte. On recevait très-bien les émigrés français dans cette maison, à Londres; on y accueillit particulièrement bien une grande dame émigrée de Savoie, nommée la marquise de la Pierre, qu'on m'a fait remarquer chez le gouverneur de Savoie, au mariage de Césarine. C'est une personne qui a dû être extrêmement belle. Elle a passé tout le temps de l'exil des rois de Sardaigne en Angleterre jusqu'en 1818; elle a plusieurs filles nées ou élevées à Londres; ces jeunes personnes ont vécu depuis leur enfance comme des sœurs avec la jeune Anglaise, leur amie. A leur retour en Savoie, elles l'ont engagée à venir avec elles recevoir à son tour l'hospitalité; elles étaient naturellement fières de lui montrer leur patrie, leur

château, leur considération dans leur province et dans leur domaine qu'on leur a en partie restitué. Elles habitent toutes ensemble une belle maison de campagne avec un grand jardin à l'extrémité d'un faubourg, à quelques minutes de Chambéry; c'est le rendez-vous de la société distinguée et lettrée de cette jolie ville. On y dessine, on y peint, on y fait de la musique, on y monte à cheval; c'est un petit canton d'Angleterre en Savoie. Césarine y va quelquefois, et son beau-frère Louis de Vignet, l'ami d'Alphonse, très-souvent; il fait des vers et il les lit à ces demoiselles; il leur a lu aussi quelques-uns des vers d'Alphonse qui ont paru bien à cette société; on l'a interrogé sur son ami dont il a fait un éloge exagéré, le comparant à un jeune poëte anglais, dont je ne sais pas bien le nom, mais qui écrit des poëmes fantastiques et mystérieux d'une grande vogue en ce moment. Il leur a promis de leur faire voir son ami, quand il passerait à Chambéry en revenant de Suisse où Alphonse était alors, vivant seul dans une cabane de pêcheur, sur le bord d'un lac. Cela s'est passé ainsi. Alphonse, précédé de sa renommée, fort exagérée par son ami, est revenu à Bissy, maison de campagne du colonel de Maistre, près de Chambéry; de là il est venu à Servolex et à Chambéry, chez sa sœur Césarine; cela a été comme une rencontre de roman. On était curieux de connaître le frère de la belle Césarine. Son extérieur n'a pas moins convenu

que ses poésies n'avaient séduit les imaginations.

« La jeune Anglaise n'a pas caché sa passion pour les vers mélancoliques du jeune Français; sa mère, qui fait tout ce que veut sa fille, a souri à cette inclination. Alphonse est devenu en peu de semaines le favori de la maison; il a fait parler par Césarine à madame de la Pierre, celle-ci a parlé à la mère de la jeune personne. Mais la difficulté qui me fait trembler viendra de nous, et surtout de mes belles-sœurs ici; c'est que la jeune personne est protestante. Mais Césarine me rassure; elle brûle d'envie de marier son frère; elle me dit que l'amie de mesdemoiselles de la Pierre, très-pieuses, a puisé dans leur intimité en Angleterre le goût de leur religion, et qu'elle se serait déjà faite catholique sans la crainte d'affliger sa mère. Si elle promet à Césarine d'être de notre religion de cœur, et d'élever ses enfants dans notre foi, je pense que cela lèvera ici les difficultés. Mais que de peines je vais avoir à tourner tous ces obstacles, et à réunir ici dans la famille toutes les volontés en une! Qu'y a-t-il de plus antipathique à des oncles et à des tantes si sévères de mœurs et si froidement raisonnables qu'un mariage un peu romanesque avec une étrangère? J'ose à peine en parler à mon mari et à ses frères, et cependant jamais ce mariage ne se fera sans eux. Toute la fortune de la famille est entre leurs mains; Alphonse n'a rien que la petite pension que

lui fait son père et cinquante mille francs à prendre sur Saint-Point après nous. Toutes les grandes terres de mon beau-père sont à mes beaux-frères et à mes belles-sœurs ; si elles ne les assurent pas dans le contrat, comment présenter un jeune homme sans carrière et sans fortune à une famille plus riche que nous ? L'amour compense tout pour les jeune gens, mais ce ne sont pas les jeunes gens qui font les contrats... Je ne dors plus. »

CVIII

9 novembre 1819.

« Tout est rompu. Alphonse est de retour ; la mère de la jeune Anglaise vient d'emmener sa fille à Turin pour l'éloigner de celui qu'elle paraît aimer. Cependant les jeunes gens s'écrivent quelquefois. J'ai bien de la tristesse. Mon mari, tourmenté de notre gêne, par suite des récoltes perdues et des dettes de son fils qu'il faut payer préalablement à tout mariage, pour ne pas tromper la famille à laquelle on s'unirait, parle de se retirer tout à fait à la campagne et de vendre sa maison de Mâcon. S'il en est ainsi, comment marierai-je mes deux filles qui me restent ? et qui viendra

les rechercher au fond d'un pauvre village? Cette conversation avec mon mari et cette peur de vendre ma maison m'a fait verser ce soir bien des larmes. Mes deux petites, me voyant pleurer sans se douter que c'était sur elles, sont allées s'enfermer sans bruit dans le cabinet des Muses, à côté de ma chambre (cabinet dont les lambris creusés en niches portaient les neuf Muses sculptées en bois). Ne les voyant pas, je suis entrée dans le cabinet; je les ai surprises toutes deux à genoux faisant des prières et pleurant devant Dieu pour qu'il me console! Que je suis heureuse d'avoir de si tendres, si sensibles et si pieuses filles! Eh bien! cela ne me rend que plus malheureuse de ne pouvoir pas leur préparer à toutes un sort selon mon cœur et selon leurs charmes! »

CIX

25 décembre 1819.

« Alphonse est parti ce matin bien triste et bien soucieux. M. le baron de Mounier, qui l'aime beaucoup, lui a écrit de venir sur-le-champ à Paris, parce qu'il avait espoir de le faire enfin entrer dans la di-

plomatie. Le ministère est changé, c'est M. Pasquier qui est ministre des affaires étrangères. M. Mounier et M. de Rayneval, qui ont une grande idée de mon fils, ont assez de crédit sur M. Pasquier pour le faire nommer secrétaire d'ambassade. Alors il serait libre d'épouser la personne qu'il aime, et sa carrière lui tiendrait lieu de fortune présente. Il nous a quittés plein d'espoir. »

CX

6 janvier 1820.

« Rien de nouveau de Paris, si ce n'est qu'on m'écrit qu'Alphonse y est reçu avec distinction dans la meilleure compagnie où sa personne et ses talents excitent, selon l'expression de madame de Vaux, ma sœur, une espèce d'engouement. Elle me cite les noms d'une foule de personnes dont j'ai connu les mères dans ma jeunesse et qui le comblent d'accueil : la princesse de Talmont, la princesse de la Trémouille, madame de Raigecourt, l'amie de Madame Élisabeth, madame de Saint-Aulaire, la duchesse de Broglie, fille de madame de Staël, madame de Montcalm, sœur du

duc de Richelieu, madame de Dolomieu que j'ai tant connue chez la duchesse d'Orléans ; puis beaucoup d'hommes éminents qui s'empressent de lui offrir leur amitié, à lui hier encore si obscur : le jeune duc de Rohan, le vertueux Mathieu de Montmorency, M. Molé, M. Lainé qu'on dit si grand orateur, M. Villemain, l'élève de M. de Fontanes, qu'il voit chez M. Decazes, le favori du roi, et mille autres. Il n'est cependant connu de tout ce monde-là que par une certaine rumeur sourde qui précède le mérite et qui annonce la gloire d'un jeune homme.

« Vous savez, mon Dieu! que je suis bien fière de ces accueils inattendus faits à mon enfant; mais vous savez aussi que je ne vous demande pas pour lui ce que le monde appelle la gloire et les honneurs, mais d'en faire un honnête homme et un de vos serviteurs comme son père; le reste est vanité et souvent pis que vanité! »

CXI

Ici le manuscrit est interrompu par un voyage de cette pauvre mère à Paris. On lui écrit de Paris que son fils est malade d'une fluxion de poi-

trine ; elle part dans la nuit du 12 février avec sa fille Suzanne, âgée de seize ans, plus semblable à un ange protecteur qu'à une fille des hommes. On voit, dans ses notes rapides de voyage, qu'à Châlon-sur-Saône elle est consternée par la rencontre sur le quai d'une indécente mascarade, dans laquelle toutes les objets de sa piété et de sa vénération, la religion, la royauté, la pudeur, sont grossièrement bafouées. Son âme se contracte sous cet augure funeste, elle a le pressentiment de quelque catastrophe; en passant à Auxerre, une voix, sortie d'une voiture publique, lui crie l'assassinat du duc de Berry; elle arrive à Paris au milieu de l'émotion et du deuil. Elle trouve heureusement son fils en convalescence; les amis dont il est entouré dans sa mansarde lui ont donné les soins, la vigilance assidue, les tendresses, les veilles autour de son chevet, de la famille absente. Son cœur se dilate, les premières poésies de ce fils viennent de paraître en un petit volume. Ces poésies ont en peu de jours fait faire une sorte d'explosion à son nom. M. de Talleyrand lui-même, ce juge si dédaigneux et si infaillible, vient de donner le signal à l'admiration. On apporte à l'heureuse mère un billet écrit le lendemain même de la publication

du volume de son fils. Le diplomate y dit à la princesse *** qui lui a prêté le volume : « J'ai passé une partie de la nuit à lire. Mon insomnie est un jugement. Je ne suis pas prophète, je ne puis pas vous dire ce que sentira le public, mais mon public à moi, c'est mon impression sous mes rideaux : il y a là un homme. Nous en reparlerons. »

Ce n'est pas tout ; les amis de ce fils, confirmés dans leur bienveillance par cet applaudissement du public, hommes et femmes, ont profité du moment d'engouement pour donner un assaut de sollicitations au ministre des affaires étrangères ; M. Pasquier, homme très-lettré lui-même, a nommé le jeune poëte secrétaire d'ambassade à Naples. M. Siméon, ministre de l'intérieur et des lettres, a envoyé, de la part du roi Louis XVIII, une collection des classiques latins de *Lemaire* avec les témoignages les plus flatteurs de la satisfaction du roi lettré. Il y a joint spontanément une pension littéraire sur les fonds d'encouragement aux lettres; traitement destiné à subvenir à l'insuffisance de son traitement diplomatique. La vie, la fortune, l'ambition, la gloire, et surtout l'amitié générale, éclatent en même temps sur cette existence si longtemps attardée et désespérée. Le cœur de la mère

est inondé de bonheur. La célébrité de son fils, l'admiration universelle à Paris pour la beauté de sa fille Suzanne, la joie du présent, les perspectives de l'avenir, l'espoir d'une union désirée pour son fils et rendue facile désormais par la constance de la jeune Anglaise et par l'éblouissement que tant de célébrité et tant d'honneur littéraire jetteront aux yeux de la mère indécise, donnent un véritable enivrement aux pages du journal pendant ces trois mois. Elles sont trop intimes pour être citées, c'est un secret entre Dieu et son cœur. Mais il y en a une qui, en la relisant aujourd'hui, nous frappe par une étrange et prophétique coïncidence de lieux et de sentiments entre la destinée de la mère et celle de son fils.

Le soir du jour de Pâques 1820, elle note que se sentant comme *suffoquée par son bonheur et par le bonheur de ses enfants*, elle a éprouvé le besoin d'aller, à la chute du jour, répandre son cœur trop plein en actions de grâce et en larmes pieuses, dans cette église de Saint-Roch où elle a si souvent prié dans sa jeunesse. Elle prend avec elle sa fille Suzanne, et se cache sous l'ombre d'un pilier de l'église pour remercier Dieu de tant de faveurs à la fois. Le véritable hymne qu'elle écrit en reve-

nant sur son journal déborde encore des dernières gouttes de larmes, de piété et de jubilation, qu'elle a sans doute répandues dans cette extase de reconnaissance devant Dieu. Tous les fils devraient pouvoir lire de telles lignes, pour voir combien il dépend d'eux de donner d'angoisses ou de félicités au cœur de leur mère !

CLII

Le 3 juillet 1820, elle rouvre ainsi son journal interrompu par des semaines de voyages, de soucis, d'appréhension, et enfin de satisfaction plus douce.

Mâcon, 3 juillet 1820.

« J'ai eu tant d'occupation depuis le 31 mai, qui est le dernier jour que j'ai noté dans ce journal, que je n'ai pas pu marquer encore une des époques les plus intéressantes, celle tant désirée et si peu espérée du mariage de mon fils. Il a été célébré le 6 juin dans la chapelle du gouverneur de Chambéry; j'étais revenue de Chambéry le vendredi 2. Ma belle-fille a passé dans

la retraite les jours qui ont précédé son mariage. La cérémonie s'est faite à huit heures du matin, les assistants étaient : le gouverneur et sa femme, l'aide de camp du gouverneur, la marquise de la Pierre et ses filles, toutes quatre, M. le comte de Maistre, M. de Vignet et Mlle Olympe, leur sœur, Mgr l'évêque d'Annecy ; l'abbé d'Étiola a célébré le mariage. Ma belle-fille était vêtue avec toute la convenance possible ; elle avait une très-belle robe de mousseline brodée et un voile de dentelle superbe, qui la couvrait presque entièrement ; il est impossible d'avoir une contenance plus remplie de dignité, de modestie et de grâce et l'air plus pénétré de piété. Je ne peux dire tout ce que j'éprouvais en voyant mon fils arrivé enfin à ce moment si important de sa vie ; j'ai prié Dieu avec bien de l'ardeur, mais je me reproche toujours de ne l'avoir pas encore assez prié : que peut réserver de prières de reconnaissance et de joie dans son cœur une mère qui touche enfin pour son fils à un tel moment ! Son œuvre sur la terre est finie, le jour où elle a vu le bonheur assuré de tous ses enfants. Il m'en reste encore deux à contempler au pied de ces mêmes autels, dans une si touchante cérémonie. On me parle d'un mariage pour ma belle Suzanne ; heureux, heureux celui à qui Dieu destine un pareil ange visible !

« Alphonse, sa femme et sa belle-mère sont partis, après la double cérémonie de Chambéry et de Genève,

pour l'Italie. Il va lentement occuper son poste à Naples auprès du duc de Narbonne.

« J'ai ramené avec moi ma pauvre Césarine bien souffrante à Mâcon, afin de consulter pour elle en passant à Lyon. Dieu semble me ménager des peines maintenant en proportion de mon excès de bonheur. J'ai retrouvé aussi ma pauvre amie, M[me] Paradis, seconde sœur pour moi, à toute extrémité. Hélas! je m'y attendais trop! J'ai l'ai veillée jour et nuit, depuis quinze jours; elle n'avait de repos que quand j'étais là; elle a expiré en m'embrassant! Quelle amie dévouée je perds en elle! j'ai eu le bonheur de lui inspirer une foi et une résignation qu'elle n'avait pas autant que moi, au commencement de notre amitié; mais elle est morte en espérance et on pourrait presque dire en joie de Dieu. Que de vide autour de moi par cette perte! Elle logeait à Mâcon en face de nos fenêtres, et, sur le moindre signe de trouble ou de douleur sur mon visage, elle était là pour en prendre plus de la moitié. Elle m'a fait un legs considérable en souvenir de son incroyable attachement; elle voulait me donner toute sa fortune, n'ayant ni frère ni sœur; je n'y ai pas consenti, mais je lui promis que j'accepterais son petit domaine d'agrément de Saint-Clément à la porte de Mâcon. Sans cette incomparable amie qui cherchait mes tristesses et mes besoins pour mes enfants au fond de mon cœur, qui s'oubliait elle-

même pour venir à mon secours, et qui faisait très-souvent au delà de ses facultés, que serais-je devenue souvent? Ah! que notre affection dure et s'éternise dans le ciel! Je ne passerai jamais un soir ni un matin sans prier pour elle, et, quand je verrai devant ma fenêtre, de l'autre côté de la rue, cette fenêtre à jamais fermée, ou occupée par d'autres visages, comme mon cœur se fendrait de tristesse si je ne la revoyais pas plus haut dans le ciel!

« Que n'ai-je pas dû à mes amis ici-bas? Je crois vraiment que l'amitié est la forme visible de la Providence! le cœur de Dieu lui-même semble nous entendre, nous parler, nous comprendre, nous abriter dans le cœur de nos amis. J'en ai eu par privilége dans toutes les saisons de ma vie. Quand ils me sont enlevés, je ne crois pas les avoir perdus, tant ils me sont présents. J'en ai une bien charmante maintenant et bien chère dans cette belle et jeune Mme Delahante, ou plutôt, malgré la différence de nos âges, elle m'a adoptée comme une seconde mère, et je vois en elle une de mes filles de plus. »

CXIII

Dimanche, 16 juillet 1820.

« Des femmes du village, qui avaient entendu dire qu'on parlait dans les papiers publics de l'assassinat d'Alphonse, sur la route de Rome à Florence, par des brigands, ont eu la cruauté de venir me répéter en pleurant cette fausse nouvelle. On m'avait caché les journaux qui contenaient, à ce qu'il paraît, cette tragique aventure dont je ne conçois pas l'origine. Heureusement, j'ai reçu ce matin une lettre de lui, d'une date postérieure à celle qu'on donnait à mon malheur; j'étais rassurée avant d'être inquiète, néanmoins très-émue à cette seule idée. Que serais-je devenue, si je n'avais pas eu cette lettre? et combien de semblables bruits, imprimés par des journalistes, ne pourraient-ils pas tuer de mères? J'attends avec anxiété une autre lettre, car je crains toujours qu'il n'y ait eu un fondement quelconque à cette rumeur, et qu'Alphonse ne veuille me cacher quelque péril qu'il aurait couru! Je sais, par son ami M. de Virieu, qu'il redoutait de revoir en Italie une personne qui ne lui pardonne pas

son mariage. Serait-ce cela ? ou autre chose ? ou rien ! Que Dieu le bénisse et le protége comme je le bénis, mais lui seul peut protéger ! »

CXIV

Rentrée dans sa retraite à Milly, après tant d'agitations personnelles, elle s'attriste ici, dans deux ou trois notes, du vide qui se fait autour d'elle par le mariage de ses filles et de son fils. Puis elle s'afflige de s'affliger, puisque ces absences sont les conditions de leur bonheur. Son fils lui donne des inquiétudes, parce qu'il s'est trouvé jeté au milieu de la révolution de Naples. Les agitations politiques de la France, sous le régime de l'antagonisme des partis qui s'arrachent le pouvoir, la tourne aux réflexions politiques. Ces agitations passionnées lui font regretter l'unité de pouvoir et la discipline silencieuse d'une monarchie patriarcale. Nous donnons ici ces réflexions sans les juger. Un fils, en religion et en politique, a les sentiments de sa mère sans avoir ses dogmes. Le fils, en grandissant, ne s'alimente pas comme l'enfant

du lait de sa nourrice, mais du pain des hommes faits. Néanmoins, il est impossible de ne pas reconnaître que l'unité forte de pouvoir, dans le délégué du peuple chez les républicains, dans le roi chez les monarchistes, semble plus logique et plus salutaire aux sociétés que cet antagonisme acharné de ce régime mixte qu'on appelait alors le régime constitutionnel. Ce gouvernement, on ne peut se le dissimuler, tient les partis en état de guerre. Point d'état de guerre sans haine dans le cœur; la haine réciproque est un funeste élément de société : c'est là le fond de la pensée de cette sainte femme. La haine est l'opposé de la charité; la charité est Dieu; donc les gouvernements qui constituent les citoyens en état de guerre ne sont pas selon Dieu. A un instinct si pieux, il n'y a qu'une chose à répondre : c'est que l'humanité est si malheureusement organisée, qu'il n'y a qu'à choisir pour les peuples entre la paix et la liberté; mais la liberté est aussi divine que la paix. Lisons :

« Quelle déplorable espèce de gouvernement que celui sous lequel nous sommes, et qu'il faut cependant respecter puisque c'est la volonté du roi qu'il soit ainsi! Il me paraît tout à fait contraire à la paix et à

la charité qui doit régner entre les chrétiens ; on n'est occupé qu'à se juger mutuellement, à révéler tout ce ce que l'on peut savoir de mal les uns des autres; sous le prétexte du bien public, tout paraît permis ; on se fait une fausse conscience, on se gâte vraiment le cœur, et comme les hommes sont par leur mauvaise nature portés à la méchanceté, ils se livrent sans contrainte à ce triste penchant. La société devient impraticable : on se compte, on se choisit, on s'élève les uns contre les autres, on a peur les uns des autres ; une fausse honte s'en mêle, on parle souvent contre sa pensée, on n'ose pas soutenir les absents injustement accusés, de peur d'être traité comme eux, et l'on avale ainsi l'injustice comme l'eau. Et moi, qui sens vivement et bien vivement tout cela, je me gâte aussi, je deviens moins aimante ; il me semble que c'est contre les méchants uniquement, mais ceux que je blâme se justifient aussi par cette croyance. Mon Dieu ! redonnez-moi ma paix, faites que je ne me mêle en rien de ce dont je ne dois pas me mêler, et que je me sépare, autant qu'il est en moi, de cette inquiétude de notre siècle qui doit être si odieuse à vos yeux. Toute ma politique tient et doit tenir à toute ma religion ; elle me fait croire que le gouvernement purement monarchique est le meilleur, parce que c'est celui dont vous avez donné le modèle au monde, lorsque vous vouliez bien vous charger vous-même de gouverner les Israé-

lites et lorsque, d'après les duretés de leurs cœurs, ils vous demandèrent un autre roi que vous. Un roi donné par vous est absolument votre image, il doit garder toute sa puissance et toute son autorité ; plus il voudra y associer son peuple, plus il exaltera toutes les passions. Une monarchie n'est-elle pas une grande famille dont le roi est le père, et quel est le père sage qui rendrait chacun de ses enfants juge de sa conduite et de tous les motifs qui le dirigent dans chacune de ses opérations? qui leur donnerait le droit de tout blâmer, de tout dire, de tout écrire, soit contre son gouvernement, soit contre chacun de leurs frères, sauf même à être punis s'ils disent mal? N'aimerait-il pas bien mieux prévenir ce tort de ses enfants, que de le réprimer ensuite et de mettre entre eux une horrible mésintelligence? Un tel père serait-il donc vraiment un homme sage, et sa conduite serait-elle en rapport avec les vues de Dieu et avec le dogme de la charité? Voilà cependant à peu près l'image d'un gouvernement constitutionnel; mais, je le répète, nous devons nous taire, respecter et prier ; car ce qu'il y a de pis et de plus coupable, c'est de parler et d'agir contre un gouvernement établi; car, enfin, l'on peut faire son salut partout où la main de Dieu nous a placés. Mes réflexions ne doivent donc pas avoir d'autre but pour moi que de ne point participer à tout le mal qui se fait en ce moment; il faut pour cela peu de conver-

sation politique, plus de solitude, de réflexion et de prières : voilà ma politique à moi.

« Alphonse passe l'été dans une île appelée l'île d'Ischia, dans le golfe de Gaëte ; il en fait des descriptions délicieuses. Mais j'ai des inquiétudes sur la santé de Césarine et sur le mariage de ma Suzanne qui va toucher à ses vingt et un ans. Nous ne pouvons lui donner maintenant que bien peu de fortune, et si je ne profite pas pour elle de cette fleur incomparable de beauté qui peut légitimement séduire le cœur d'un honnête homme, et qui est une grâce aussi de Dieu à saisir quand il la donne, il me semble que je manquerais à mon devoir de mère.

« J'ai pris cette année l'habitude d'aller à l'église dès le matin avant le jour entendre la messe ; il me semble qu'il faut d'abord dérober ces prémices de la journée aux tracas ou aux plaisirs du monde, et rendre d'abord à Dieu ce qui est à Dieu, et puis au monde ce qui est au monde. J'éprouve bien de la peine quelquefois à sortir ainsi par tous les temps de la mollesse de mon lit et de la douce température de ma chambre, pour aller à ce qu'on appelle ici la messe des pauvres et des servantes ; mais ne sommes-nous donc pas tous pauvres des grâces de Dieu, et toutes les servantes de nos pères, de nos maris, de nos enfants ? Je suis bien récompensée un peu plus tard par le recueillement que je sens dans ces demi-ténèbres, par plus de fer-

veur dans mes prières, par le calme et par la force que me donne ensuite pour tout le jour ce sentiment de la présence de Dieu et de mon premier devoir accompli. Mon goût serait de vivre dans une plus complète retraite, mais quand je songe à mes deux dernières filles à marier, et à la convenance de les mêler un peu au monde dont elles doivent faire partie, je crois que je suis dans l'ordre, et je me rassure. »

CXIV

27 janvier 1821.

« Alphonse m'écrit de Rome qu'il est complétement heureux. Certes, ce n'est pas un langage auquel je fusse accoutumée de sa part ; il faut donc que ce soit bien vrai. Il m'envoie une somme pour son pauvre ami, l'abbé Dumont, le curé de Bussières, qu'il a toujours beaucoup aimé, et qui est dans la maladie et dans le dénûment. Cette marque de souvenir venant de si loin, pour un ami qu'il aurait pu oublier dans son bonheur présent et dans ses distractions, m'a bien touché le cœur. »

CXV

11 mars 1821.

« Bonne nouvelle ! J'espère marier assez près de moi, bien convenablement et presque en famille, ma belle Suzanne. M. de Montherot, un de nos parents, homme de trente-six ans, d'un esprit qu'on dit très-distingué et d'une belle figure, a été frappé de ses grâces dans une entrevue qu'il avait indirectement recherchée. Ce mariage ferait mon bonheur à cause des qualités du mari et du voisinage ; ses terres sont dans la Bourgogne et le Lyonnais ; cela puisse-t-il réussir ! Mon mari y est très-favorable ; Suzanne ignore encore qu'elle a été l'objet de ces entrevues et de ces chuchotements ; elle est si candide, si pure, si obéissante, que je ne doute pas de son aveu quand je lui en parlerai. »

CXVI

11 mars.

« Autre bonne nouvelle quelques jours plus tard. Dieu donne d'un côté, et il ôte de l'autre : rendons-lui grâces de ses dons et soumettons-nous à ses refus ; il m'est né un petit-fils ; ma belle-fille est accouchée heureusement à Rome, le 8 mars, d'un garcon joli comme un ange, à ce que nous mande son père, et qu'on appelle, comme lui, Alphonse ; il a été baptisé à Saint-Pierre de Rome ; son parrain a été un seigneur napolitain, nommé le marquis Gagliati, et sa marraine, la princesse Oginska, polonaise. Cette nouvelle m'a fait une joie extrême. On dit que cet enfant me ressemble, alors je me le représente comme était son père. Sa mère a entrepris de le nourrir, je désire fort qu'elle réussisse. Ils viendront dès qu'elle sera bien rétablie. »

CXVII

12 mai 1821.

« J'ai tout dit à Suzanne qui se doutait de quelque chose ; c'est la vertu et la raison même ; j'espère que Dieu lui enverra celui qui peut et doit la rendre heureuse ; en attendant, son imagination est si réglée, son cœur si pur, elle est si appliquée à ses devoirs qu'elle n'a pas un instant de trouble ni d'inquiétude, et qu'elle a une égalité de caractère, une paix d'âme qui m'enchantent. »

Ici une interruption de trois ans dans le manuscrit de ma mère ; soit que les volumes aient été égarés, soit que les angoisses dans lesquelles elle passa ces trois années, attristées par la mort de Césarine, éteinte de langueur après la naissance de son troisième enfant, à Chambéry, et par la maladie mortelle aussi de sa chère et belle Suzanne, ne lui aient laissé ni le loisir ni la force morale pour enregistrer ses larmes. Pendant ces années, son fils et sa belle-fille avaient fait aussi un voyage

en France, un autre en Angleterre; ils avaient perdu leur enfant. Une fille leur était née, idole de sa mère et de sa grand'mère; elle paraissait destinée à rappeler en tout l'image de cette grand-mère qui conservait toute sa beauté en avançant en âge.

On ne retrouve le manuscrit qu'à la date du 9 juin 1824. Toutes ces premières pages sont des sanglots; elles sont écrites au chevet du lit de langueur de sa chère Suzanne, dans toutes les péripéties de la maladie et de l'espérance; c'est une longue agonie enregistrée heure par heure, et la dernière heure ouvre le ciel à un ange et assombrit la terre à une mère inconsolable. Je n'en extrais que peu de notes monotones par leur accent d'abattement.

CXVIII

29 juin 1824.

« Voici un nouveau livre que je commence bien tristement, le cœur toujours déchiré du cruel état de

ma pauvre Suzanne ; j'ai eu un peu de répit pendant quelques jours, il me semblait que la maladie ne faisait pas de progrès ; mais hier j'étais désolée, tant la faiblesse, la maigreur, la décomposition de la figure m'ont paru affreuses... et cette pauvre enfant si douce, si calme, et cependant si triste ! Son mari était consterné aussi, car il est comme moi et ne peut pas renoncer à toute espérance, malgré tous les signes destructeurs qui devraient nous l'ôter depuis si longtemps. J'ai eu de mes amis et parents hier toute la journée ; je suis touchée, pénétrée de leur tendre intérêt, mais souvent cela me fait mal en reportant trop mes pensées sur mes cruels chagrins ; je soupire après une délivrance, comme si jamais dans ce monde on devait être délivré ! j'oublie trop que c'est le temps de l'épreuve. Oh ! je dois bien voir, par toutes celles de ma Suzanne, combien il faut être purifié des moindres fautes pour aller au ciel. Je pense que cette maladie est le purgatoire de cette chère enfant, et si, tout innocente qu'elle nous paraît, il lui en faut un comme celui-là, que sera le nôtre ? Tout est mortification pour elle jusqu'au peu de nourriture qu'elle prend.

« Nous n'espérons plus que dans les miracles, mais ils semblent toujours possibles à ceux qui les demandent comme moi. Le prince de Hohenlohe, dans les prières de qui l'Europe entière a foi en ce moment,

doit célébrer le saint sacrifice à son intention le 20 ; nous nous unirons tous d'esprit à sa prière, qu'on dit si efficace, à la même heure, le même jour, à l'église ici ; ah ! nous arracherons peut-être cette grâce à Dieu !

« Alphonse et sa femme sont en Suisse ; je leur ai écrit de revenir pour ne pas être seule et sans appui contre cette mort que je ne puis envisager sans désespoir, quoique je la voie tous les jours sur le visage de ma pauvre chère sainte Suzanne. »

CXIX

1er juillet 1824.

« Nous avons quitté hier la maison de campagne des Perrières, que nos bons amis les Cortembert nous avaient prêtée sur la colline qui domine Mâcon et la Saône. Le transport a été bien pénible ; cependant j'ai cru la reconquérir quand je l'ai ramenée dans notre maison à Mâcon ; je l'ai établie dans ma chambre, elle y est bien pour la fraîcheur, on la porte un peu le soir dans le petit jardin. Je refuse toutes les visites et nous sommes ici aussi retirées qu'à la campagne.

Notre messe du 20, à la même heure que celle du prince de Hohenlohe, a été bien édifiante, mais tout me dit qu'il n'y a plus d'espoir même par la prière ; je n'ose penser comment cet ange sortira d'ici et pour quel lit elle changera le mien !

« Alphonse, sa femme et leur petite Julia arrivent ; je trouve ma ressemblance parfaite sur le visage de Julia. Quel bonheur de se voir revivre et refleurir quand on se voit décroître et qu'on se sent défeuiller ! que je m'aime dans cette belle enfant ! C'est véritablement moi à cet âge, mais moi dans mon innocence et dans mon matin.

« Ma Suzanne, qui n'est plus qu'un ange, a encore reçu son Dieu lundi avec l'appareil ordinaire de cette sainte et terrible cérémonie ; je craignais qu'elle n'en fût bien troublée ; mais, par la grâce de Dieu, elle n'en a point été effrayée, sa piété et sa paix en ont été redoublées ; toute la journée elle avait un fond de bonheur, elle nous disait le soir : « *Parlons donc de ma « tranquillité;* j'ai fait tout ce que j'ai pu pour ma « conscience, tout ce que j'ai pu pour ma santé ; Dieu « fera tout ce qu'il voudra, je m'abandonne à lui. » Cependant elle a toujours beaucoup d'espérance, et elle est si bien préparée que ce serait une cruauté bien inutile que de chercher à la lui ôter. Au milieu de mes douleurs j'ai éprouvé une grande satisfaction par le retour d'Alphonse et de Marianne que j'ai trouvée

beaucoup mieux que je ne l'espérais; ils sont arrivés le jeudi 29 et repartis pour Saint-Point le samedi. Le mouvement de plusieurs personnes fatigue toujours ma Suzanne, malgré toutes les précautions.

« Alphonse est revenu mardi jusqu'à hier; il reviendra lundi et nous quittera le moins possible dans ces tristes moments : son bon cœur me donne toutes les consolations possibles. »

CXX

14 juillet 1824.

« Ma Suzanne est dans le sein de Dieu depuis avant-hier, jeudi, à dix heures du soir; je veux, autant qu'il me sera possible, rappeler toutes les circonstances de cette mort si édifiante, si douce, si consolante pour de vrais chétiens, et cependant toujours si terrible pour une pauvre mère. Au milieu de ma douleur, de mes cruelles angoisses, des scènes les plus attendrissantes, Dieu m'a donné par sa grande grâce une force dont je m'étonnais moi-même, et qui était bien sûrement le fruit de toutes les prières que l'on a faites pour nous, et dont j'ai reconnu bien particulièrement l'efficacité

par l'état si admirable de l'esprit et de l'âme de ma Suzanne pendant tous ces derniers temps.

« Malgré l'état si triste où son corps était réduit, dont j'ai déjà parlé l'autre jour, que je n'ai peint que bien imparfaitement et qui s'est aggravé de plus en plus, eh bien! il ne s'échappait pas une plainte de sa bouche, pas un signe de tristesse, elle pensait à tout, songeait même à ménager notre douleur. Le dimanche matin, la voyant très-mal, je fis prier M. le curé de venir le soir comme de lui-même. Elle fut bien contente de sa visite, et, pendant que nous étions ensemble auprès d'elle, elle me dit: « Maman, puis-je tout dire devant « vous? C'est que j'ai peur que cela ne vous fasse de la « peine, je n'en suis pas plus malade pour cela ; mais « je pense que le sacrement de l'extrême-onction est « une grâce qu'il ne faut pas négliger, et je voudrais « la recevoir. »

Elle avait déjà, pendant que nous étions aux Perrières, et sans que j'en susse rien, demandé à M. le curé de ne pas la laisser mourir sans lui donner tous les sacrements : il a profité alors de ce qu'elle lui en parlait encore, et, après lui avoir fait bien sentir tous les avantages de ce dernier secours, il est allé chercher tout ce qui était nécessaire, et lui a administré l'extrême-onction qu'elle a reçue avec une foi et une piété angéliques ; elle a demandé qu'on ne le dît pas à son mari qui heureusement était absent dans ce moment.

16

Mademoiselle de Lamartine et Sophie étaient présentes, et moi, cachée dans un cabinet à côté de sa chambre, comblée de douleur et de paix : j'avais souvent pensé à ce terrible moment, je croyais ne pouvoir le supporter; mais je n'étais plus la même après la cérémonie.

« Suzanne était gaie presque ; je lui ai fait plusieurs prières, plusieurs exhortations avec le même calme mutuel que si c'eût été un acte ordinaire de la vie ; elle demandait en souriant de différentes personnes : « Sont-« elles dans le secret ? » Le lendemain elle demanda à avoir une petite croix où un Christ fût bien marqué ; quoiqu'il y en eût un en relief dans la chambre et qu'elle en eût une image auprès de son lit, elle en voulait un dans sa main qu'elle pût baiser souvent. Je trouvai heureusement un petit crucifix d'argent tel qu'elle le désirait, et, depuis ce moment jusqu'à celui de sa mort, il ne l'a pas quittée ; elle le baisait bien souvent, et l'on voyait à chaque instant ses yeux s'élever au ciel ; elle n'a jamais pris la moindre chose sans faire le signe de la croix avant et après ; elle me demandait à tout moment des prières ; je lui en faisais de tête que Dieu m'inspirait, ou je lui lisais quelques versets des psaumes les plus consolants. Si c'était dans des crises de plus grande fatigue ou d'étouffement, et que nous croyons toujours une agonie, elle était calme, consolée par la prière. Les trois derniers jours se sont passés comme cela ; les nuits n'étaient pas tout à fait

sans repos : nous la laissions sur les huit ou neuf heures avec une garde qui couchait dans sa chambre, et une fille, que je regarde aussi comme une sainte, qui est à la maison depuis vingt ans, qui couchait dans un cabinet à côté ; nous nous relevions, Sophie et moi, plusieurs fois pour savoir comment elle était, et quoiqu'elle fût si bien disposée elle ne laissait pas de conserver de l'espérance ; elle ne parlait jamais de son enfant, et n'a point demandé à le voir ; je suis sûre que c'était par sacrifice. La veille de sa mort, elle dit à son mari : « Oh ! mon mari, qu'on est heureux, quand on est « dans la position où je suis, d'avoir fait tout ce qu'on « a pu, d'avoir la paix de l'âme ! Tu feras bien comme « cela si tu as une grande maladie. » Elle lui a répété avec force : « Tu me le promets, n'est-ce pas ? »

« J'oubliais de dire que, la veille, elle avait reçu la bénédiction pour le moment de la mort. Hélas! je lui donnais ma bénédiction tous les soirs depuis le lundi jusqu'au jeudi ; je croyais presque que chaque heure de la journée serait la dernière, et, quand j'étais au soir, il me semblait que j'avais beaucoup gagné, j'avais moins d'inquiétude pour la nuit. Le jeudi matin l'oppression était grande, il fallut la changer de lit : c'était une chose qu'on faisait le moins possible, parce que c'était toujours avec le danger qu'elle n'expirât dans l'effort que cela lui causait. C'est ma pauvre Sophie qui dirigeait tout cela, avec une patience, une adresse,

une douceur qui ne l'ont pas quittée une minute tout le temps de la maladie de sa sœur ; oh ! Dieu la bénira pour tous les soins qu'elle lui a donnés. Ce jour-là, elle avait de temps en temps comme de légères rêveries ; elle me dit le matin : « Maman, j'ai rêvé des « choses pénibles de vous ; vous portez-vous bien ? » Je lui dis que oui et lui demandai ce qu'elle avait rêvé : — « Des accidents » ;... et ses idées ne purent aller plus loin.

« Le curé vint ; elle lui dit à voix basse : « Je crains « de désirer trop la mort, parce que je me sens si bien « préparée et pleine de foi, que je ne le serai peut-être « jamais davantage ; si ma vie se prolonge, il faudrait « recommencer ces préparatifs de mon âme ; c'est « peut-être de la paresse ? »

« Alphonse était seul auprès de nous, il cachait ses larmes et l'émotion de sa voix ; elle lui parlait quelquefois et lui tendait les mains ; elle bénissait son enfant absent de l'appartement. « Ah ! qu'on l'élève, « disait-elle, dans la foi qui me rend tant de séparations « possibles à accepter ! »

« Je ne puis exprimer l'effet que me faisait son sourire quand ses yeux rencontraient les miens ; il éclairait tout à coup cette figure jadis si ravissante, maintenant si détruite, quand l'âme ne la transfigurait pas.

« C'était ordinairement moi qui priais tout haut

dans la chambre; son frère, à genoux près de la porte, écoutait et priait aussi. Oh! quel touchant spectacle!

« Vers sept heures, elle eut des rêveries plus prolongées, elle parut vouloir s'endormir; je me couchai pour profiter un moment de ce repos après tant d'insomnies; à minuit, je fus réveillée par un orage terrible qui ébranlait le toit; je courus écouter à la porte de Suzanne, n'osant ouvrir de peur de troubler son sommeil; je n'entendis rien, je me flattai que l'orage ne l'avait pas réveillée; à quatre heures du matin j'y revins; toujours même tranquillité; je fis alors un peu de bruit pour qu'on me parlât : effectivement une des femmes entr'ouvrit la porte et me dit que la nuit avait été bien paisible, qu'elle reposait et n'avait besoin de rien. Hélas! c'était vrai, mais je le pris dans le sens matériel; je revins me coucher jusqu'à cinq heures; alors je n'y pus plus tenir, j'eus un pressentiment, j'entrai dans la chambre sans qu'on s'y attendît, je vis la sainte fille dont j'ai parlé (Philiberte) à genoux, au pied du lit des lumières : je ne pouvais pas encore croire la vérité, je pensais qu'on faisait des prières qu'elle avait demandées; mais Sophie et Alphonse m'emmenèrent, et je vis trop alors que tout était fini...

« On fit partir son mari, incapable de supporter l'excès de sa douleur; je courus embrasser dans son berceau son pauvre petit Charles qui dormait bien paisiblement, sans se douter qu'il venait de perdre la

plus belle part de sa vie future. Alphonse est resté seul à la maison pour faire rendre les derniers devoirs à sa sœur...

« La garde et Philiberte m'ont tout raconté de cette nuit suprême. Les derniers moments ont été aussi doux que possible ; elle n'a point eu d'agonie ; quelque temps après que nous nous sommes retirés, elle a dit à sa garde : « Pourquoi ne vous couchez-vous pas ? » Celle-ci alors se retira derrière son lit comme pour se coucher : elle vit de là au bout de quelques moments Suzanne baiser sa petite croix ; puis elle a entendu quelques soupirs plus forts que les autres : c'étaient les derniers. Il était à peu près dix heures, et les deux femmes résolurent ensemble de ne rien dire de la nuit ; c'est ainsi que ma Suzanne est allée au ciel.

« Ma douleur n'est point amère ; depuis un an j'ai pleuré presque tous les jours d'avance le malheur que j'écartais de ma pensée, mais que je prévoyais malgré moi ; à présent je ne pleure plus : il est vrai que je suis dans l'étourdissement des premiers moments où l'on ne sent pas le coup à force de le sentir. Mon Dieu ! prenez-moi aussi ; je ne veux plus vivre que pour ce ciel que j'ai montré à mes deux filles et où elles m'appellent, et m'introduiront à leur tour. Ah ! les familles se déchirent ici, mais elles se renouent pour l'éternité dans l'éternité ! J'ai sa petite croix qu'on a trouvée

dans sa main, je la vénère, je la baise, je veux la porter jusqu'à ma mort.

« Je suis à Saint-Point, chez mon fils ; nous lisons Fénelon en famille : dans l'état de nos âmes, il n'y a que des livres parlant de là-haut qu'on puisse lire ; le reste est si court, si vain !... Que ferais-je sans ma Sophie (sa dernière fille) ? Elle se multiplie pour me cacher le vide des absents ou des morts. »

Longue interruption remplie par des absences et des retours de son fils, et par les soucis que lui donne l'affaiblissement de la santé de notre père.

CXXI

Mardi, 4 décembre 1824.

« Alphonse revient de Paris ; il n'a pas été nommé à l'Académie française ; c'est M. Droz qui l'a emporté sur lui, j'ai été fâchée d'avoir trop engagé mon fils à se présenter. J'ai été affligée surtout pour mon mari qui mettait un grand intérêt à ce succès ; enfin Dieu et les hommes ne l'ont pas voulu, il faut accepter cette peine sans aigreur et sans murmure ; toute sensible

qu'elle soit, elle n'est point comparable à des peines de cœur. »

CXXII

Mardi, 4 janvier 1825.

« Ces visites, ces compliments, ces joies, ce mouvement du premier jour d'une année qui ne rend rien de ce qu'on a perdu m'ont fait beaucoup de mal ; je n'ai pu que pleurer quand on m'a adressé quelques souhaits; mes souhaits sont en arrière : qui me rendra le passé ? J'ai eu un moment d'espérance d'avoir un second Alphonse dans un fils du mien ; toute espérance est détruite ; je suis bien heureuse maintenant de celui que j'ai, mais bien plus de sa tendresse pour moi que de ce qu'on appelle sa renommée ; il sait aimer, c'est tout ce que j'en veux ; puisse-t-il aimer ce que j'aime dans ces croyances qui me donnent la paix ici-bas et la vraie immortalité en perspective ! Je jouis bien d'avoir sa femme et lui auprès de moi tout cet hiver, et je m'afflige déjà à l'idée de l'inévitable séparation ; mais son sort est de vivre hors de France, il faut l'aimer pour lui, non pour moi.

« Les derniers moments de Bonaparte à Sainte-Hélène m'ont bien occupé l'esprit et fait faire bien des réflexions sur les voies de Dieu et le néant des gloires de ce monde. La mort de lord Byron, le grand poëte anglais, m'a aussi vivement et plus intimement frappée. Dieu est grand! Une seule chose est nécessaire : le craindre et l'aimer! Je suis allée annoncer cette dernière mort à mon fils, tout émue et toute tremblante comme si c'était un malheur personnel; peut-être, un jour, une mère tremblera-t-elle et pleurera-t-elle comme moi, en annonçant à son fils la mort du mien? Puisse-t-elle être à l'heure et selon la miséricorde de Dieu! peu m'importe sa mémoire, mais c'est sa félicité éternelle que je veux!

« Alphonse écrit un poëme intitulé *Child-Harold*, dans lequel il célèbre la mort héroïque de lord Byron, pour la cause de l'indépendance des Hellènes; il y a des passages qui me font de la peine; je crains qu'il n'ait un enthousiasme dangereux pour les idées modernes de philosophie et de révolution, contraires à la religion et à la monarchie, ces deux jalons de ma route qui devrait être aussi la sienne; hors de cette route, je ne vois que brouillards et précipices, et surtout le précipice sans fond de l'incrédulité.

« J'ai connu ces fameux philosophes dans ma jeunesse; faites, ô mon Dieu! qu'il ne leur ressemble pas; je lui fais de bien fermes représentations sur le

danger de ces idées, mais *l'esprit souffle ou il veut*, comme dit l'Écriture sainte. Une fois qu'une mère a mis au monde un fils et qu'elle lui a inculqué sa propre foi, que peut-elle ? que mettre toujours sa faible main entre le flambeau de cette foi et le vent du siècle qui veut l'éteindre! Ah! j'ai quelquefois de l'orgueil à cause de mon fils, mais j'en suis bien punie ensuite par mes appréhensions sur son indépendance d'esprit!

« Quant à moi, obéir et croire me semblent la seule sagesse selon mon état ; on dit que c'est moins poétique, mais je trouve autant de poésie dans la soumission d'esprit que dans la révolte. Les anges fidèles sont-ils donc moins poétiques que les anges élevés contre Dieu ? J'aimerais mieux que mon enfant n'eût aucun de ces vains talents du monde, que de se tourner contre ces dogmes qui font ma force, ma lumière et ma consolation ! »

CXXIII

20 février 1825.

« Même vie retirée sous le même toit, dans la tristesse et la lecture, avec Alphonse, sa femme, ma

Sophie dont l'éducation ne me donne aucune peine, parce qu'elle semble née tout élevée et toute pieuse dans son berceau. Nous lisons le soir avec mon mari et mes enfants, au coin du feu, tous les bons livres qui peuvent nourrir l'âme et l'esprit. Mon mari semble aimer maintenant cette vie toute retirée, et où les livres sont les seuls événements. Il vient un âge où les hommes se retirent de la scène grande ou petite qu'ils ont occupée, et où ils deviennent spectateurs assis et comme indifférents des choses du monde ; les livres alors sont leur spectacle principal : ils font repasser, par l'histoire, le monde réel, et, par les romans, le monde imaginaire sous nos yeux. Les livres sont véritablement la vie de ceux qui cessent de vivre en eux-mêmes, pour revivre une seconde fois dans les autres.»

CXXIV

Dimanche, 26 juin 1825.

Quel long intervalle sans une ligne dans ce livre ! C'est que j'ai été très-souffrante, je doutais de mon retour à la santé, je voyais la mort de près, je la voyais

avec effroi, je ne me sentais pas prête... l'est-on jamais assez? Je ne demandais une prolongation de vie que pour avoir le temps de me préparer et me purifier davantage; Dieu m'en a fait la grâce. Mais au moment de ma convalescence il m'a envoyé un vif chagrin, et et on me l'a appris sans préparation, par hasard. Alphonse, dans un petit poëme sur le sacre du roi, n'avait pas dit un mot du duc d'Orléans qu'il n'aime pas, parce qu'il a sur ce prince les préventions de son père et de toute la famille des Lamartine; il trouve quelque chose de louche et de peu convenable dans la conduite d'un prince de la famille royale, dont le père a eu le malheur de condamner à mort son parent et son roi, l'innocent et bon Louis XVI, qui a été ensuite accueilli, pardonné, comblé d'honneurs et de richesses par les Bourbons de la branche aînée, et qui, au lieu de leur témoigner un dévouement à toute épreuve, semble caresser tous leurs ennemis et se populariser à leurs dépens; il n'en parle jamais qu'avec une certaine amertume contre ce qu'il appelle cette déloyauté, et cela me fait de la peine, car je crois ce prince un honnête homme, bien innocent du crime de son malheureux père. J'avoue cependant qu'il devrait avoir plus de réserve qu'un autre dans son opposition, et ne pas s'entourer de tous les ambitieux mécontents, révolutionnaires ou bonapartistes, qui lui font ce qu'on appelle un parti; mais nous

devons bien présumer de ses intentions et ne pas accuser témérairement ce prince.

« Quand Alphonse me lut les vers de son poëme, où il célèbre tous les guerriers et tous les princes de la famille royale, sans dire un mot du duc d'Orléans, je fus très-affligée, affligée jusqu'aux larmes ; je le suppliai de ne pas passer ainsi sous silence un prince dans la maison duquel j'avais été élevée, et dont la mère et la sœur avaient comblé de bonté toute ma famille. Il résista longtemps avec obstination, disant que lui il ne devait rien au duc d'Orléans que le silence, qu'il devait aux rois Louis XVIII et Charles X l'honneur de les avoir servis dans le militaire et dans la diplomatie, et qu'il avait hérité de son père de l'inclination pour ces malheureux princes et de la répugnance pour leurs ennemis. Cependant j'obtins ou plutôt j'arrachai, à force de larmes et même en l'ordonnant au nom de mon autorité de mère, qu'il prononcerait avec convenance le nom du duc d'Orléans dans cet hommage aux Bourbons. Il le fit pour me complaire, mais il fut malheureux dans l'expression d'un sentiment qu'il n'éprouvait pas. Ces vers, qui faisaient allusion au 21 janvier et au meurtre de Louis XVI, parurent une insulte au duc d'Orléans ; je ne sais comment ce prince en eut communication par le libraire, avant qu'ils fussent même publiés. Il fit écrire une lettre à mon fils par notre parent, M. Hen-

rion de Pansey, qui était président de son conseil; M. de Pansey, au nom du prince, demandait en termes convenables à mon fils la suppression de ce passage. Mon fils répondit tout de suite, très-convenablement aussi, qu'il n'avait pas eu l'intention de blesser un prince dont la famille avait eu tant de bontés pour celle de sa mère et qu'il se hâtait d'écrire à son imprimeur de supprimer les vers pénibles à son insu pour le duc d'Orléans. Il écrivit en effet, par le même courrier, à son éditeur de retrancher ce passage. Tout semblait donc fini par là; mais le duc d'Orléans, ignorant qu'Alphonse avait obtempéré à ses désirs, et plus impatient qu'il ne convenait de cette suppression, fit écrire une seconde lettre dans laquelle il le faisait menacer de son crédit à la cour en lui disant de prendre garde, et qu'un premier prince du sang avait toujours assez de moyens de faire sentir son ressentiment à un jeune homme qui l'aurait si gravement offensé. A la réception de cette lettre, la fierté naturelle de mon fils s'est soulevée; il n'a voulu à aucun prix accorder à la menace ce qu'il avait tout de suite accordé à la prière, et il a ordonné courrier par courrier à son éditeur de rétablir le passage. Cependant, pour ne pas faire une offense sans explication au duc d'Orléans, il lui a écrit le même jour que les journaux ayant ébruité déjà cette lettre d'intimidation, qui ne pouvait être connue que par une indiscrétion du Palais-Royal, et que la sup-

pression du passage déjà cité par les journaux affidés à sa cour ne pouvant être attribuée qu'à une lâcheté déshonorante à son caractère, il se voyait contraint à le rétablir, et qu'il espérait que le prince comprendrait lui-même cette nécessité d'honneur et ne l'attribuerait pas à une intention de l'offenser. Il faut être juste : le duc d'Orléans répondit à l'instant qu'il comprenait cette nécessité d'honneur dans la nouvelle situation que la publicité donnée par les journaux de l'opinion libérale faisait à mon fils. Tout fut dit, et le passage parut.

« Mais ce fut pour moi un grand crève-cœur, plus grand même que je n'osai jamais le dire à mon mari et à mon fils ; car j'avais été comblée dans mon enfance des bontés de cette auguste maison ; j'avais appris de ma mère à en respecter et à en chérir le nom. Dans des circonstances pénibles pour ma mère et pour d'autres membres de ma famille, j'avais eu recours à l'affection de mademoiselle d'Orléans : elle avait été pleine de générosité et de cœur envers moi. Mon fils et mon mari ignoraient ces rapports intimes et je ne pouvais pas les leur confier. Qu'on juge de ma perplexité et de mon affliction en pensant que cette excellente princesse pourrait attribuer à tort, mais naturellement, à l'ingratitude ou à l'oubli une offense à sa maison qui lui venait de la main de mon fils ! J'ai passé des nuits dans les larmes ; j'ai écrit à made-

moiselle d'Orléans pour la détromper et pour lui exprimer toute ma peine; elle m'a répondu en amie plus qu'en princesse ; elle a bien compris ma situation et ma douleur. Grâce à Dieu tout est bien fini ; je crains seulement que cela ne laisse entre le prince et mon fils une froideur et une irritation secrètes, qui éloignent de plus en plus mon fils de cette maison où il aurait dû avoir des protecteurs naturels. Mais les préventions des gentilshommes royalistes des provinces contre ce nom d'Orléans sont injustes, extrêmes et coulent avec le sang du père au fils. Encore une fois j'ai eu bien du chagrin, et d'autant plus vif que je ne pouvais le confier à personne ; la fierté susceptible de mon mari n'aurait pas compris ma correspondance avec mademoiselle d'Orléans, ni les grâces que ma famille avait reçues dans plusieurs occasions.

« Alphonse va s'éloigner de nouveau pour longtemps; il croit qu'il sera envoyé en Allemagne ; je ne puis que pleurer quand j'y pense. Comme ma maison si pleine de vie, de bruit et de mouvement il y a quelques années, se vide ! Cela me fait penser à ces grands nids que je vois l'automne sur les ormes de la cour de Saint-Point ; au lieu des œufs et des petits, il n'y a plus que la neige, et le vent les emporte paille à paille ! Qu'est-ce que nous ? »

CXXV

18 septembre 1825.

« Mes enfants de Saint-Point sont enfin partis pour leur grand voyage. Ah ! que je me sens seule ! Ils vont habiter l'Italie, Dieu sait combien de temps ! Je vais retourner à la ville ; mon mari, depuis qu'il ne chasse plus, la préfère. J'en suis fâchée, j'étais bien dans ma tristesse au moins ici ; je vivais avec Nicole, le matin : ses *Essais de morale* me frappent comme des coups dans l'esprit ; avec madame de Sévigné, le soir, qui est ma causeuse favorite, et puis tant de pensées aux absents, hélas ! et aux morts !

« J'ai eu hier la visite de cet excellent, aimable et résigné M. de X..., qui avait tant désiré épouser ma Césarine. Nous n'avons parlé de rien, mais sa seule présence et sa tendresse m'en disaient assez ; j'ai bien pleuré ; tous ceux que je vois et qui ont aimé mes filles sont des souvenirs ; je pleurerai à présent toute ma vie. Cependant j'ai la certitude absolue de les revoir : quel bonheur qu'une foi comme la mienne ! quand la religion ne ferait que donner cette foi dans

la renaissance du passé et d'un passé si doux — qui est-ce qui n'a pas le sien? — il faudrait encore la bénir. »

CXXVI

24 octobre 1825.

« Je suis seule ici pour tout ranger et fermer dans la maison; tout le monde est parti avec mon mari pour la ville. J'ai été à Saint-Point sur une ânesse avec le jardinier, pour ranger aussi les livres, les orangers, les pots de fleurs, que ma belle-fille Marianne m'a bien recommandés en partant pour l'Italie. Je suis restée retenue par la pluie dans ce vieux et cher château désert, bien servie par cette admirable Marie Litaud qui est une sainte sur la terre, et qui gouverne la maison pendant l'absence de ses maîtres. J'ai fait son bonheur en la donnant à mon fils. J'étais si près de l'église, d'une église que j'aime tant, par tous les souvenirs des prières que j'y ai faites le soir avec ces chères petites, maintenant saintes; j'étais entourée de livres, trop peut-être. Je jouissais de ce silence et de cette solitude, au coin du grand feu du salon, et je tâ-

chais de m'y recueillir dans les pensées éternelles, avant de me replonger dans le mouvement et dans le bruit de ce vain monde. J'ai reçu de bonnes nouvelles de Florence où sont établis mon fils et sa femme. Ce qu'ils ont fait ici est bien ; il faut avoir un lieu de repos en perspective pour ses pensées comme pour ses meubles. Des articles du journal de Mme de Genlis attaquent vivement les poésies de mon fils ; c'est une guerre héréditaire de famille à famille ; Mme de Genlis et ma mère avaient deux camps opposés au Palais-Royal. Ces blessures à la renommée de mon fils m'ont été très-sensibles ; j'aurais voulu qu'on répondît ; c'était de la vanité de mère ; il vaut mieux accepter ces humiliations sans ressentiment. A quoi servirait donc la charité si ce n'était à pardonner ces coups d'épingle ! Pourquoi désirer ces supériorités en tout genre, pour soi ou pour ses enfants ? Si on les a, le devoir est de les mépriser ; et si on ne les a pas, le devoir est de ne pas les envier aux autres : les dons de Dieu sont des grâces et non pas des mérites. Je tâcherai de m'habituer à ces dénigrements dont certains journaux, surtout les journaux orléanistes et bonapartistes, accablent mon fils. Je n'ai que trop d'amour-propre placé sur sa tête, ce n'est qu'un déguisement du mien ; mais je suis sa mère aussi, il faut que je me pardonne. »

CXXVII

1er février 1826.

« Je n'écris plus; les soins des pauvres pendant ce rude hiver m'absorbent en ma qualité de présidente du bureau de charité de la ville ; je ne suffis pas aux distributions; je suis bien aidée par une jeune femme accomplie, Mme de Villeneuve, dont le mari est préfet du département; elle est pour moi comme une fille : je ne sais pourquoi les jeunes femmes ont pour moi tant d'amitié. Je pense que c'est en retour de mon inclination pour elles, qui se change si vite dans mon cœur en tendresse, par l'habitude d'aimer mes filles qu'elles me rappellent. Mme de Villeneuve m'a dessiné des écrans charmants, qui portent chacun une vue des différents châteaux ou maisons habités par Mme de Sévigné ; Mme de Sévigné est pour moi comme une aïeule de cœur et d'esprit; Mme de Villeneuve a pensé que ces souvenirs me seraient une illustration de ses œuvres qu'elle voit sans cesse sur mes genoux ou sur ma cheminée. Quelle bonne compagnie on se fait avec les morts de sa préférence ! »

CXXVIII

27 avril 1826.

« L'abbé de Lamartine est mort; il y a longtemps que sa vie était une longue attente de ce moment. J'espère que Dieu sera bon pour lui qui était si bon pour les autres. Il avait été jeté malgré lui dans l'état ecclésiastique qui ne lui convenait en rien ; il vivait en solitaire dans sa belle terre de Montculot; il l'a laissée à Alphonse à la charge de faire une pension à mon mari et de donner à chacune de ses cinq sœurs un capital. Nous lui écrivons de demander un congé pour venir arranger ses affaires, et prendre possession de cette belle demeure et de ces belles forêts. »

CXXIX

24 mai 1826.

« J'ai eu une peine cruelle ces jours-ci, par une terrible affaire d'Alphonse, occasionnée par un passage

de son poeme de *Childe Harold*, relatif à l'Italie. Il a été gravement blessé en duel par le colonel Pepe; j'en ai tant frémi pour son âme autant que pour sa vie, que je ne veux pas en écrire davantage ici! S'il a été coupable aux yeux de Dieu, il a été sûrement repentant.

« On me mande qu'il est rétabli et que tout est apaisé. Il écrit maintenant, dans ses heures de loisir, des vers très-religieux qu'on appelle des *Harmonies*, et dont il m'envoie quelques fragments qui sont bien selon mon cœur. Ah! voilà l'usage que j'ai toujours désiré qu'il fît d'un talent qui n'est véritablement divin que s'il remonte à Dieu. »

CXXX

Milly, juillet 1826.

« Je passe trois jours à Milly, je ne me suis pas ennuyée; je voudrais pouvoir demeurer ici, mais avec mon mari et Sophie. Il est trop triste pour les uns et les autres d'être ainsi séparés; j'éprouve d'une manière très-sensible, à présent, les langueurs de l'âge qui s'avance; je n'ai plus cette activité physique et morale qui me faisait jouir vivement, même dans la solitude;

je sens la pesanteur de soixante ans que je vais avoir, j'ai peine à me le persuader, mais les voilà ; je n'en suis pas triste ; seulement je voudrais que Dieu me fît la grâce de bien employer le peu qui me reste de facultés et de vie, et de ne songer qu'à me bien préparer à cette éternité qui s'avance si rapidement. Et je suis encore toute distraite, très-occupée des choses de la terre ; j'ai vu par exemple avec trop d'intérêt peut-être la beauté des vignes ; il y a eu une sécheresse affreuse qui les avait un peu consumées ; mais à présent, surtout ici, elles reprennent parfaitement, elles sont superbes. C'est toute notre année future qui est suspendue avec ces petites grappes d'un arbrisseau. L'homme est vraiment comme un insecte qui ronge une feuille et qui meurt si la feuille périt. Mon Dieu, protégez notre feuille, la feuille surtout de nos pauvres gens!

« Alphonse est chargé d'affaires du roi en Toscane, à Lucques, à Parme, et maintenant que tous les ambassadeurs sont absents dans toute l'Italie, excepté Rome, on a augmenté de vingt mille francs son traitement. On est très-content de lui, et lui très-content de sa position ; il représente seulement avec un peu trop de luxe son pays ; mais la Providence aura soin de lui. Je n'ai plus besoin de m'en occuper, il me rend bien en tendresse et en dévouement, plein de sollicitude pour mes petites affaires, toutes les peines et

tous les sacrifices qu'il m'a coûtés dans sa jeunesse inquiète. Je serais une heureuse mère si je n'avais pas perdu les deux fleurs de ma couronne : ah! quel vide leur disparition fait dans mon jardin quand je m'y promène le soir, et que mon regard et mon oreille les cherchent! Il faut me détacher de plus en plus, bon gré mal gré, de ce monde; je sens le soir; combien d'heures me reste-t-il à compter dans ce misérable monde? Dieu le sait, je ne compte pas, je m'abandonne à lui; je lui demande de n'y rester que pour me laisser le temps d'en mériter de sa bonté un plus permanent. J'ai entrepris un ouvrage de tapisserie qui durera peut-être autant que ma vie; c'est un tapis de pied pour la chambre d'Alphonse à Saint-Point; ils penseront en le foulant aux pieds après moi que chacune de ces mailles a été dans son temps une pensée pour lui. Hélas! ce fragile tissu subsistera cent ans au moins, après que ni moi ni eux nous ne serons plus... Je suis triste. »

CXXXI

Dimanche, 3 décembre 1826.

« Il y a quelques idées de mariage pour ma Sophie, puis mon œuvre sera faite : je pourrai dire comme le vieillard Siméon : Maintenant, Seigneur, renvoyez votre servante. C'est un gentilhomme de Mende, dans les montagnes des Cévennes, nommé M. de Ligonnès. On le dit accompli de caractère et d'une fortune qui, sans être considérable, sera suffisante; ce pays n'est pas un pays de luxe, et ma Sophie est la raison et la piété même. »

CXXXII

Le 5 mai 1827.

« Mon beau-frère aîné, le chef de la famille, M. de Lamartine, est mort dimanche dernier à onze heures

du matin, il avait près de quatre-vingts ans ; il a conservé jusqu'au terme sa vigoureuse tête; sa sœur et moi nous avons reçu son dernier adieu et son dernier soupir. Il est fort regretté dans le pays; c'était un homme d'un esprit très-supérieur et très-cultivé ; il avait des connaissances presque universelles, sa conversation était prodigieusement intéressante et étendue ; il avait régné toute sa vie dans la famille et dans le monde ici. Il avait été officier dans les chevau-légers du roi Louis XV, dans sa première jeunesse ; sa santé frêle l'avait rappelé de bonne heure à Mâcon, où il avait dirigé la grande fortune embarrassée de mon beau-père ici, en Bourgogne et en Franche-Comté. On l'écoutait comme un oracle, et il le méritait. Il avait été lié avec tous les hommes éminents de l'Assemblée constituante, de la science et de la littérature : M. de Buffon, Mirabeau, les économistes. Il tenait ici un bon état de maison avec ses sœurs, non mariées comme lui; il a laissé sa terre de Saint-Pierre indivise à Alphonse et à Cécile, sa nièce, Mme de Cessia ; et sa belle terre de Monceau à sa sœur, Mlle de Lamartine, qui la remettra à sa mort à Alphonse. Rien ne se décidait jamais dans la famille que par lui ou d'après lui. Cet empire absolu avait bien souvent contrarié mes vues à moi, et m'avait causé des peines sensibles, soit pour les mariages de mes filles, soit pour la direction à donner à mon fils. Mais peut-être avais-je tort, puis-

qu'enfin tout a été si bien pour eux. M[lle] de Lamartine, sa sœur, demeure fort riche ainsi, mais en réalité bien pauvre de cœur, car elle se refuse absolument tout pour tout donner aux malheureux; c'est la sainte la plus détachée de la terre que j'aie jamais connue, et elle n'a rien dans sa sainteté de blessant ou d'exigeant pour autrui; sa piété, une fois qu'elle sort des églises ou de son oratoire où elle passe sa vie, se tourne tout en bonté et en douceur; elle a le sourire des bienheureux sur la bouche et des visions du ciel dans le regard; elle a le malheur seulement d'être trop scrupuleuse pour elle-même; elle ne se fie pas assez à la générosité de Dieu; mais c'est la bénédiction d'une maison et même de toute une ville.

« Les préliminaires du mariage de Sophie sont accomplis; c'est M. de Morangies, notre voisin et notre parent par sa femme, qui nous a présenté la demande et le jeune homme. J'ai été enchantée de son extérieur modeste et réfléchi, de son ton exquis et de sa délicatesse admirable en toute chose. Je crois que c'est un de ces hommes rares qui donnent au premier regard la conviction du bonheur qu'ils doivent assurer à une femme, Mais, hélas! il emmènera ma Sophie bien loin; ils ne viendront passer que six mois de l'année avec nous! Que deviendrai-je sans cette enfant qui m'était restée comme l'ombre de toutes les autres? Elle était candide comme à huit ans et mûre d'esprit comme

à soixante ; c'était mon conseil et ma confidente pour tout; je pense que c'est ce perpétuel entretien à cœur ouvert avec elle qui l'a tant avancée en raison; quant à sa piété, elle est d'un ange, et je n'en craindrais que l'excès, si l'on pouvait jamais être trop pieuse. C'est la mère de famille avant la famille ; ses enfants, si Dieu lui en donne, seront bien heureux.

« J'irai l'accompagner à Mende, et j'y passerai peu de jours pour ne pas abandonner longtemps mon mari qui souffre de son infirmité, mais surtout de l'inquiétude et de l'ennui en mon absence. »

CXXXIII

13 janvier 1828

« Écrirai-je encore beaucoup de 1800 dans ce livre? Dieu seul le sait; je me livre à lui. Ce qui m'afflige c'est que je tiens encore à la terre par tant de désirs passionnés; cependant mon cœur est bien réellement tout à Dieu, et je le prie, je le supplie, d'avoir pitié de moi et de ma famille. L'état de la France me fait peur; les journaux soufflent l'incendie non-seulement dans les opinions, mais dans les cœurs. Nous avons eu de

grandes luttes pour les élections ici entre M. de Rambuteau et M. Doria ; Dieu est bien offensé dans ces luttes où l'on se dénigre et se calomnie mutuellement. M. de Villèle a été renvoyé du ministère ; on s'acharne sur la religion qui est mon seul souci en politique. Je n'aime pas cette guerre éternelle d'invectives entre les journaux des divers partis. Comment concevoir cette liberté sans limite de la presse qu'on dit être la nécessité du gouvernement constitutionnel ? J'ai peur que ce gouvernement, dans lequel nous avons tant espéré, ne nous donne que des tempêtes jusque dans les familles ; c'est bien plus souvent l'esprit des hommes que l'esprit de Dieu qui souffle dans ces feuilles malfaisantes. Mon Dieu, que tout est donc vanité dans les systèmes de gouvernement !

« M. de la Maisonfort, le ministre du roi à Florence, est mort à Lyon en retournant en Toscane. M. de Vitrolles est nommé à sa place, on croit qu'il n'ira pas de longtemps à son poste ; cela va retenir indéfiniment Alphonse en Italie. Sophie, qui a fait toute ma société et toute ma consolation cet hiver, va repartir pour Mende. Mon pauvre mari est toujours bien souffrant de son infirmité douloureuse habituelle; je me consacre entièrement à lui, je tâche de lui faire oublier le temps, je voudrais l'oublier moi-même jusqu'au retour de mon fils d'Italie. On parle de le nommer ministre de France on ne sait où ; que deviendrai-je si c'est un

exil dans un éloignement sans terme ? Que le soir est triste après une vie d'inquiétude ! Où me réfugierais-je, si ce n'était dans la prière, qui me calme toujours comme l'entretien avec un ami tout bon et tout-puissant ? Ah ! qu'on est heureux de croire à cette communication sensible de la créature avec le Créateur ! »

CXXXIV

15 avril 1828.

« Me voici encore à Milly ce matin, pour quelques instants seulement. C'est toujours là que je suis plus disposée à écrire quelques articles dans ce journal si négligé, et je pense, bientôt tout à fait abandonné. Je ne me sens plus le même intérêt à l'écrire ni même à le relire. Les événements s'éloignent si fort, tout s'écoule si rapidement ; en vieillissant on sent si bien la vanité de tout, qu'on a moins de zèle à conserver des souvenirs. Il n'y a que ceux du cœur qui me touchent, et je n'ai pas besoin de les écrire. Cependant il y a encore quelques époques que je veux marquer de temps en temps, pour mes enfants plus que pour moi-même. Les derniers pas sont ceux qui mènent au ciel, il ne

faut pas les négliger. Je m'aperçois de ma vieillesse, les autres prétendent qu'ils ne s'en aperçoivent pas du tout et que j'ai ma figure de trente ans; mais les ombres grandissent derrière moi, comme dit Virgile que je lisais ce soir dans la traduction de Boisgermain. »

CXXXV

15 septembre 1828.

« Alphonse est enfin arrivé le mercredi 10 de ce mois, avec sa femme, sa belle-mère et sa si charmante petite fille, tous en assez bonne santé. Grâce et mille fois grâce à Dieu! Alphonse est cependant bien maigre, ce qui me fait de la peine; mais il faut que je m'accoutume à cela. J'ai été bien contente, bien émue, bien occupée, et à mon âge les grandes agitations, soit de plaisir, soit de peine, sont toujours un peu difficiles à supporter; aussi ma santé est moins bonne qu'à l'ordinaire; mais on se remet facilement quand on a le cœur content, ce qui est si rare dans ce monde; j'ai cependant toujours bien des choses qui troublent le mien.

« Il est impossible de rien voir de plus joli et de plus aimable en tout pour son âge que Julia; c'est un

vrai trésor ; elle est élevée à merveille. Sa mère est de plus en plus parfaite, simplement, sans aucune affectation, remplissant tous les devoirs de piété ; elle a encore acquis beaucoup pour son talent, elle peint à merveille, et nous a apporté plusieurs tableaux charmants, entre autres des portraits admirables de Julia. »

CXXXVI

Milly, 3 octobre 1828.

« Je suis toute seule ici depuis le lundi 22 septembre ; j'y suis venue faire nos tristes vendanges. Alphonse, Marianne, sa mère et Julia, étaient partis le mercredi 17 pour Montculot, où ils ont été reçus comme autrefois les anciens seigneurs. On était venu au-devant d'eux, les femmes en blanc, les hommes tirant des coups de fusil. Ils ont rendu une fête très-belle dans les jardins du château qui se confondent avec les bois.

« De là, Alphonse est parti seul pour Paris où ses amis l'ont appelé pour lui confier qu'on parle de coup d'État. Alphonse assure qu'il échouera, et que les Bourbons, qu'il aime comme moi, succomberont contre l'esprit public s'ils affrontent la bataille. Il a peut-être

raison ; on voit mieux quelquefois son pays du dehors que du dedans. Quant à moi, je suis consternée de cette fièvre avec redoublement de tous les matins, que les journaux des deux partis donnent aux plus sages; il me semble que tout doit se briser dans un gouvernement sujet à de pareils chaos d'opinion. »

CXXXVII

7 novembre 1828.

« Alphonse arrive, il a été très-bien reçu, particulièrement par le roi (Charles X). On l'aurait envoyé tout de suite premier secrétaire en Espagne, s'il avait accepté ; il a préféré attendre Londres, qu'on lui a promis dans un an et d'où l'on sort toujours ministre plénipotentiaire. Il m'a rapporté un beau lustre pour mon salon de Mâcon, et beaucoup d'argent dont il a deviné que j'avais un extrême besoin pour mes affaires afin de ne pas contrister mon pauvre mari. Que je suis heureuse de cette réunion ! Mes enfants vont passer l'hiver avec nous à Mâcon ; ils sont maintenant à Saint-Point. Alphonse m'a envoyé des vers qu'il vient d'y composer et qui m'ont bien émue ; il y dit précisé-

ment ce que je pense: il est ma voix, car je sens bien les belles choses, mais je suis muette quand je veux les dire, même à Dieu. J'ai, quand je médite, comme un grand foyer bien ardent dans le cœur, dont la flamme ne sort pas; mais Dieu qui m'écoute n'a pas besoin de mes paroles; je le remercie de les avoir données à mon fils. »

(Ici un hymne de reconnaissance et de bénédiction à ce fils.)

CXXXVIII

13 juillet 1829.

« Sous cette date et dans cette longue lacune je place mon voyage de Paris; grâce à mon fils, il a été une ivresse continuelle. J'ai eu tant de bonheur à revoir cette ville de mon enfance et à connaître les nombreux amis qu'Alphonse y compte maintenant parmi les hommes les plus distingués de naissance et de talents! Madame Récamier, à qui on dit que je ressemble, m'a accueillie avec une grâce incomparable; j'ai assisté chez elle à une lecture de M. de Chateaubriand, il a lu une tragédie de *Moïse;* sa figure m'a plus frappée que

ses vers; il a l'air majestueux d'un roi entouré de sa cour. J'aime mieux l'air naturel et modeste de beaucoup d'hommes de grand nom et de grand talent qui étaient là, ou que j'ai vus dans mon enfance. Cependant, c'est un grand prestige pour moi que la gloire; je pensais que si mon fils en avait jamais seulement une faible partie, je serais trop fière. Mais je demande à Dieu bien d'autres choses avant celle-là pour lui. »

CXXXIX

21 septembre 1829.

« Ce pauvre enfant me comble de tendresse, c'est toujours lui maintemant qui vient à mon aide dans mes jours de difficulté ou de détresse. Il vient encore de se charger de payer pour nous la rente de trois mille francs que nous devons à ma belle-sœur, madame de Villars. Je consigne ici tous ces traits de sa tendresse pour moi, et je renouvelle dans l'abondance de mon cœur les mille et mille bénédictions que je dois à Dieu pour mes enfants.

« Alphonse n'est pas ici en ce moment, il est dans sa terre de Montculot près de Dijon; il a refusé l'appel

que lui faisait le nouveau ministre, M. de Polignac, dans la crainte d'associer son nom à un ministère qui excite une grande clameur publique de réprobation. M. de Polignac a insisté ; mon fils lui a répondu qu'à aucun prix il ne voulait risquer d'être complice, même subordonné, d'un coup d'État contre la Charte ; que ce coup d'État, dans son opinion, renverserait les Bourbons ; qu'il savait bien que M. de Polignac n'avait pas actuellement l'intention d'en faire un, mais que l'hostilité réciproque du ministère et du pays amènerait, malgré M. de Polignac, ce résultat fatal ; il priait M. de Polignac de l'oublier. Mon fils m'a envoyé sa lettre que je trouve malheureusement très-bien raisonnée ; cela va aigrir ses amis du gouvernement, et peut-être arrêter toute sa carrière diplomatique. Je pense que c'est en effet une grande défaveur pour lui, mais il faut agir selon ses principes, coûte que coûte. L'opinion est la conscience des hommes politiques. Peut-être cela lui sera-t-il utile dans l'avenir ?

« Il y a aussi en ce moment une place vacante à l'Académie française : beaucoup d'académiciens, entre autres M. Lainé et M. Royer-Collard, ont écrit à mon fils de se présenter, avec la certitude cette fois d'être admis. Il s'y est refusé avec une fierté que j'ai peut-être tort d'approuver : on l'a refusé une première fois, il ne veut à aucun prix solliciter de nouveau ; comme il est interdit de nommer un candidat qui ne fait pas

de nouvelles visites aux académiciens, je crois qu'il ne sera pas nommé. Mon amour-propre ambitieux pour lui en souffre, je l'avoue; mais que Dieu l'humilie, j'y consens avec *toute la partie supérieure* de mon âme!

« Il faut pourtant que j'inscrive ici une grande jouissance qu'il a eue, cet amour-propre de mère si peu écrasé encore. Dans une séance publique donnée par l'académie de Mâcon, il y a trois semaines, il y avait prodigieusement de monde, tout le conseil général, toutes les notabilités de la ville et des environs; c'était imposant. On a lu beaucoup de choses fort intéressantes : M. de Lacretelle, un chapitre de l'*Histoire de la Restauration*; M. Quinet, jeune homme distingué par ses connaissances, un fragment d'un *Voyage en Grèce;* Alphonse devait dire des vers, on les attendait avec impatience; quand son tour est venu, on a applaudi d'avance, on s'est écrié qu'on voulait le voir : il s'est levé avec convenance et a commencé à faire une petite improvisation en prose pour attirer la bienveillance de ses concitoyens et dire combien il était sensible à leurs suffrages; cet exorde a plu excessivement; les applaudissements ont été très-vifs. Puis il a dit une épître à M. de Bienassis, dans laquelle il y a des morceaux de poésie touchants; il a été souvent interrompu par les signes les moins équivoques de satisfaction; nous avons été vivement émues, Marianne et moi, et comblées ensuite de félicitations;

et, je crois pouvoir le dire, de bonheur et d'orgueil ; vraiment il me semble que celui-là est un peu excusable. Dieu le veuille ! il voit bien que ce que je désire le plus de ce beau talent, c'est qu'il tourne uniquement à sa gloire.

« A présent, parlons de mes autres enfants qui doivent aussi me donner de l'orgueil pour toutes leurs bonnes qualités. J'aime à redire au Seigneur dans mon allée de jardin de Milly, sous l'ombre de cette maison qui a vu naître cette chère famille, ce verset d'un psaume : « Seigneur, vous avez été mon attente, mon « espérance depuis ma jeunesse, ne me délaissez pas « aux jours de ma vieillesse ! Ne me retirez pas votre « droite, lorsque mes forces viendront à me faillir ! »

« Hélas ! hélas! je commence à réfléchir beaucoup à la décadence de ma vie, si courte en avant et qui me paraît si longue par tout ce qui l'a remplie en arrière. »

CXL

Milly, 21 octobre 1829.

« Aujourd'hui, anniversaire du jour de naissance de mon premier-né ; je suis seule ici et j'ai consacré

ce jour à ces réflexions qui me nourrissent et qui me fortifient contre la mort. Que de tours et de retours j'ai faits ainsi, à différentes dates de ma vie, dans cette allée de la méditation, tantôt mon chapelet à la main, tantôt les mains jointes, quand personne ne pouvait me voir de la maison, à prier ou à méditer ! Hélas ! que serais-je souvent devenue dans toutes mes tribulations intérieures et extérieures, si la bonté secourable de Dieu ne m'avait pas visitée dans mes pensées, et ne m'en avait pas suggéré de plus saintes et de plus consolantes que les miennes ! C'est une grande grâce, je le reconnais, que ce goût pour le recueillement en Dieu, qui m'a fait dérober presque tous les jours de ma vie quelques heures ou seulement quelques minutes pour m'occuper exclusivement de lui. Il aime ces entretiens cœur à cœur avec sa divine miséricorde, il me semble qu'il incline son oreille pour entendre battre le cœur pieux qui s'ouvre à lui ! Aujourd'hui je l'ai senti plus que jamais, et j'en suis sortie baignée de larmes sans m'en être aperçue pendant que je marchais dans l'allée ; il m'a semblé que toute ma vie se ranimait pour repasser devant moi et devant lui, mon créateur et mon juge !

« Oh ! que son jugement qui s'approche soit indulgent !

« Je me suis vue, comme si c'était hier, enfant jouant dans les grandes allées de Saint-Cloud, puis

toute jeune chanoinesse priant et chantant dans la chapelle du chapitre de Salles, indécise si je ne ferais pas mes vœux comme mes compagnes, et si je ne consacrerais pas toute ma vie à ces chants de notre bréviaire et à ces louanges du Seigneur, dans ce lieu de retraite entre le monde et l'éternité. J'ai vu mon mari jeune, beau, en riche uniforme, venir visiter sa sœur, chanoinesse, madame de Villars, chez qui j'avais été mise en tutelle comme plus âgée et plus raisonnable que moi ; je me suis aperçue qu'il me distinguait entre toutes et qu'il profitait de toutes les circonstances pour venir visiter sa sœur au chapitre ; moi-même j'ai aimé en lui cette noble expression, cette grâce un peu militaire, cette franchise de regard et cette fierté qui ne semblait s'adoucir que pour moi. Je me suis rappelé mon émotion de joie renfermée dans mon cœur, quand il m'a fait interroger enfin par sa sœur pour savoir si je consentais à ce qu'il me fît demander en mariage ; puis notre premier entretien devant sa sœur, puis nos promenades dans les environs du chapitre avec les chanoinesses plus mûres que moi, puis la demande et les longs obstacles de la famille, et tant de larmes versées pendant trois ans d'incertitudes devant Dieu, pour obtenir ce miracle du consentement de ses parents, qui paraissait véritablement impossible ; enfin nos années de bonheur dans cette pauvre petite solitude de Milly, bien plus humble encore alors qu'au-

jourd'hui ; mon désespoir quand, à peine mariés, il sacrifia tout, même moi, pour aller faire son devoir désespéré, à Paris, en défendant comme simple volontaire le palais du roi au 10 août ; la protection divine qui le fit échapper tout en sang du jardin des Tuileries, sa fuite, son retour ici, son emprisonnement, mes transes sur sa vie, mes visites au guichet de sa prison où je lui portais mon fils à embrasser à travers les grilles, mes courses avec mon enfant dans mes bras par toute la ville, et à Dijon et à Lyon, pour attendrir ces rudes représentants du peuple, dont un mot était pour moi la vie ou la mort ! la chute de Robespierre, le retour à Milly, la naissance successive de mes sept enfants, leur éducation, leurs mariages, la disparition de la terre de ces deux anges dont les autres ne me consolaient pas !

« Et maintenant le repos qui vient après tant de lassitude ! Le repos, oui, mais aussi la vieillesse, car je vieillis, quoi qu'on me dise. Ces arbres que j'ai plantés, ces lierres que j'ai semés moi-même au nord de la maison, pour que mon fils ne mentît pas même dans ses vers quand il décrivit Milly dans ses *Harmonies*, ces touffes qui couvrent maintenant tout le mur depuis les caves jusqu'au bord du toit, ces murs eux-mêmes qui se couvrent de mousse, ces cèdres qui étaient hauts comme ma dernière fille Sophie à quatre ans, et qui maintenant me laissent passer sous leurs

branches plus hautes que ma tête, tout cela me dit assez que je vieillis ! Ces tombes de tous nos vieux paysans que j'ai connus jeunes et sur lesquelles je marche maintenant quand je vais à l'église, me disent assez aussi que ma demeure n'est pas permanente en ce lieu ; on me creusera bientôt ma maison éternelle ailleurs ! Cela me fait pleurer quand je pense à tout ce qu'il faudra laisser au départ, mon pauvre mari, compagnon fidèle de mes jeunes années, qui ne s'affaiblit pas, mais qui souffre et qui a besoin de moi maintenant pour souffrir, comme il en eut besoin autrefois pour être heureux ! mes enfants, mes chers enfants ! Alphonse, sa femme devenue par sa tendresse et sa vertu une sixième fille pour moi ! Cécile et ses charmantes petites, troisième génération de cœurs qui aiment et qu'il faut aimer ! et puis celles qui manquent et qui me suivent comme mon ombre au soleil couchant, quand je marche dans l'allée de la Méditation ! hélas ! ma Césarine, mon orgueil pour sa merveilleuse beauté ensevelie loin de nous, derrière cet horizon des Alpes d'où je vois continuellement sortir son souvenir ! hélas ! ma Suzanne, cette sainte qui en portait l'auréole avant l'âge autour de son front, et que Dieu m'a enlevée pour me laisser voir dans son souvenir une image de ses anges de pureté ! Morts ou absents ! Me revoici seule comme avant d'avoir porté mes fruits, les uns tombés à terre, comme ceux de ces arbres, les

autres emportés loin de moi par le jardinier de l'Évangile ! Ah ! quelles pensées m'attirent, me poursuivent dans ce jardin et puis m'en chassent quand elles me remplissent trop le cœur et qu'il se fond en eau ! Ah ! c'est bien aussi mon *jardin des Olives !*

« O mon Sauveur ! tout le monde n'a-t-il pas le sien ? Hélas oui ! il fut mon jardin de délices, comme dit le cantique de Salomon, et maintenant il est nu, il est dépouillé, il est mon jardin des Olives où je viens faire ma veille de la mort ! Et cependant il m'est cher, même par les vides que la mort et le temps y ont faits autour de moi, même quand je regarde là-bas sous les tilleuls pour voir si je n'y apercevrai pas les robes blanches de mes petites, même quand j'écoute si je n'y entendrai pas comme autrefois les voix joyeuses de mes enfants se récriant sur une fleur ou sur un insecte de leur plate-bande ! Qu'avais-je fait à Dieu pour qu'il me donnât en propre ce coin de terre et cette petite maison, qui m'ont fait quelquefois honte pour leur aridité et leur petitesse, mais qui furent un nid si doux pour ma nombreuse couvée ! Ah ! qu'il soit béni, qu'il soit béni, et qu'après moi il puisse abriter encore ceux ou celles qui seront toujours moi !

« Mais j'entends la cloche de Bussières qui sonne l'*Angelus*. Laissons cela, il vaut mieux prier qu'écrire ! Je vais sécher mes larmes et dire toute seule dans mon allée ce chapelet auquel mes petites filles répondaient

autrefois en me suivant, et que les moineaux qui se couchent et les feuilles qui tombent entendent seuls aujourd'hui. Non, non, non, il n'est pas bon de s'attendrir, il faut garder ses forces pour les devoirs qu'on a à accomplir, on en a jusque sur son oreiller de mort ; les larmes, dit quelque part l'Écriture, affaiblissent le cœur de l'homme. J'ai besoin des miennes autant que jamais !..... »

CXLI

Après cette page, il n'y a plus qu'un petit volume plein de détails d'intérieur domestique, dont l'intérêt pour nous s'est amoindri avec les circonstances auxquelles les notes font allusion. Tout finit par une dernière page qui semble un adieu à son manuscrit et que je transcris ici.

« Dieu le veut? abandonnons-nous entièrement à lui ! En résumé, toute sagesse est là, se résigner par adoration à ses volontés. Je suis fort occupée ici à mettre en ordre mes anciens journaux, ce qui me fait les relire avec intérêt. Cette lecture me pénètre tou-

jours davantage de reconnaissance pour toutes les grâces que j'ai reçues de Dieu, et de regret de mon peu d'avancement dans le bien, après toutes les bonnes réflexions et résolutions que j'ai faites si souvent et avec si peu de profit. Mais il est temps, toujours temps, pendant que Dieu nous laisse la vie, d'en profiter pour gagner le ciel, c'est donc ce que je lui demande de toute mon âme en finissant ce livre et en le priant de répandre sur moi et sur tout ce qui m'appartient les bénédictions spirituelles les plus abondantes. Quant aux bénédictions temporelles, je ne les lui demande qu'autant qu'elles nous sont nécessaires pour le ciel, mais je m'abandonne de tout mon cœur à ses décrets paternels. Qu'il me bénisse dans mes enfants, dans mes amis, dans tout ce qui m'a aimée et que j'ai tant aimé sur la terre !..... »

Ce sont les derniers mots qu'elle a écrits sur cette dernière page.

CXLII

Voilà ce qui reste d'écrit ici-bas de l'âme de cette sainte et charmante femme. Le reste est écrit

dans l'âme de ses filles, dans les traditions de l'humble village qu'elle habita pendant quarante ans, et dans le souvenir toujours souriant, comme elle, de cette société vraiment attique de Mâcon, où sa mémoire compte autant d'amies qu'il y a de femmes contemporaines qui lui survivent encore.

Le reste du manuscrit de notre mère n'aurait plus d'intérêt pour la troisième génération de ses descendants. Ce sont les minuties de sa vertu. Ceux de ses petits-enfants qui seront curieux de les connaître, les retrouveront notées de sa main dans les dix-huit petits cahiers originaux que je leur transmettrai, comme je les ai reçus, dans un inventaire des choses de cœur. Là, ils la retrouveront sous les mille formes de la mère de famille, de la mère des pauvres, et de la femme pieuse épanchant les plus intimes mystères de ses scrupules ou de ses anéantissements devant Dieu.

Ici, ce sont les ardeurs et les tiédeurs de son âme dans ses exercices quotidiens à l'église ou au pied de son lit; là, ce sont les assistances aux cérémonies religieuses, ses examens de conscience la veille des jours où elle devait s'approcher plus

pure des autels; ailleurs, ce sont les économies du ménage nombreux et toujours hospitalier qu'elle devait entretenir avec le blé de son grenier, le vin de ses vignes, le sarment de ses pampres, le laitage de ses vaches, les œufs de sa basse-cour; le prix du pain, du beurre, du sucre, des légumes dans tel ou tel mois de l'année; le calcul assidu et prudent pour réduire la table frugale à la modicité de la récolte, et pour prélever constamment sur ce nécessaire la large part des pauvres et les secours furtifs à la bourse de son fils; plus loin, ce sont des recettes soigneusement enregistrées et raisonnées contre les maladies ordinaires des gens de la campagne, une médecine rurale complète qu'elle exerçait à chaque heure du jour dans le vestibule de la maison de Milly, rempli surtout le matin d'infirmes, de vieillards, de femmes, d'enfants malades, que sa renommée de bonté et de science lui amenait de vingt villages environnants, comme à un pèlerinage de sainte vivante; enfin, ce sont les nuits passées auprès du chevet de ses enfants souffrants ou des malades du village, et les notes techniques qu'elle prenait pendant ses veilles sur les pansements qu'elle avait faits, sur les symptômes, sur les accès, sur les re-

doublements de la fièvre, sur les transes ou les espérances de la maladie. Quelquefois c'est jusqu'au drap de ses lits qu'elle dérobe de son armoire pour coudre elle-même le vieillard indigent dans le linceul. Ce sont les répugnances vaincues à ces pansements ou à ces lits de mort qu'elle se reproche comme des faiblesses de la nature et qu'elle surmonte par l'énergie de sa volonté et par la vigueur de sa foi. En sortant de ces épreuves de sa charité, ses belles mains lavées, ses yeux essuyés des larmes versées pour d'autres, sa robe de soie grise changée contre une robe d'une élégante simplicité, elle reparaissait dans la société avec l'esprit détendu, le cœur ouvert, le visage gracieux de la femme du monde; elle animait l'entretien, elle épanouissait les cœurs, elle enlevait les soucis des âmes dans sa sérénité, comme un vent tiède du printemps enlève dans son tourbillon les feuilles sèches de la nuit, pour laisser épanouir les bourgeons de la séve nouvelle! On l'adorait, sans qu'elle pensât à se faire adorer, dans tout le rayonnement de son caractère et de ses œuvres. Le visage des paysans, qui la voyaient passer avec ses filles allant à l'église ou revenant de visiter leurs chaumières, devenait grave et ten-

dre comme s'ils avaient vu passer les esprits de consolation dans leurs sentiers.

Elle était heureuse alors ; les défilés de sa vie semblaient franchis, un long et calme horizon du soir s'étendait devant ses regards. La vieillesse mâle et robuste de son mari avait vaincu des infirmités douloureuses, mais non mortelles : on voyait que le ciel lui réservait les longs jours de sa famille ; il atteignit, en effet, sans décadence de cœur ou d'esprit, quatre-vingt-dix ans. Son fils, qui avait été si longtemps son tourment d'esprit, devenait sa jouissance ; il avait traversé aussi les orages de sa première jeunesse, et il ne touchait pas encore aux orages du midi de la vie ; apaisé et heureux par un mariage selon son cœur, fixé en Italie, pays de sa prédilection, par un poste diplomatique, dans le plus riant séjour de l'Europe, satisfait du rang secondaire mais honoré qu'il occupait, décoré de plus, avant le temps, d'une certaine auréole poétique, qui ne jaillissait que dans le cœur de sa mère, sans exciter la colère des envieux, il était en ce moment en congé à Paris, il venait d'être nommé, sans brigue, membre de l'Académie française, cette gloire officielle des lettres qui ne le trompait pas, lui, mais trompait

délicieusement le cœur de son vieux père. Ce père avait été accoutumé dans sa province à considérer le titre de membre de l'Académie française comme une sorte de consécration indélébile de la gloire d'un nom ou d'une famille, comme un sacrement de la renommée contre lequel la postérité n'oserait jamais protester. Sa mère jouissait enfin de pouvoir dire à toute la famille de son mari : « Vous voyez que ce que vous appeliez mes illusions de mère n'était pas aussi chimérique que vous le disiez, que j'avais raison de vous demander patience et indulgence pour quelques égarements de ce fils, et que l'honneur de votre nom ratifie enfin ma tendresse. »

Son fils travaillait alors au discours obligé de réception, qui devait pour la première fois le porter à cette tribune littéraire, d'où il brûlait de s'élancer, quand l'âge serait venu, à la tribune politique, le but constant de ses études.

Il comptait y défendre à la fois, sur les traces de M. de Serres et de M. Lainé, ses maîtres et ses modèles, les Bourbons, l'idole de son père, et la constitution libérale, la satisfaction de son esprit alors. Il voulait défendre les institutions et ces princes contre les rétrogrades de la monarchie, et

contre les impatients de la république, dont l'heure n'avait pas encore sonné avec le tocsin de deux révolutions, de juillet 1830 et de février 1848.

ÉPILOGUE

C'était à la fin de l'automne de 1829. Tout était trouble, fièvre et délire dans les esprits en France, dans le gouvernement aussi bien que dans les factions. Le prince de Polignac, premier ministre, avait tellement insisté dans ses lettres amicales pour me faire venir à Paris, où il s'obstinait à me réserver sous lui la direction des affaires étrangères, que je m'y étais rendu, en effet, non pour accepter, mais pour expliquer avec convenance et avec reconnaissance les motifs de mon refus. J'aimais le prince, mais je redoutais sa politique ; je voulais, en lui parlant, distinguer l'homme du ministre et le sentiment de l'opinion. Je venais de caractériser nettement dans mon discours de réception à l'Académie française mon opposition respectueuse, mais décidée, au coup d'État contre

la Charte et aux projets trop avérés du gouvernement contre la liberté légale de la pensée et contre l'indépendance nationale des élections. Cette péroraison politique, qu'on attendait peu de moi, travesti en royaliste rétrograde par les journaux républicains, bonapartistes ou orléanistes, avait été accueillie par un immense applaudissement. M. Lainé et M. Royer-Collard avaient reconnu leur disciple. En sortant de la salle de l'Institut, que la foule remplissait encore, le duc de Rohan, mon ancien ami, m'avait murmuré à l'oreille : « Dites adieu à tout avancement dans votre carrière, vous venez de tromper toutes nos espérances et de donner des gages aux factieux. » Peu m'importait mon avancement dans ma carrière, mais je voyais l'abîme sous les pas de Charles X, et je voulais autant qu'il était en moi l'en détourner.

Le prince de Polignac, plein d'espérance en moi, m'avait entretenu un an auparavant avec une familiarité politique dont j'étais profondément ému. J'avais entrevu dans ses confidences, comme dans ses réticences, une âme véritablement royale, mais un esprit prévenu par l'émigration et un cœur alarmé par sa conscience.

La prédiction du duc de Rohan ne se réalisa pas. Je dois m'en souvenir à la gloire du roi Charles X et du prince de Polignac. Ce premier ministre ne me témoigna aucun ressentiment de mon discours, mais, après avoir longuement et vainement discuté avec moi, dans des entretiens intimes, les motifs peu fondés, selon lui, de mon refus et de la non-préméditation d'un coup d'État, il se résigna à ma résistance, et il m'offrit les fonctions de ministre plénipotentiaire en Grèce.

C'était le moment où l'Europe fondait, sur un enthousiasme passager, cette puissance artificielle, germe ou débris d'on ne sait quoi de grand. Je partageais l'illusion générale des hommes libéraux ou seulement classiques sur les Hellènes si braves au combat, si indisciplinés dans le gouvernement. Le prince de Cobourg, veuf de la princesse Charlotte (l'héritière du trône d'Angleterre), venait d'être désigné par les puissances occidentales pour roi de la Grèce régénérée. Ce prince était à Paris; je l'avais connu assez intimement en Italie, au moment où il y promenait l'inconsolable deuil de son veuvage. Le prince de Polignac me présenta à lui comme le ministre le plus favorable à la Grèce que le gouvernement français pût lui offrir. Je me ré-

jouissais d'aller assister avec un titre et des fonctions élevées à cette résurrection d'un empire sur la terre des souvenirs, et d'y participer moi-même comme lord Byron, l'héroïque poëte de cette résurrection. La prévision trop juste des orages, des misères, des déceptions de cette renaissance, détourna tout à coup le roi désigné d'accepter la responsabilité de ce peuple. Il partit une nuit de Paris, fuyant un royaume comme on fuirait un abîme.

Nous apprîmes à notre réveil qu'il n'y avait plus de tête pour cette couronne suspendue sur tant de fronts. Il fallut que la diplomatie s'occupât d'en désigner un autre ; cela prenait du temps, mais je n'en restai pas moins ministre plénipotentiaire en expectative, continuant à recevoir du prince de Polignac tous les témoignages de familiarité et de faveur compatibles avec mon abstention obstinée de toute participation intérieure à son gouvernement.

Ma mère, enivrée de félicité de mon avancement dans ma carrière politique, de ma résidence future dans cette belle ombre d'Athènes, et de mon élection à l'Académie française, souriait à cet avenir de son fils qui avait été le souci poignant, et qui

était maintenant le rêve presque accompli de sa vie.

Je me disposais à aller passer auprès d'elle le peu de mois que je croyais avoir à habiter la France. Je prolongeais seulement de quelques semaines mon séjour à Paris, pour y préparer les petits présents féminins d'ameublement et de toilette que mon bonheur était de rapporter à mes sœurs et à ma mère de mes voyages. Hélas! c'était peu en retour et en reconnaissance de toutes les privations que je lui avais causées dans ma jeunesse, des bijoux dont elle s'était dépouillée, jusqu'aux anneaux de ses doigts, pour me procurer une liberté, un voyage, un plaisir, ou pour cacher une de mes fautes à la juste sévérité de ma famille.

Les tables, les meubles, le lit de ma chambre dans l'hôtel que j'habitais à Paris, étaient encombrés de coffrets, d'écrins, d'étoffes dépliées pour les tentures ou pour les parures, que l'heureux fils rassemblait en pensant aux surprises ou aux exclamations de joie ou de reconnaissance de la modeste maison de sa mère. Je jouissais d'avance de ces étonnements, et je m'enveloppais du plaisir

des petits bonheurs que j'allais faire, non à ces vanités, mais à ces cœurs.

Un soir, à l'heure de dîner (je ne veux pas écrire pour moi la date), je rentrais dans la cour de l'hôtel de ***, mon cabriolet encombré de cartons et de petits meubles à l'usage des femmes ; mon visage rayonnait de la joie de mon départ fixé pour le lendemain ; j'allais m'élancer du marchepied sur le premier degré du vestibule, quand j'aperçus devant la loge du concierge le plus cher de mes amis, le véritable frère de mon âme, le comte Aymon de Virieu, que la Providence semblait m'avoir donné, depuis ma plus tendre enfance jusqu'à ma maturité, pour tout partager entre lui et moi dans la vie. Après avoir suivi ensemble les mêmes études dans les mêmes colléges, les mêmes rêveries dans les maisons de campagne de nos deux familles, les mêmes chemins dans nos voyages, les mêmes sociétés dans les capitales, nous suivions maintenant la même carrière diplomatique ; il repartait lui-même le lendemain pour son poste en Allemagne, et nous devions dîner ensemble et passer la soirée dans ma chambre pour prolonger nos entretiens et nos adieux.

En descendant de voiture pour lui tendre la

main comme d'habitude, je fus frappé de sa pâleur et de la consternation peinte involontairement sur son expressive physionomie ; ses yeux, ordinairement illuminés de deux étincelles jaillissantes de son esprit gai et doucement sarcastique, semblaient pour la première fois soudainement éteints sous un nuage. Au lieu de répondre à mon regard de joie par un regard de même accueil, ses yeux cherchaient à éviter les miens, une tristesse et une appréhension inexplicables, mêlées de pitié, se lisaient au fond de son regard. Sa physionomie, au lieu de me sourire, exprimait je ne sais quelle pensée amère de me voir si confiant et si heureux. La sécurité de mes yeux l'importunait visiblement. Il semblait me reprocher d'être heureux avant de m'avoir dit pourquoi je devais être à jamais triste. Toute sa personne était le pressentiment vivant de quelque tragique catastrophe.

La joie se retira de mes yeux et le sourire de mes lèvres : « Montons, me dit-il d'un son de voix entrecoupée, j'ai à t'entretenir de tristes nouvelles. Enfermons-nous dans ta chambre, et recueille toute la force de ton âme pour les apprendre. »

Je montai, comme étourdi d'un coup sur le

cœur, l'escalier. Il m'entraîna jusque dans ma chambre, il en referma la porte sur lui, me fit asseoir sur le bord de mon lit où bondissait de joie à mon retour mon pauvre chien, ne comprenant pas pourquoi ses bonds et ses caresses, ordinairement répondus avec affection, étaient importuns et repoussés avec rudesse. « Parle, » dis-je à Virieu, en cachant mon visage dans mes deux mains, et en me préparant moi-même à l'inconnu, ce pire des supplices parce qu'il menace tous les points de l'âme à la fois!

Alors, avec les lenteurs, les ménagements, les retours, les tâtonnements, tantôt timides, tantôt rudes, de l'homme chargé de communiquer un message inattendu et désespéré qui doit percer sans tuer le cœur, il finit par me dire, en me recevant à demi évanoui dans ses bras : « Tu n'as plus de mère ! » Il me sembla que la terre se dérobait sous moi et que toute base manquait à mon existence dans le passé, dans le présent, dans l'avenir. Mon âme suivit d'un élan au ciel celle qui avait été ma vie ici-bas, et sans laquelle je n'avais même jamais compris qu'un jour je devrais vivre encore.

Elle était si belle, elle paraissait si vivante, si

jeune et si inépuisable de vie à venir, que l'idée de la séparation éternelle ne s'était jamais présentée à moi que dans un lointain adouci par la gradation de l'âge et par la brièveté du temps que j'aurais à passer moi-même dans ce monde, après cet adieu lentement et pieusement prolongé. La séparation était venue, et elle était venue sans gradation et sans adieu. Le matin, je vivais véritablement dans deux cœurs, et le soir, je n'en avais plus qu'un pour se torturer dans mon sein, pour crier, pour gémir et pour ne plus vivre que de la moins bonne moitié de ma vie. Pour comble de malheur, j'étais seul à Paris. Celle qui aurait pu prendre une part presque égale de mon désespoir et mêler ses larmes à mes sanglots n'était pas là! Ni femme, ni enfant, ni mère! Rien que le vide en moi, hors de moi, ici, ailleurs, toujours. Heureusement un ami présent pour couvrir de sa tendresse l'abîme de regrets dans lequel sa main attentive me retenait encore en m'y précipitant.

Je restai sur mon lit tout habillé et comme anéanti pendant la soirée et la nuit entière. Cette soirée et cette nuit, dont chaque minute m'est encore présente comme si le temps n'en avait rien emporté, se passèrent à arracher du cœur de mon

ami les angoisses de cette mort. Les circonstances en étaient aussi déchirantes que l'événement lui-même en était soudain. Je les appris une à une de la bouche de M. de Virieu. Il ne me quitta qu'à l'aurore pour aller faire préparer mon départ et mon retour à Mâcon. Hélas ! il était déjà trop tard pour embrasser, au moins avant de la coucher dans son sépulcre, la dépouille de celle qui m'avait porté neuf mois dans ses flancs et toute ma vie dans son cœur.

Voici ce que mon ami m'apprit des circonstances de cette mort, et ce que les parents et les serviteurs ajoutèrent depuis au récit de cette agonie dont ils avaient été les témoins.

Ma mère m'attendait avec une impatience pleine de bonheur de jour en jour. Les alternatives d'espérance et de joie, les vives émotions qu'elle avait ressenties de mon élection à l'Académie et de ma nomination de ministre en Grèce avaient légèrement échauffé son sang. Le 27 novembre, après avoir entendu, selon son habitude quotidienne, la messe qui précède le lever du jour, elle se rendit directement de l'église à des bains publics, servis par les Sœurs de la Charité de la ville, dans l'hospice qui porte leur nom. La sœur supérieure, qui

la reçut et s'entretint un moment avec elle de choses pieuses pendant qu'on préparait son bain, raconte qu'elle causa avec la grâce de cœur et avec l'enjouement d'esprit qui caractérisaient sa douce humeur dans ses meilleurs jours. Le bain versé, elle y entra sans baigneuse, par suite de l'habitude qu'elle avait prise dans son *chapitre*, et qu'elle avait conservée depuis son mariage, de ne jamais employer personne à son service personnel, de se déshabiller et de s'habiller elle-même, d'allumer son feu, par réminiscence de l'humilité et de la pauvreté chrétiennes.

Elle était depuis quelques minutes dans le bain quand la supérieure, en passant dans le corridor sur lequel ouvraient les portes des cellules, entendit un cri, puis un gémissement étouffé sortir de la cellule. Elle s'y précipita ; la baignoire débordait d'une eau fumante sur le plancher, le cou de cygne par où coule l'eau chaude était ouvert, et versait à grands flots l'eau bouillante sur la poitrine et sur les épaules nues de notre mère, le saisissement lui avait enlevé déjà le sentiment. Les bras de la supérieure et de la baigneuse l'enlevèrent demi-morte de cette cascade de feu. Il était évident qu'en voulant réchauffer son bain, elle

avait ouvert le conduit d'eau chaude, et que le rejaillissement brûlant du liquide ayant frappé sa poitrine, sa main n'avait eu ni la force ni le temps de refermer le cou de cygne. La fraîcheur lui rendit la respiration et la connaissance. Elle embrassa la supérieure qui s'était brûlée elle-même les mains et les bras en la retirant de la baignoire. On la coucha sur un matelas de l'hospice, et quatre pauvres filles de ces incurables, auxquelles depuis vingt ans elle avait si souvent porté le linge, les médicaments, la nourriture, la rapportèrent de l'hospice dans sa maison. Le bruit de cet événement s'était déjà répandu dans la ville. La foule matinale des servantes et des femmes pieuses sortant des églises la suivait en pleurant ou en adressant des vœux au ciel jusqu'à sa porte. Un gémissement public sortait des rues où passait le brancard. On eût dit que la ville perdait sa mère comme nous la nôtre. Les médecins accoururent. L'accident ne parut pas mortel. La levée du premier appareil de ses blessures en révéla le soir toute la gravité. La fièvre la saisit avec le délire. Ce délire ou plutôt ce rêve fut doux et souriant comme son caractère. Elle en sortit de temps en temps pour rendre grâces aux femmes qui la ser-

vaient, et pour consoler, par des espérances prolongées, notre pauvre père atterré près de son lit d'un coup plus fort que sa résignation. Elle déroba à la douleur son âme presque toute entière, pour la donner jusqu'à la dernière heure à ceux qui l'aimaient et à Dieu qu'elle voyait déjà à travers sa foi. Elle voulut s'unir encore une fois à lui par le sacrement dans lequel sa foi trouvait si souvent la possession anticipée de la divinité par la créature et de la créature par la divinité. On eût dit que son beau visage, enflammé par l'ardeur de la conviction et béatifié par cette union mystique, illuminait l'ombre de son lit plus que les cierges que les enfants de l'hospice agenouillés élevaient dans leurs mains derrière ses rideaux. Un grand calme, un long silence, un doux sommeil, qui ravivèrent l'espoir, suivirent cette cérémonie des mourants; fausse lueur ! elle ne se réveilla que pour expirer avec toute la lucidité de son cœur et de sa raison. Celle qui assistait dans l'ombre de la nuit tombante à cette agonie, et qui cherchait à me suppléer par sa tendresse, m'a souvent depuis redit littéralement les paroles entrecoupées de rêves qu'elle prononça de sa plus douce voix jusqu'à l'aurore : « Mon mari....., mes enfants....., Al-

« phonse, Marianne, Cécile, Eugénie, Sophie, que « Dieu les bénisse ! Pourquoi ne sont-ils pas tous « là pour qu'il les bénisse par ma main ! Mon Al- « phonse ! Oh ! qu'il aura de chagrin de n'avoir « pas été près de moi à cette grande heure !... « Dites-lui, ah ! dites-lui que je ne souffre plus !... « que je suis déjà comme dans un lieu de paix « et de délices, d'où je vois le ciel et toutes sortes « de bénédictions pour mes chers enfants sur la « terre !... »

Puis retombant dans un sommeil qui semblait doux et qui était entrecoupé de sourires errants sur ses lèvres, elle n'en sortit que par quelques mots qu'on l'entendit balbutier vers la première aube !... « Oh ! que je suis heureuse ! Oh ! que je « suis heureuse ! Oh ! que je suis heureuse ! Mon « Dieu, vous ne m'avez pas trompée ! je suis heu- « reuse ! » Et elle remit avec ce mot son dernier soupir à son Dieu !

Voilà mot à mot cette mort. Tous les témoins sont encore là pour la redire, excepté notre père et la pauvre Philiberte, qui en perdant sa maîtresse perdit le désir de vivre, et qui ne vécut que juste assez de temps pour continuer à son maître ses services qu'elle avait consacrés par admiration à

notre mère. Oh ! que ce lien de la domesticité est un noble et saint échange entre le serviteur qui sert par amour et la famille qui rétribue ce service en reconnaissance, en tendresse et en égalité devant le cœur ! C'est la parenté des conditions sur la terre, diverses par la fortune, nivelées par le sentiment. »

Il y avait trois jours que je n'avais plus de mère quand j'arrivai pour revoir au moins son cher visage sous le linceul à Mâcon. J'étais accompagné d'un ami, véritable Samaritain, qui s'est toujours trouvé là à toutes mes heures d'angoisses, Amédée de Perseval, qu'un souvenir, auquel il est fait allusion dans le manuscrit, attachait pieusement à notre mère dont il avait désiré vainement devenir aussi le fils. Il n'était plus temps. Le cercueil reposait déjà sous des monceaux de neige dans la terre glacée du cimetière de la ville. Dans l'absence de mon pauvre père arraché mourant de sa maison, au moment du dernier soupir, et dans l'absence des enfants éloignés dans leurs différentes résidences, on avait oublié que la morte avait exprimé souvent sa préférence pour le cimetière de Saint-Point, à l'ombre de la petite église du village, où sa piété aimait tant à se recueillir

pendant ses résidences d'été dans cette vallée de la paix. Je ne trouvai à baiser que le bois de son lit défait par la mort, le plancher de sa chambre, le seuil de la porte par laquelle son cercueil avait passé pour aller, au bruit des sanglots de la ville, reposer dans le champ banal des morts. Mon cœur se révolta contre l'idée d'un désir non accompli de cette sainte après sa transfiguration, et aussi contre l'idée de ne pouvoir visiter cette chère dépouille qu'à travers la foule des morts inconnus ou indifférents. Je résolus, pendant qu'il était temps encore, de réparer, autant qu'il était en moi, cette négligence d'un vœu secret, et d'exhumer le cercueil pour le rapporter à son lieu de prédilection. Il me semblait que l'éternelle distance se raccourcirait entre cette âme et nous, si ce cercueil reposait entre le seuil de notre demeure et le seuil si rapproché de l'église de Saint-Point. S'il faut tout dire, il y avait aussi dans cette exhumation un prétexte et une occasion de revoir une dernière fois ce visage avant que le temps l'eût réduit, comme il réduit tout, en une pincée de cendre. Le cercueil, qui ne portait aucun signe distinctif des autres cercueils, et dont le fossoyeur n'avait pas même marqué la place effacée par la neige sous sa

bêche, devait être rouvert afin de s'assurer que notre pieuse intention ne serait pas trompée et que nous n'emporterions pas sur notre cœur une dépouille inconnue au lieu d'une mère.

Je passe sur ces lugubres détails. Tout fut accompli dans la nuit comme je l'avais désiré. Nous écartâmes la neige amoncelée sur ce sillon de la mort ; nous trouvâmes, en tâtonnant, le cercueil entre d'autres bières. Philiberte, qui y avait couché sa chère maîtresse, le reconnut. Elle l'ouvrit à la lueur des cierges pour me laisser entrevoir ce visage endormi. C'était elle tout entière et dans toute sa beauté, moins le regard ! elle, à travers l'éternité soulevée ; mes lèvres touchèrent avec terreur et amour le front. Ce cercueil contint de mes larmes ! On le referma. Je veillai seul auprès avec Philiberte, en attendant l'heure nocturne où les paysans de Milly devaient venir un à un, et sans bruit, emporter sur leurs épaules, à travers quatre heures de marche, le corps de leur dame. A minuit nous nous mîmes en route à pied, dans une couche profonde de neige glacée, à travers le long faubourg qui mène de la ville aux premières collines de notre horizon de montagnes. Bien que le lugubre cortége eût été rigoureusement limitée

par moi, à moi seul de tous les membres de la famille et aux seuls métayers ou cultivateurs dépendant de sa chère demeure de Milly, les femmes et les enfants de ces braves gens, vêtus de leurs pauvres habits de deuil, avaient cru, par droit de tendresse, pouvoir suivre le chef de famille et prolongeaient sur la grand'route la file noire des pleureuses dont on n'avait pas eu besoin d'acheter les larmes. Aucune voix, aucun chuchotement ne sortait pendant ce long trajet de cette foule. On n'entendait rien sur la neige durcie que les sabots de bois des femmes tenant leurs petits enfants par la main, et, de temps en temps, le bruit sec et caverneux du cercueil de chêne, recevant une légère secousse en changeant de place sur les épaules des porteurs qui se relayaient à l'envi sous le saint fardeau.

A deux heures et demie de route de la ville, nous quittâmes le grand chemin et nous gravîmes, par un sentier de traverse pavé de glaçons, la colline roide qui mène au hameau de Milly. Toutes les maisons étaient éveillées, et l'on voyait, sur le seuil de toutes les chaumières, un vieillard ou un enfant tenant à la main la petite lampe de cuivre allumée qui éclairait des visages pâles, des yeux pleurants,

des mains grelottantes du froid extrême de cette nuit de décembre. Arrivés dans la cour de la maison, les porteurs, suivis de tous les habitants du village, gravirent les cinq marches du perron et déposèrent le cercueil dans le vestibule, là où elle avait l'habitude de recevoir, tous les matins, les nécessiteux ou les malades, de faire ses distributions d'aliments, de bouillon, d'onguents, de hardes, et de panser à genoux les plaies des blessés. Ces mêmes bancs en noyer, sur lesquels ils étendaient leurs jambes entourées de linge et de charpie, servaient précisément aujourd'hui à supporter son cercueil. Elle était étendue, couchée sur les instruments de sa charité. Un grand sanglot sortit alors de la cour remplie de tout ce peuple des chaumières. Chacun s'approcha pour tremper un rameau de buis dans le bénitier de son lit et pour jeter autant de larmes que d'eau sainte sur son cercueil. Pendant cette halte sous le toit de sa jeunesse et de son amour, je m'étais retiré seul dans sa chambre, le visage collé contre les couvertures de son lit vide, et j'entendais de là le long retentissement des sabots des hommes et des femmes qui montaient et descendaient sans cesse les degrés du perron en dalles, pour venir à leur tour s'agenouil-

ler dans le vestibule. Nous attendîmes ainsi les premières lueurs de l'aurore, avant de nous engager dans le défilé des hautes montagnes encombrées de neige en poudre, labourée par le vent du nord, qui effaçait les sentiers et comblait les ravines. Ces sentiers pouvaient être périlleux dans les ténèbres au petit cortége qui devait porter le corps de sa maison de Milly au cimetière de Saint-Point.

Dès que l'aube rougit la cime lointaine des Alpes, qu'on aperçoit de Milly, nous repartîmes escortés jusqu'au sommet de la première colline qui domine le jardin et les vignes par le village en pleurs. Nous congédiâmes, au tournant de la haute vallée, cette foule à qui on semblait arracher sa providence, et nous nous enfonçâmes, avec un petit groupe de huit hommes vigoureux, dans le défilé étroit et âpre qui monte au faîte de ces montagnes, et qu'on appelle la *Croix-des-Signaux*. Quatre de ces hommes marchaient en avant du cercueil pour sonder la neige et tracer le sentier, quatre autres portaient ma mère. Je marchais seul derrière eux, mon pied dans leurs pas. La neige dans quelques endroits s'élevait jusqu'à nos genoux ; elle assoupissait tous les bruits, excepté les sifflements aigus de la bise. Deux petits oiseaux égarés, ne voyant aucun point

solide pour prendre terre, vinrent une fois se poser sur le drap noir du cercueil que les porteurs avaient couché sur le rebord d'un ravin, pendant qu'ils détachaient avec leur couteau la neige amoncelée aux semelles de leurs souliers. Je ne sais pourquoi ces pauvres petits oiseaux, cherchant asile et secours sur un cercueil, me firent fondre en larmes! Cela me rappela sans doute toutes les misères et toutes les tristesses dont ce cœur avait été l'asile pendant qu'il battait encore! Les oiseaux y gazouillèrent pendant quelques minutes un ou deux petits cris plaintifs, puis ils reprirent leur vol et voletèrent du côté de Saint-Point au-devant de nous. Je pensai à ces deux âmes de Césarine et de Suzanne, et je me figurai qu'elles venaient sous le symbole de ces ailes accueillir leur mère et la précéder au lieu de son repos. On conçoit les superstitions du cœur quand on est ému au delà des forces de la raison. Il y a des heures où tout homme est femme et où toute virilité s'amollit dans son esprit sous ses larmes.

Notre route, qui n'est dans la belle saison que de deux heures, fut de sept heures dans cet océan de neige à grandes vagues, prêtes à chaque instant à tout engloutir. Il y eut des pas dans des ravins

très-creux, en redescendant vers la vallée de Saint-Point, où nous ne fûmes guidés que par les grands cadavres noirs des châtaigniers penchés sur les abîmes, et où nous aurions péri sans l'adresse et la vigueur de ces robustes paysans de Milly. Leur fardeau leur donnait force et confiance. Nous arrivâmes au jour déjà pâlissant. Nous déposâmes, comme nous avions fait à Milly, le cercueil dans la chambre et sur le lit même de ma mère, devenu depuis quelques années le mien. Je m'enfermai dans une tour qui sert de cabinet à la chambre, j'y étendis un matelas sur le plancher et je veillai seul, la porte de communication ouverte, sur la dernière nuit que cette chère dépouille avait à passer sous son ancien toit. Je ne sais pourquoi je me figurais que je prolongeais ainsi sa présence sur moi en prolongeant ma vigilance sur elle! Dieu seul connaît les larmes, les invocations, les bénédictions, les révélations de cette nuit! Je m'endormis de lassitude vers le lever de l'aurore, la cloche appelait déjà de tous les hameaux lointains des deux hautes chaînes de montagnes les habitants des chaumières à la cérémonie de la seconde sépulture. Ce n'était pas encore la dernière de ses sépultures, car, par une étrange coïncidence de circonstances non pré-

méditées, il semblait que la terre prenait, rendait et reprenait tour à tour une dépouille dont tant de vénération et de tendresse ici-bas ne pouvait se dessaisir sans la disputer encore au tombeau. En promenant mes regards par la fenêtre sur les deux immenses pentes de neige qui forment la vallée, je vis des nuées de groupes noirs descendre vers l'église et vers le château, de tous les chaumes épars ou agglomérés qui peuplent les deux collines. Toute la contrée avait pris le deuil, et le vent m'apportait du cimetière un bruit de sanglots.

Rien n'était prêt dans ce cimetière pour une sépulture définitive. La mort nous avait surpris sans tombeau. Si notre mère avait été consultée, comme le fut notre père, sur le lieu et le mode de son repos éternel, son humilité et son détachement de tous soins pour son enveloppe mortelle lui auraient sans aucun doute fait demander, dans son testament, la place commune des humbles et des pauvres dans le lit commun. Mais elle n'avait pas eu le temps de le faire, elle avait seulement exprimé un vague désir d'être enterrée à Saint-Point. Je ne pouvais me décider à laisser perdre pour moi, pour mes sœurs, pour les enfants de mes sœurs, et pour cette famille innombrable de paysans, aussi pa-

rents par le cœur que nous par le sang, la trace de ces reliques sous un peu d'herbe et de mousse broutée par les moutons dans le pré banal de l'église. Il fallait à ces reliques un reliquaire de tendresse et de sainteté. J'avais donc résolu d'élever un petit sépulcre de famille où nous irions la rejoindre si Dieu voulait nous laisser mourir où nous avions vécu et aimé!

Le site et la disposition du jardin de Saint-Point se prêtaient heureusement à cette pensée. Une même colline, élevée comme un piédestal de temple antique au milieu de la vallée, porte l'église et le château. L'église est si enclavée dans les terrasses et dans les enceintes du château qu'il est évident à l'œil qu'elle en fut jadis une dépendance, et que, dans les âges reculés, elle n'était que la chapelle du manoir féodal. Aujourd'hui les jardins du manoir ne sont séparés du cimetière rustique, dont l'église est entourée, que par une haie de buis et de noisetiers, surmontée de quelques vieux noyers, dont les noix tombent, à la merci des petits bergers, pour tout le monde, sur la tombe des morts. Les murailles noires et le clocher roman de l'église ajoutent, l'été, la fraîcheur de leur ombre à l'ombre de la haie des noisetiers, et donnent à cette

partie du jardin quelque chose de l'obscurité, du recueillement et de la mélancolie d'un sanctuaire. C'était le site de précilection de notre mère, aux heures tièdes du milieu du jour, pendant le mois de la moisson. Je la voyais avec délice des fenêtres de ma tour, assise, un livre ou un chapelet à la main, sur une chaise de bois, adossée à un cerisier qui domine le buisson, et dont les branches noires de fruits pendaient sur sa tête.

J'éprouvais une certaine douceur dans le désespoir, en pensant qu'elle reposerait ensevelie précisément à la même place, sous la même ombre, sous le même gazon jonché des fruits et des feuilles du jardin où elle se reposait avec tant de paix pendant sa vie. J'avais donc résolu d'élever là son sépulcre, sur un terrain personnel, où ce sépulcre continuerait à être la propriété la plus chère de la famille. Mais comme nul ne peut répondre aujourd'hui d'immobiliser aucune propriété, même celle d'un sépulcre dans une même famille, et comme l'adversité peut transporter un tombeau aussi bien qu'une terre d'une famille à l'autre, je prévoyais le cas où des créanciers ou des indifférents deviendraient propriétaires du château et des jardins, et je ne voulais pas que les enfants ou les petits-enfants

fussent dépossédés, par expropriation ou par vente, de la dépouille d'une mère, comme d'une chose vénale trafiquée un jour de main en main! Cette profanation prochaine ou future soulevait mon cœur de répugnance. Je méditai donc, ce que j'ai accompli depuis, de faire don au village du terrain de ce jardin sur lequel s'élèverait ce sépulcre, à la charge d'en prévenir la profanation ou la dégradation à perpétuité, et, pour que cette charge ne fût jamais onéreuse à la paroisse, je me chargeais en retour de lui faire don sur la colline, à côté de l'église, du terrain nécessaire pour construire un presbytère qui lui manquait, et de construire moi-même à mes frais ce presbytère. La loi tutrice de la commune ne pouvait se refuser à autoriser un contrat si avantageux pour les habitants de cette vallée et, en effet, elle le ratifia en son temps sans difficultés.

Mais comme je ne voulais pas que de mon vivant ou pendant la vie des personnes du même sang, qui posséderaient après moi la demeure, le sépulcre, enclavé ainsi à la fois dans le cimetière et dans le jardin, fût soustrait à nos regards et à notre culte domestique, je projetai (et j'élevai en effet bientôt après un simple mur à hauteur d'appui

tapissé de lierres, afin que ce mur fût une borne suffisante entre le cimetière et le jardin, mais qui nous permît de nous accouder du dedans sur le sépulcre et d'y répandre nos souvenirs, nos prières, nos invocations, nos larmes, sans être vus des indifférents. C'est pendant cette veille lugubre, à côté du cercueil, dont le matin allait me dessaisir, que l'instinct de la tendresse, qui résistait en moi à la séparation sans retour, me fit concevoir et combiner machinalement cette sépulture ; je l'avais entrevue déjà de loin à Mâcon, et j'avais obtenu du gouvernement l'autorisation d'entreposer le cercueil sous les dalles de l'église, dans le vaste caveau des anciens seigneurs de Saint-Point, de l'illustre maison de Rochefort. Que n'aurais-je pas donné de ma vie pour que le miracle qui s'était produit un siècle avant dans ce caveau, se reproduisît pour nous!

Une jeune marquise de Saint-Point, dont on avait pris l'évanouissement prolongé pour la mort, venait d'être ensevelie dans un cercueil ouvert sous la voûte du caveau, et la pierre qui le ferme sous les pieds du prêtre dans le chœur était scellée sur son sépulcre. Le soir de son enterrement, le sonneur de cloches, en venant tinter l'*Angelus*, entendit des gémissements sous les dalles. Il s'enfuit

éperdu et alla raconter au château sa terreur. Le mari et les serviteurs éplorés accoururent. La voix souterraine frappa leurs oreilles : on enleva la pierre scellée, on descendit dans le caveau, on trouva la morte vivante. On la rapporta dans les bras des siens à sa demeure ; jeune et belle, elle donna de longues années de félicité à son mari avant de redescendre pleine de jours dans son sépulcre. J'avais souvent entendu dans mon enfance le sonneur lui-même et sa vieille femme raconter ce miracle, dont ils avaient été les témoins, et dont les anciens du village se souvenaient comme eux. Mais, hélas ! les prodiges ne se répètent pas pour toutes les douleurs.

A l'aurore, le cercueil transporté de son lit à l'église, et suivi de douze hameaux en deuil et en pleurs, traversa le jardin par cette même allée des noisetiers, où j'avais vu si souvent la pieuse femme revenir de l'autel le visage tout noyé de componction, de rêverie, de bonheur et de piété. Mes propres mains aidèrent à le descendre et à le coucher dans sa demeure éternelle. Je revins seul à la maison, où je m'enfermai à clef dans ma tour. Les larmes ont leur pudeur comme toutes les choses cachées dans le plus profond de l'âme. Je m'éten-

dis sur le plancher, les mains sur le front, les yeux sur l'église, l'oreille involontairement attentive au glas mélancolique de la cloche dont elle aimait tant l'harmonie et qui la pleurait maintenant aussi loin que le son portait ses sanglots à toutes les collines, l'esprit plein de ces pensées qu'on ne redit pas à la terre. Je me souviens seulement que ces pensées maladives et fièvreuses, par suite de tant de jours d'émotion et d'insomnie, retentissaient dans ma tête vide du bruit du battant de fer sur le bronze, et vibraient, tout en pleurant en moi, en cadence et à l'unisson de la cloche, en sorte que mes hymnes intérieurs pleuraient comme des sanglots, et que mes sanglots chantaient comme des hymnes; étrange contradiction de notre nature à la fois matérielle et intellectuelle, où les sens prennent le vertige et où l'oreille tinte pendant que l'âme sanglote !

Un court sommeil m'assoupit vers le matin. Je repris avec mes guides, sous un soleil glacial d'hiver qui semblait une dérision à la douleur et à la saison, les sentiers neigeux de la montagne, où nous faillîmes rester ensevelis. J'étais pressé de revenir consoler mon père. Notre hiver fut plus qu'un hiver.

C'est ainsi que nous perdîmes notre mère, et que notre petite contrée perdit sa Providence, sa sainteté et sa grâce dans une même femme. Demandez au premier vieillard ou à la première veuve que vous rencontrerez sur nos chemins !

Conservons pour nous cette mémoire ! C'est pour cela que je vous ai transcrit son manuscrit. Nous disparaîtrons bientôt un à un nous-mêmes, emportant chacun un lambeau de cette tendresse et de ces regrets. Ces pages en garderont un peu de temps la trace à la famille ; puis elles deviendront cendres comme nous. Voilà ce que c'est qu'un livre, voilà ce que c'est qu'une génération.

FIN

17602. — L.-Imprimeries réunies, rue Mignon, 2, Paris.

